

Isabelle d'Egypte

Achim von Arnim

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

bibebook

Braka, la vieille bohémienne, enveloppée dans la guenille rouge qui lui servait de manteau, marmottait son troisième pater devant la fenêtre, et depuis longtemps déjà Bella, répondant au signal, montrait sa tête charmante et nuageuse ; ses yeux noirs brillaient à la clarté de la pleine lune qui, rouge comme un fer à demi éteint, sortait des vapeurs de l'Escaut, pour s'élever de plus en plus claire dans l'espace.

– Tiens, dit Bella, vois donc l'ange, comme il me sourit.

– Enfant, dit la vieille, que vois-tu donc ?

– C'est la lune, dit Bella, elle est de retour, elle ; mais mon père n'est pas revenu ; cette fois il reste trop longtemps dehors ; j'ai pourtant fait de beaux rêves de lui la nuit dernière. Je le voyais assis sur un trône élevé, en Egypte, et les oiseaux volaient autour de lui ; cela m'a consolée.

– Pauvre enfant, dit la vieille, si cela était vrai ! Mais as-tu apporté quelque chose pour dîner ?

– Oh ! oui, répondit Bella ; le voisin a secoué son pommier, et beaucoup de pommes sont tombées dans le petit ruisseau ; je les ai recueillies là-bas, au détour, les racines d'un vieil arbre les avaient arrêtées ; et puis mon père, avant de partir, m'avait laissé un gros pain.

– Il a bien fait, dit sourdement la vieille, il n'a plus besoin de pain, ils lui en ont fait passer le goût.

– Ma bonne vieille, dit Bella, parle, je t'en prie ; dis-moi, mon père ne se serait-il pas blessé en faisant ses tours de force ? Conduis-moi auprès de lui ; où est mon père, où est mon duc ?

Bella tremblait en disant cela, et ses larmes tombaient sur le sol humide, à travers les rayons de la lune.

Si j'eusse été un oiseau, et que j'eusse passé alors, je serais descendu, j'y aurais trempé mon bec, et je les aurais rapportées au ciel ces larmes de Bella, tant elles étaient tristes et pénétrantes.

– Regarde là-bas, murmura la vieille ; sur cette montagne, il y a une potence ; Dieu n'y vient jamais voir, et cela s'appelle le tribunal de Dieu ; celui qu'on amène devant ce tribunal n'a pas longtemps à vivre ; la viande que le soleil y fait cuire, on ne la sert sur aucun plat ; elle reste là jusqu'à ce que nous venions la chercher. Ne crie pas, pauvre enfant, c'est ton père qui est pendu là-bas. Mais, calme-toi, reste tranquille : nous allons le chercher cette nuit, et nous le jetterons dans la rivière avec tous les honneurs dus à son rang, pour qu'il aille rejoindre ses frères en Egypte, car il est mort en pieux pèlerinage. Prends ce vin et ce plat de viande, et va, pauvre orpheline, célébrer en son honneur le repas funèbre.

Bella était si effrayée qu'elle pouvait à peine tenir ce que lui donnait la vieille.

– Tiens donc, continua la vieille, cela va tomber, et ne pleure pas ; ainsi pense que maintenant tu es notre seul espoir, que c'est toi qui dois nous reconduire, lorsque notre vœu sera accompli ; pense aussi que tu es maintenant maîtresse de tout ce que possédait ton père ; va voir dans sa chambre, dont voici la clé, tu y

trouveras bien des choses. Ah ! j'oubliais : lorsqu'il m'a donné la clé, il m'a chargé de te dire de ne plus avoir peur de son chien noir Simson, que l'animal savait déjà qu'il devait t'obéir et ne plus te mordre ; il a dit aussi qu'il ne fallait pas que tu fusses triste ; qu'il avait eu longtemps le mal du pays, et que maintenant il en était guéri, car il est retourné dans sa patrie. Voilà tout ce qu'il a dit. Tu as là un pot de lait que j'ai trait en cachette dans le pâturage. Cela fait partie du repas funèbre. Bonne nuit, mon enfant, bonne nuit !

La vieille sortit, et Bella consternée la suivit des yeux comme on regarde une lettre qui vous annoncerait un grand malheur : on la rejette loin de soi, et cependant on voudrait savoir tout ce qu'elle contient. Elle eût volontiers suivi la vieille, mais elle craignait autant qu'elle l'aimait la rude peuplade dont faisait partie Braka.

Les bohémiens étaient alors sous le coup de la persécution que les Juifs, chassés de tous côtés, avaient attirée sur eux en empruntant leur nom. Bien souvent leur duc Michel s'en était plaint ; bien souvent il avait employé tous les moyens pour réunir les siens et les ramener dans leur patrie ; car ils avaient accompli leur vœu de marcher aussi longtemps qu'ils trouveraient des chrétiens. Ils revenaient d'Espagne par l'Océan, mais la puissance toujours croissante des Turcs, la persécution, le manque d'argent rendaient leur retour impossible. Déjà le duc avait essayé de les faire vivre de leurs jeux nationaux, – c'est-à-dire porter des tables en équilibre sur les dents, marcher sur les mains, faire des culbutes, et tout ce qu'ils montraient sous le nom de tours de force et d'adresse ; mais, chassés sans cesse d'un pays à l'autre, leurs forces mêmes s'épuisaient, et ils se voyaient réduits,

pour soutenir leur pauvre existence, à manger des taupes et des hérissons. Ils comprirent bien qu'ils étaient punis d'avoir repoussé la sainte Mère avec l'enfant Jésus et le vieux Joseph, lorsqu'ils fuyaient en Egypte ; car dans leur grossière indifférence ils avaient pris ces divins personnages pour des Juifs ; or ces derniers, depuis les temps les plus reculés, n'étaient plus revus en Egypte, parce que, dans leur fuite, ils avaient emporté les vases d'or et d'argent qu'on leur avait prêtés. Mais lorsque plus tard, à sa mort, ils reconnurent ce Sauveur, qu'ils avaient méconnu pendant sa vie, une partie du peuple voulut expier cette dureté par un pèlerinage. Ils firent vœu de marcher tant qu'ils trouveraient des chrétiens. Ils passèrent en Europe par l'Asie Mineure, et emportèrent toutes leurs richesses avec eux ; tant qu'elles durèrent, ils furent partout les bienvenus ; mais ensuite… malheur aux pauvres sur la terre étrangère !

Après cette digression nécessaire à l'intelligence de ce qui va suivre, revenons à notre histoire.

Une nouvelle troupe, dans laquelle se trouvaient deux individus nommés Happy et Emler, était arrivée de France depuis huit jours, sans argent ni ressources. Le duc résolut de se montrer encore une fois en public pour leur procurer de quoi manger ; il alla avec eux dans une auberge. Pendant qu'il émerveillait les assistants en portant une douzaine d'hommes sur ses bras et sur ses épaules, il entendit répéter de tous côtés qu'Happy avait été pris à voler des coqs dans la cour, et que les cris de ces animaux l'avaient trahi ; tandis que lui, le duc, était resté dans la chambre pour occuper la foule et faire diversion.

Les bourgeois de Gand ne pardonnent jamais un vol ; en vain le duc feignit-il de vouloir punir Happy, il fut arrêté lui-même

ainsi qu'Emler, et on les condamna à être pendus comme voleurs ; on avait le droit, à cette époque, de faire périr les bohémiens toutes les fois qu'ils se laissaient prendre. En vain Michel voulut-il protester de son innocence et de celle d'Emler.

« On fait avec nous comme on fait avec les souris ; une souris a-t-elle entamé un fromage, on dit aussitôt : les souris sont là ; on sème du poison, on tend des pièges pour les tuer toutes ; pour nous, de même, pauvres bohémiens, nous ne sommes tranquilles qu'une fois pendus. »

Il fut condamné en effet à être pendu ; il versa des larmes amères, en pensant que lui, le dernier héritier mâle de sa noble maison, allait être mis à mort d'une manière si déshonorante. Bientôt sa bouche fut fermée jusqu'au jour du jugement, où il élèvera ses plaintes contre la dureté des riches, pour qui la vie d'un homme est peu de chose à côté de leurs vains trésors, et ces riches n'iront point dans le royaume du ciel où Bella retrouvera son père.

Lorsque Bella fut revenue de sa stupeur, elle s'écria :

– Mon rêve voulait donc dire que mon père serait élevé bien haut. Ah ! oui, maintenant il est élevé dans le ciel, où il pense à nous.

Le chien noir quitta alors, contre son habitude, la porte de la chambre, s'étendit aux pieds de la jeune fille, et poussa un hurlement plaintif.

– Toi aussi, tu le sais donc, Simson ? lui dit-elle.

Le chien secoua la tête.

– Veux-tu me servir fidèlement ?

Le chien secoua de nouveau la tête, courut vers la fenêtre, et se mit à gratter ; Bella leva les yeux, le battant était resté ouvert : elle vit à travers l'obscurité de la nuit le cadavre de son père se balancer, puis tout d'un coup tomber.

– Maintenant, dit-elle, ils l'ont enlevé, ils lui donnent un festin d'honneur ; moi aussi, je vais lui donner son repas funèbre.

Munie de son pain et de sa cruche de vin, et suivie du chien noir, elle entra dans le jardin. La maison était abandonnée depuis dix ans par peur des revenants ; pendant tout ce temps, les bohémiens en avaient fait leur résidence, et avaient eu soin d'en éloigner le propriétaire, riche marchand de la ville, qui l'avait achetée pour y venir passer l'été.

A la suite d'une banqueroute, il avait été mis en prison, et ses biens étaient administrés par ses créanciers ; on pense de quelle manière.

Quoique la crainte des revenants fit respecter cette retraite, les bohémiens n'osaient cependant pas s'y montrer pendant le jour, mais la nuit, les voyageurs se détournaient de leur route pour ne pas passer près de la maison. La belle et pâle enfant se dirigea vers la porte du jardin. Elle ressemblait à un spectre ; et le gardien, effrayé, courut se réfugier dans une chapelle éloignée pour implorer la protection de la foi. La pauvre Bella ! elle ne se doutait pas qu'elle fût si terrible !...

La douleur causée par la perte de son seul espoir, de son père, l'avait tellement ébranlée, qu'elle n'avait plus qu'une seule idée, celle d'exécuter les ordres de la vieille Braka ; c'était sa plus

douce consolation, de pouvoir rendre encore un dernier honneur à son père.

Selon l'usage établi chez les siens pour les repas funèbres, elle étendit son voile sur une pierre ; elle mit deux verres, deux assiettes, partagea le pain en deux, puis elle versa du vin dans les deux gobelets et les choqua ; elle vida le sien et versa celui du mort dans le ruisseau, qui, à quelque distance de la maison, se perdait dans l'Escaut. Comme elle répandait dans l'eau cette première offrande, les flots, tout d'un coup, mugirent et se soulevèrent, comme si un gros poisson, qui n'aurait pas eu de place dans ce lit étroit, était remonté à la surface ; en ce moment, la lune s'éleva au-dessus de la maison, derrière laquelle elle était restée cachée jusque-là, et Bella vit l'image pâle de son père ; sur sa tête était la couronne qu'y avaient placée les bohémiens avant de le lancer dans le fleuve ; et comme les flots tourbillonnaient avec leur précieux fardeau, la tête tourna à la pauvre enfant ; elle crut que son père vivait encore, et qu'il cherchait à sortir de l'eau ; elle s'y jeta pour le saisir ; mais le chien noir la retint par sa robe, et s'arc-boutant sur le bord, l'empêcha de ramener le cadavre et en même temps d'être emportée avec lui dans la mer.

Enfin Braka revint ; ayant trouvé la porte de la maison fermée, elle était entrée dans le jardin. Elle resta comme pétrifiée à ce spectacle étrange : le puissant Michel dans son linceul, avec sa brillante couronne d'argent ; au-dessus de lui la blanche jeune fille, entourée de ses vêtements de deuil, et retenue, grâce à sa robe, par le chien noir dont les yeux lançaient des flammes. La vieille se mit à rire, comme c'était son habitude quand il arrivait quelque chose d'extraordinaire ; puis elle s'élança, ramena avec peine la jeune fille sur le bord, et lui dit :

– Laisse-le aller, il sait mieux son chemin que toi.

A ces mots, les flots reprirent tranquillement leur course, la lune disparut derrière les nuages, et Bella tomba dans les bras de la vieille.

Un mois s'était déjà écoulé dans l'affliction et la douleur ; la vieille, dans l'intérêt de leur propre sûreté, ne pouvait venir tous les jours, et Bella passait son temps avec le chien qui dormait toujours. Lorsqu'il avait mangé, il remuait la queue, se léchait et se grattait ; c'était là toute son occupation. Elle finit enfin par se décider à ce que les héritiers font d'habitude tout d'abord ; elle voulut voir ce qu'avait laissé le défunt…

Elle ouvrit la chambre secrète avec une crainte mêlée de respect ; mais son attente fut trompée ; il n'y avait ni brillants vêtements, ni trésors, mais seulement quelques paquets d'herbes, des sacs pleins de racines, des pierres et différents objets dont elle ne connaissait pas l'usage, car son père ne lui avait jamais fait connaître cette chambre mystérieuse. Enfin elle trouva dans une cachette quelques écrits qu'elle parcourut ; plusieurs, ornés de riches cachets, étaient écrits sur très beau papier dans une langue étrangère qu'elle ne connaissait pas. Mais d'autres étaient en allemand des Pays-Bas, langue qu'elle savait très bien lire et écrire, parce que sa mère, descendante d'une ancienne maison des comtes de Hogstraaten, et qui s'était fait enlever par le duc Michel, avait appris cette langue qu'elle aimait à son mari et à sa fille. Elle prit les livres et lut toute la nuit, car elle dormait le jour pour éviter de faire aucun bruit. Au matin, Braka lui envoya sa chouette apprivoisée pour lui faire savoir qu'elle désirait entrer ; Bella quitta son livre avec dépit, et lorsque la vieille se présenta,

elle resta silencieuse devant elle ; alors Braka, appliquant ses deux mains sur les pages du livre, lui dit :

– Maintenant, plus d'amitiés, plus de baisers ! Lorsque les enfants sont petits, ils ne croient jamais être assez reconnaissants du moindre service ; mais aussitôt qu'ils commencent à grandir, ils n'ont plus d'oreille pour tout le bien qu'on leur fait. Tu n'auras pas de gâteau aujourd'hui si tu ne me le demandes pas comme il faut ; j'ai passé une demi-heure chez le boulanger pour l'avoir ; il devait aller chez le prince, et a fait attendre toutes ses pratiques.

– Même quand je ne t'en demande point, tu n'as pas de repos que je n'aie mangé de ton gâteau : donne-le donc et ne sois plus méchante comme cela. J'ai examiné aujourd'hui les livres de mon père, et j'y ai trouvé de si belles histoires, si belles et si merveilleuses, que cela me donnerait envie d'être revenant.

La vieille regarda dans le livre.

– C'est étonnant, dit-elle, que moi qui suis si vieille je ne sache pas lire, et toi qui n'as pas encore vécu, tu lises si bien et si couramment. Maintenant écoute-moi ; puisque tu as si envie d'être revenant, tu peux te satisfaire ; c'est une idée qui me vient, et nous pouvons en profiter.

– Qu'est-ce donc, dit Bella, tu as l'air d'hésiter ?

– Voici ce que c'est ; il n'y a pas à plaisanter dans ce que je vais te dire. Le prince Charles passait à cheval, hier, devant cette maison, avec son précepteur Cenrio ; il demanda d'où venait que cette maison fût ainsi fermée et abandonnée. Cenrio lui raconta comme quoi les revenants avaient écarté tous les acheteurs et tous les locataires ; mais le prince, au lieu de s'en effrayer, jura

qu'il voulait passer tout seul une nuit dans cette maison, et qu'il saurait bien en chasser les esprits. Tu comprends qu'il peut à tout moment venir ici, et ses gens garderont si bien les issues, qu'aucun de nous ne pourra entrer ni sortir.

– Quoi, Braka, dit la jeune fille, je pourrais donc voir le prince ; j'ai si souvent entendu parler de lui, on dit qu'il est si beau, si noble, qu'il monte si bien à cheval !

– Tu penses beaucoup au prince et pas à notre salut, continua la vieille ; es-tu capable de jouer le revenant ? Cela nous sauvera.

– Pourquoi pas, dit Bella ; mais comment faire ?

Et elle continua sa lecture.

– Ecoute, mon enfant ; il ne peut passer la nuit que dans la grande chambre noire, sur laquelle donne le cabinet secret de ton père, car toutes les autres ont plusieurs entrées, ce qui serait moins sûr pour lui, et de plus c'est la seule où il y ait un lit. Maintenant, suppose-le bien tranquille et bien endormi ; tu te glisses hors du cabinet, et tu te places à côté de lui dans le lit ; je te jure qu'il se sauvera bien vite de frayeur, et qu'il ne reviendra plus. Mais si par hasard il ne s'effrayait pas, et qu'il te retint, il ne t'en coûtera qu'un mensonge ; tu diras que c'est l'amour qui t'a poussée à te glisser ainsi auprès de lui, et qu'il peut faire ton bonheur.

– Oui, dit Bella en continuant de lire, tu as une bonne idée.

– Mais dis-moi donc où tu as trouvé ce maudit livre ; lorsque je te parle des choses les plus importantes, tu ne penses qu'à ton livre.

– Je l'ai trouvé dans la chambre de mon père, dit Bella ; il y en a encore plusieurs, prends-en un aussi.

– Puisque tu le permets, répondit la vieille, je vais y entrer ; je n'ai jamais osé y aller du vivant de ton père.

– Va, dit Bella, tu ne trouveras pas grand-chose.

La vieille se dirigea vers le cabinet avec une curiosité mêlée de crainte ; lorsqu'elle ouvrit la porte, elle pria Bella de rappeler le chien noir qui se tenait toujours couché en travers, et qui ne laissait entrer personne que Bella.

Bella appela le chien, et la vieille pénétra aussitôt dans la chambre. Lorsqu'elle y fut entrée, Bella, voulut se divertir, rappela le chien, le fit coucher de nouveau devant la porte, et se cacha pour jouir à son aise de la frayeur de la vieille ; c'était une plaisanterie de noble fille.

Quelques minutes après, la vieille reparut avec un sac et un gros paquet d'herbes, mais le chien lui faisait une paire d'yeux flamboyants, et lui montrait les dents ; elle resta clouée sur le seuil, et appela Bella en tremblant ; en ce moment, elles entendirent devant la porte un bruit inaccoutumé de chevaux, des hommes armés marchaient dans la cour. Bella, effrayée, se réfugia avec la lumière et le chien dans le cabinet où se trouvait déjà la vieille ; elles fermèrent la porte, et attendirent en silence pour voir si c'était par hasard le prince qui venait pour combattre les esprits.

Elles ne s'étaient pas trompées ; c'était Charles, le brillant et puissant héritier d'un empire où le soleil ne se couchait pas. Il entra dans la chambre abandonnée comme l'avait prévu la vieille.

Bella pouvait le regarder à son aise par une fente de la porte ; elle n'avait jamais rien vu de pareil ; elle ne s'était encore trouvée qu'en face de noirs bohémiens bruyants et grossiers, tandis que lui marchait avec tant de noblesse ; il avait l'air si doux et si fort en même temps, qu'elle avait reconnu le maître, bien avant que ceux qui l'accompagnaient l'eussent appelé prince. Charles jeta avec vivacité son chapeau sur la table, étendit son manteau sur le lit, et dit à Cenrio de faire cerner la maison avec soin, et de lui laisser deux flambeaux allumés ; que pour le reste il pouvait être tranquille.

Cenrio lui recommanda de ne pas manquer de tirer un coup de pistolet s'il avait besoin de quelqu'un, et si le coup manquait, il n'aurait qu'à appeler ; un soldat serait placé sous la fenêtre, et lui-même, Cenrio, veillerait non loin de là.

Le prince lui répondit qu'il se passerait bien de toutes ses précautions et de toutes ses sentinelles, qu'avec sa cotte de maille et son épée il ne craignait personne, et que ce n'étaient pas les contes de revenants qui pouvaient l'effrayer.

Cenrio sorti, le prince s'accouda sur la table et chanta un lied pour se tenir éveillé. Puis, il s'étendit sur le lit, et continua de chanter en s'assoupissant peu à peu. Comme le lit était en face du cabinet, Bella pouvait voir et entendre parfaitement le prince.

Viens, chère nuit noire,

Et imprime les étoiles étincelantes

Comme le sceau de ta force,

Comme les marques de mon infimité

Dans mon coeur courageux,

Afin que tous leurs rayons

Enchâssés dans ma couronne à venir,

Me soutiennent, car je suis fatigué de servir.

Elle est assise sur un trône encore obscur.

On porte sur un coussin de nuages

Sa couronne éternellement resplendissante.

Oh ! si je pouvais baiser cet objet aimé ;

Et que l'étoile de Vénus me fit

Pour une seule nuit son maître,

Alors je pourrais m'emparer de la terre

Avec toutes, avec toutes ses couronnes.

– Celui-là m'a l'air assez impatient d'arriver au trône, dit tout bas la vieille à Bella.

Bientôt le prince ferma les yeux, sa tête s'inclina ; il était endormi, et Bella restait immobile à le regarder, sans pouvoir se rassasier.

Comme le pistolet et l'épée du prince étaient par terre devant le lit, Bella devait d'abord les enlever sans bruit, et ensuite jouer son rôle de spectre en venant se coucher à côté du prince ; la jeune fille, après quelques hésitations, se décida à ôter ses souliers et ses bas, pour ne pas faire de bruit en marchant, et à quitter sa robe, dans la crainte de renverser quelque chose, et pour

pouvoir plus vite se sauver vers la porte qu'elle devait laisser ouverte. Bella n'avait aucune inquiétude ; elle était heureuse de pouvoir s'approcher du prince, et ne réfléchissait pas si l'entreprise de la vieille était raisonnable ou non.

Elle se dirigea avec précaution vers le lit du prince ; il dormait si profondément qu'elle put facilement lui ôter ses armes. La vieille les regardait tous deux avec joie. Bella, selon l'usage des bohémiennes, avait une longue chemise de toile bleue, retenue par une boucle d'or : elle s'approchait tout doucement du prince, tendant vers lui ses bras blancs et ronds ; ses cheveux tombaient en mille mèches de jais. Elle le regarda avec des yeux pleins d'amour ; mais bientôt elle n'y tint plus et ses lèvres vinrent s'appuyer sur celles du prince.

Jusque-là tout s'était bien passé ; mais le prince, réveillé par ce baiser, les yeux encore pleins des visions du sommeil, sauta du lit avec précipitation, et tout haletant s'enfuit en criant dans la chambre voisine ; son pistolet, son épée, il avait tout oublié : de telles frayeurs se rencontrent souvent dans les cœurs les mieux trempés ; ils ont horreur de ce monde inconnu et effroyable qui échappe à toutes nos recherches.

Bella était si étonnée de cette fuite qu'elle tomba presque évanouie dans les bras de la vieille, qui l'emporta aussitôt dans le cabinet. Le prince arriva bientôt avec Cenrio et quelques soldats, qui, à la vérité, auraient mieux aimé rester dehors que d'entrer dans cette chambre. Le prince, plus brave qu'eux tous, s'avança et s'écria :

– Malgré les noirs serpents qui couvraient sa tête, je n'ai jamais vu un plus beau visage ; le spectre était très grand, il portait

sur la poitrine un point brillant, et… Par la sainte Mère de Dieu, je crois qu'il est encore auprès du lit. Personne ne veut donc entrer ici, je vais y entrer moi-même. Il n'y a plus rien. Où est donc le revenant ? Cenrio, si je savais seulement ce qu'il me voulait ! Pardieu ! je reste ici ! Mes lèvres ne sont pas brûlées, n'est-ce pas ? et cependant, je vous le jure, il m'a donné un baiser qui a fait battre mon cœur de plaisir. Cenrio, je veux rester ici, pour lui demander ce qu'il veut de moi.

Cenrio jura qu'après une telle frayeur il ne le laisserait pas exécuter ce projet ; que le prince lui-même ne devait pas se faire prier plus longtemps et donner, en se retirant, une preuve de son bon sens ; qu'il pouvait sans honte quitter cette maison, où les plus braves tremblaient au moindre bruit.

La vieille n'était pas très contente de cet arrangement ; cependant elle en comprit tout de suite les avantages. C'était un moyen de rendre la maison encore plus sûre pour elle et pour les siens ; aussi, dès que ses hôtes audacieux eurent quitté la chambre, elle sortit de sa cachette, ferma toutes les portes avec bruit, renversa tous les meubles, de sorte que les cavaliers, effrayés, montèrent précipitamment à cheval et, sans regarder derrière eux, gagnèrent à toute bride la ville, où l'histoire, racontée et amplifiée de tous côtés, allait rendre encore plus redoutable la maison des esprits.

A peine rentré chez lui, le prince fut saisi d'une fièvre violente. Comme l'image de Bella remplissait son cerveau, sa fièvre le trahit, et le lendemain matin, il avoua avec douleur à Adrien, son précepteur, qu'il était amoureux d'un revenant.

Adrien, que l'empereur Maximilien avait donné au prince pour lui apprendre le latin, ne manqua pas cette occasion de lui adresser une foule de beaux discours, qui remirent un peu le prince des impressions de la nuit.

A cause de son isolement, la pauvre Bella devait expier plus durement que tout autre cette première passion.

Pendant deux jours, elle pensa à lui au lieu de dormir ; la nuit, elle regardait de tous côtés pour voir s'il ne reparaîtrait pas dans la maison des esprits ; elle n'écoutait pas les conseils de Braka qui la réprimandait de se laisser aller à de si folles pensées, qui lui blanchiraient les cheveux avant l'âge. Rompant enfin le silence qu'elle avait gardé jusque-là, elle demanda à la vieille s'il n'y avait pas un moyen de se rendre invisible, pour pouvoir aller sans crainte dans la ville. La vieille se mit à rire, et lui répondit :

– Je ne connais pas d'autre moyen que d'avoir beaucoup d'argent, avec cela on peut aller où on veut, c'est la vraie racine force-porte, au moyen de laquelle on fait tomber toutes les serrures. Ton père avait peut-être quelqu'autre moyen, mais s'il ne se trouve pas dans ses livres, il sera perdu, car il n'en a montré aucun.

Ces mots frappèrent Bella ; elle se tut, et dès que la vieille fut sortie, elle alla chercher les livres que, depuis la visite du prince, elle avait laissés dans un coin. En même temps, elle s'aperçut que la vieille avait emporté toute sa provision de racines et d'herbe et cette infidélité lui fit prendre la résolution de ne pas lui découvrir dans quel but elle allait avoir recours à des forces secrètes. Mais quel embarras de fouiller dans ces livres, de lire toutes ces lois mystérieuses, toutes ces préparations auxquelles elle ne compre-

nait rien ; ces moyens de trouver la pierre philosophale, de citer les esprits, de guérir les maladies, d'enchanter les animaux, et même de faire de l'or.

Moyen il est vrai si difficile, qu'il eût été, je crois, plus commode d'aller au soleil dans un char attelé de deux lunes.

Après une semaine passée dans d'infructueuses recherches, elle découvrit enfin, dans un de ces livres, le moyen d'avoir la racine de mandragore et d'en obtenir de l'argent ; c'est tout ce que peut désirer un être humain.

Mais, bien que ce fût une des plus simples opérations de la magie, elle présentait cependant d'extrêmes difficultés. La magie, en effet, demande un rude apprentissage. Qui pourrait aujourd'hui affronter toutes les épreuves auxquelles il fallait se soumettre pour avoir la mandragore ? Qui pourrait les accomplir avec succès ? Il faut une jeune fille qui aime de toute son âme, qui, oubliant toute la pudeur de son rang et de son sexe, désire ardemment voir son bien-aimé ; condition qui, pour la première fois peut-être, se trouvait satisfaite dans Bella : regardée par les bohémiens comme un être d'un rang supérieur, elle s'était toujours considérée comme telle. L'apparition du prince l'avait tellement frappée, et elle l'avait vu avec une âme si pure, qu'aucune arrière-pensée n'eût pu s'éveiller en elle.

Chez cette jeune fille doit couver un courage surhumain.

Il faut au milieu de la nuit emmener un chien noir, aller sous un gibet où un pendu innocent ait laissé tomber ses larmes sur le gazon ; arrivé là, on doit se boucher soigneusement les oreilles avec du coton, et promener ses mains par terre, jusqu'à ce qu'on trouve la racine ; et malgré les cris de cette racine, qui n'est pas

un végétal, mais qui est née des pleurs du malheureux, on se dépouille la tête, on fait de ses cheveux une corde dont on entoure la racine ; on attache le chien noir à l'autre extrémité ; on s'éloigne alors, de manière que le chien voulant vous suivre arrache la racine de terre et se trouve renversé par une secousse foudroyante. Dans cet instant, si l'on ne s'est pas bien bouché les oreilles, on risque de devenir fou d'effroi.

Bella était peut-être la seule depuis bien des années, chez laquelle toutes ces conditions se trouvassent réunies. Qui était plus innocent que Michel son père, lui qui avait sacrifié son existence pour son peuple, et qui avait vécu constamment dans la souffrance et le besoin ? Quelle jeune fille aurait eu le courage de sortir ainsi la nuit, si ce n'est Bella qui depuis quatre ans, époque de la mort de sa mère, avait mené une existence cachée et nocturne, et qui était assez familière avec le cours de la lune et des étoiles pour trouver dans la nuit une consolation et une solitude animée ; quelle jeune fille avait comme elle un chien noir qu'elle détestât autant ? Car, depuis le jour où toute petite il l'avait mordue, elle ne pouvait le souffrir, maintenant même, que le chien lui obéissait avec un zèle exemplaire et veillait toujours. sur elle, tout cela d'un air singulier, qui faisait dire à Michel qu'il y avait quelque chose du diable dans ce chien. Quelle jeune fille avait une chevelure comme Bella, assez longue pour pouvoir en tresser une corde, et quelle jeune fille l'eût sacrifiée avec autant d'indifférence ? tandis qu'elle ne se savait pas belle, et se trouvait contente de ne plus avoir à peigner de si longs cheveux. Elle coupa donc cette chevelure où les étoiles auraient pu venir se jouer comme dans celle de Bérénice ; d'un coup de ciseau elle les fit tomber à ses pieds, qu'ils entourèrent comme d'un voile noir :

avec cela elle allait tresser la corde qui devait lier et tuer son chien Simson.

Elle s'aperçut facilement que le chien avait compris tout ce qu'elle avait dit ; car au lieu d'aller enfouir sa pitance dans le jardin, il se mit au contraire à déterrer tous ses trésors cachés, et à les manger avidement. Toute autre aurait été touchée ; Bella ne s'en émut pas le moins du monde. Du reste le chien ne paraissait pas triste ; il la regardait d'un air railleur, et lorsqu'arriva le vendredi, car c'est un vendredi que doit se faire l'opération, il parcourut toute la maison, inspecta tous les coins, et, contre son habitude, s'alla réfugier dans sa niche. Braka passa toute la journée à lui raconter la longue histoire de son premier amour, entremêlée de dis-je, dit-il, qu'il dit, etc.

Bella aurait pu en prendre sa part et mettre à profit la connaissance des malheurs de la vieille pour assurer le succès de son entreprise, mais elle n'était occupée qu'à compter avec Impatience les heures et les minutes ; aussi, lorsque minuit sonna, elle sauta de sa place, et, irritée d'être obligée de remettre l'affaire à la semaine suivante, elle saisit la vieille, et se mit à danser avec elle la danse de la Grue, qui est la danse nationale des bohémiens, jusqu'à ce que Braka, hors d'haleine, tombât sur un siège, en toussant et jurant qu'elle n'avait jamais si bien dansé depuis le jour de ses noces. Elle s'introduisit un morceau de réglisse dans la bouche pour apaiser sa toux, et s'en alla en regrettant d'être obligée de partir si tôt.

Jusqu'à ce moment, Bella avait été fort inquiète ; aussi n'était-elle pas fâchée d'avoir encore une semaine devant elle pour se préparer ; le chien ne paraissait pas non plus regretter ce retard, qui lui permettait de finir ses provisions. Bella lui réservait les

morceaux les plus délicats, car elle savait qu'il devait être sacrifié pour elle, et souvent, malgré son aversion pour l'animal, il lui venait des larmes aux yeux en le regardant ; mais elle se consolait en se rappelant ce que disait le livre magique : que l'âme du chien fidèle qui perdait la vie dans cette occasion, allait au ciel rejoindre celle de son maître, et Bella était sûre que Simson serait plus heureux avec le duc Michel qu'avec elle.

Le deuxième vendredi était enfin arrivé, il commençait à faire froid, et l'eau gelait déjà dans les mares et les étangs ; la vieille avait dit à Bella qu'elle ne viendrait pas la voir de quelques jours, parce que son rhume la retenait à la maison. Tout allait à souhait : les voisins étaient tous à la ville, la nuit était obscure, et le vent balayait sur la terre durcie les premiers flocons de neige. Bella relut encore une fois le livre d'enchantements, son cœur battait violemment.

Dans ce moment le chien noir se mit à déchirer la poupée à laquelle Bella avait donné le costume du prince ; cela devait décider du sort de l'entreprise. Elle voulut punir cette insulte faite à son bien-aimé ; détachant la corde tressée de ses cheveux, que jusque-là, pour ne pas éveiller les soupçons de la vieille, elle avait gardée sur sa tête, elle frappa le chien. Celui-ci voulant sortir, se dirigea vers la porte ; elle l'ouvrit, et tous deux se trouvèrent transportés dans le monde mystérieux et bizarre des enchantements : ils suivirent d'abord un chemin qu'ils ne connaissaient pas, en se dirigeant, toutefois, du côté où ils supposaient trouver la montagne où se dressait l'échafaud. Il n'y avait pas un homme sur cette route ; seulement plusieurs chiens vinrent à grand bruit vers la porte du jardin et coururent sur le noir Simson ; mais au moment où ces philistins s'approchaient de lui, il les fixa en leur

montrant ses grosses dents, si bien que tous, jusqu'au plus petit, s'enfuirent effrayés, la queue repliée entre les jambes, et se réfugièrent derrière la porte en poussant des cris pitoyables.

Au même instant deux porcs-épics, leurs dards garnis de pommes et de poires qu'ils avaient ramassées dans le jardin, traversèrent la route ; mais à l'aspect du chien, ils se formèrent en boule et celui-ci se contenta de leur prendre leur butin et de s'en régaler. Bella ne s'effraya pas de tout cela, mais une chose lui paraissait extraordinaire : soit qu'elle s'arrêtât, soit qu'elle s'avançât vers la montagne, elle sentait quelqu'un marcher derrière elle, et si près d'elle, que souvent le mystérieux personnage touchait, avec la pointe de son pied, le talon de la jeune fille ; elle n'osait pas regarder derrière elle, et marchait toujours plus vite, jusqu'à ce qu'un coup violent appliqué sur sa tête la renversa à terre. Elle n'avait été qu'étourdie, elle se releva et prit courage ; tout était silencieux. Elle regarda autour d'elle, et ne vit personne ; mais elle s'aperçut qu'elle s'était heurtée contre une barrière ; ce qui avait suivi ses pas si exactement n'était qu'une branche de pin qui s'était attachée à sa robe. Elle rit elle-même de sa peur, et résolut d'être maintenant plus raisonnable ; elle avait déjà oublié cet incident lorsqu'une troupe de chevaux, attachés deux à deux, vinrent caracoler devant elle, puis s'enfoncèrent en courant dans le taillis qui bordait la route.

Bella était arrivée sur la hauteur, elle voyait la riche cité toute brillante de lumières. Une maison resplendissait plus que les autres ; elle pensa que ce devait être la demeure du prince ; la vieille la lui avait décrite ainsi, et elle savait que c'était aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance. Elle aurait tout oublié à cet aspect, même les pendus desséchés qui se balançaient au-dessus de

sa tête, en se heurtant l'épaule comme pour se demander quelque chose, si le chien ne s'était pas mit de lui-même à gratter au pied de la potence. Elle chercha ce qu'il avait découvert et elle se sentit dans les mains une figure humaine ; une petite figure humaine qui avait encore les deux jambes enracinées dans la terre ; c'était elle, c'était la bienheureuse mandragore, l'enfant de la potence ; elle l'avait trouvée sans peine ; elle attacha une extrémité de ta tresse à la racine ; elle enroula l'autre bout au cou du chien noir, et, pleine d'anxiété, elle se mit à courir malgré les cris de la racine. Mais elle avait oublié de se boucher les oreilles ; elle courut aussi vite qu'elle put, et le chien la suivant arracha la racine de terre. Aussitôt un effroyable coup de tonnerre les renversa tous deux ; par bonheur elle avait couru très vite, et se trouvait déjà éloignée d'environ cinquante pas.

Cette circonstance l'avait sauvée ; cependant elle resta longtemps évanouie, et elle s'éveilla vers cette heure où les amoureux satisfaits quittent leurs maîtresses et vont se reposer de leur bonheur ; un d'eux chantait une chanson sur sa jolie bien-aimée, et sur les mauvaises langues qui troublent les plus paisibles amitiés ; il dormait à moitié et ne fit pas attention à Bella. L'endroit où elle se trouvait lui était inconnu. Elle se leva avec peine, et les premières lueurs du jour lui permirent de voir Simson étendu mort à ses pieds ; elle le reconnut et se rappela tout successivement : au bout de la tresse qu'elle détacha du chien, elle trouva un être de forme humaine semblable à une ébauche animée, mais que n'a pas encore vivifiée la pensée ; quelque chose comme une larve de papillon. C'était la mandragore, et, chose étonnante, Bella avait entièrement oublié le prince, l'unique cause qui l'avait poussée à chercher la mandragore, tandis qu'elle aimait le petit

homme avec une tendresse qu'elle n'avait encore ressentie que la nuit où elle avait vu Charles pour la première fois.

Une mère qui croit avoir perdu son enfant dans un tremblement de terre ne le revoit pas avec plus de joie et de tendresse que Bella, lorsqu'elle porta la mandragore sur son cœur, en lui ôtant la terre qui couvrait encore ce petit être, et en le débarrassant des pousses qui le gênaient. Du reste il paraissait ne rien sentir ; son haleine sortait irrégulièrement par une ouverture imperceptible qu'il avait à la tête ; lorsque Bella l'avait bercé quelque temps dans ses bras, il portait ses mains à sa poitrine pour indiquer que le mouvement lui plaisait ; et il ne cessait de remuer bras et jambes qu'elle ne l'eût endormi en recommençant ce mouvement.

Après cela elle rentra avec lui à la maison. Elle ne fit pas attention aux aboiements des chiens, ni aux marchands disséminés sur la route, qui se rendaient vers la ville pour être les premiers à l'ouverture des portes ; elle ne voyait que le petit monstre qu'elle avait soigneusement enveloppé dans son tablier. Elle arriva enfin dans sa chambre, alluma sa lampe et examina le petit être ; elle regrettait qu'il n'eût pas de bouche pour recevoir ses baisers, pas de nez pour donner un passage régulier à son haleine divine, pas d'yeux qui laissassent voir dans son âme, pas de cheveux pour garantir le frêle siège de ses pensées. Mais cela ne diminuait en rien son amour. Elle prit son livre d'enchantements et chercha le moyen à employer pour développer les forces et compléter la formation de cette carotte garnie de membres et douée de vie ; elle le trouva bientôt.

Il fallait d'abord laver la mandragore ; elle le fit ; puis lui semer du millet sur la tête, et une fois ce millet poussé et transfor-

mé en cheveux, les autres membres se délieraient eux-mêmes ; elle devait ensuite à la place de chaque oeil placer une baie de genièvre, à la place de la bouche le fruit de l'églantier.

Par bonheur elle pouvait se procurer tout cela ; la vieille lui avait apporté récemment quelques grains de millet qu'elle avait volés ; le genièvre, son père s'en servait pour parfumer sa chambre : comme elle ne pouvait souffrir cette odeur, il lui en restait une poignée qu'elle n'avait jamais touchée. Il y avait dans le jardin un églantier encore couvert de fruits rouges, dernière parure de l'année expirante. Tout était prêt ; elle mit d'abord le fruit de l'églantier à la place indiquée, mais elle ne s'aperçut pas qu'en y déposant un baiser, elle l'avait fait entrer de travers ; puis elle lui planta les deux baies de genièvre. Elle trouva que cela lui seyait si bien, qu'elle lui en aurait volontiers mis une douzaine, si elle eût trouvé la place ; elle pensait bien à lui en mettre par derrière, mais elle craignait qu'ils ne fussent pas suffisamment garantis ; cependant elle finit par lui en placer une paire à la nuque, et nous devons avouer que cette disposition n'est pas tout à fait à dédaigner pour son originalité. Elle était en même temps joyeuse et triste d'avoir ainsi créé un être qui devait lui donner tant de tourments, comme tous les hommes en donnent à leur créateur ; d'un autre côté, en regardant son petit monstre informe, elle était contente gomme un jeune artiste à qui tout réussit au-delà de ses espérances.

Braka arriva le surlendemain, en s'annonçant par le miaulement convenu ; elle vit bien qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire à Bella ; aussi se mit-elle à l'interroger finement sur tous les points.

– Dieu soit loué, dit-elle lorsqu'elle eut remarqué l'absence du chien noir, le chien n'y est plus ; je l'aurais bien tué depuis longtemps, le mâtin, si je l'avais osé ; mais il nous avait été laissé par ton père, c'est à cause de cela que je me suis retenue ; cependant un jour je l'avais enfermé dans un sac pour le noyer, mais au moment où je soulevais le sac pour le jeter à l'eau, il me mordit si fort la main que je lâchai l'enveloppe et le chien avec ; mais, dis-moi, comment as-tu donc fait, comment cela est-il arrivé ?

Bella, qui épluchait des pommes pour se donner une contenance, lui raconta avec de grands détails, qu'elle était sortie la nuit dans le jardin, qu'un chien furieux était accouru vers elle, que Simson avait sauté sur l'ennemi, et que tous s'étaient battus et déchirés, jusqu'à ce que le chien étranger eût pris la fuite ; alors Simson, tout moulu et tout sanglant, s'était mis à sa poursuite ; depuis ce temps elle ne l'avait pas revu, peut-être parce qu'il s'était senti enragé et qu'il n'avait pas voulu blesser sa maîtresse.

Bella avait raconté cette histoire d'une manière si vraisemblable, bien que ce fût son premier mensonge, que Braka fut satisfaite, et se mit à regretter le pauvre chien, à louer sa fidélité et à se féliciter qu'elle eût échappé à un si grand danger.

Maintenant Bella avait le courage de raconter à la vieille tout ce qui lui passerait par la tête ; quant à son petit homme-racine, elle attendait avec impatience le départ de la vieille, car elle craignait de ne plus retrouver son enfant en vie.

La vieille, après avoir mangé la soupe à l'oignon qu'elle s'était fait cuire, se décida à partir. Bella ferma aussitôt la porte derrière elle, et courut à son cher berceau, elle le découvrit en tremblant,

et vit le millet qui germait déjà sur la tête du petit homme-racine, les baies de genièvre s'animaient aussi ; c'était, dans le petit être, un mouvement semblable à ce qui se produit dans la campagne au printemps, lorsqu'après les pluies paraissent les premières lueurs de soleil ; rien ne pousse encore, mais la terre s'agite en tous sens ; et de même que les rayons du soleil font tout sortir, tout germer, de même, par un baiser, Bella réveilla les forces de cette mystérieuse nature. Comme elle était extrêmement fatiguée, elle se coucha, mais tout près du berceau sur lequel elle étendit une main, dans la crainte qu'on ne lui dérobât son trésor.

Que dirons-nous de l'attachement extraordinaire qu'elle manifestait pour cette ébauche humaine, elle qui avait éprouvé, le même amour pour le beau prince ; c'était chez elle ce sentiment sacré qui nous attache à tout ce que nous créons, et qui nous rappelle cette parole de l'Ecriture : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a envoyé son Fils unique pour le sauver. » O monde, fais-toi donc encore plus beau pour te rendre digne d'une telle grâce !

Bella avait entièrement oublié qu'elle n'était allée chercher le petit homme merveilleux que pour en tirer le moyen d'approcher du prince aimé d'elle ; maintenant cet enfant surnaturel, découvert au prix des plus grands dangers, occupait toutes ses pensées.

Dans son sommeil, elle vit le prince qu'elle avait presque oublié ; c'était dans un tournoi où l'on s'exerçait à lancer la flèche ; ses adversaires le défiaient et le provoquaient par la vigueur et l'adresse de leur tir, par l'habileté avec laquelle ils menaient leurs chevaux ; mais le prince les surpassait tous. Ses flèches allaient au ciel se planter dans les étoiles, et les faisaient tomber sur sa poitrine où elles venaient former une brillante parure. La plupart de ces étoiles s'éteignaient après quelques minutes. Mais il y en

avait une qui étincelait au milieu de sa poitrine, et qui s'y enfonçait, s'y enfonçait toujours, et Bella ne pouvait en détacher les yeux. Là-dessus, elle se réveilla. Ne se souvenant plus à qui elle s'était si vivement intéressée, elle supposa que le petit homme racine était le héros de son rêve. Elle lui dit bonjour en s'éveillant, et le monstre lui répondit par un gémissement, comme un nouveau-né, en la regardant avec de petits yeux noirs et tout ronds, qui semblaient vouloir lui sortir de la tête. Son visage jaune et ridé réunissait l'expression de différents âges de la vie, et le millet avait déjà poussé sur sa tête en touffes hérissées ; il en était de même sur les parties de son corps où il en était tombé quelques graines. Bella pensa qu'il demandait à manger, et elle était très embarrassée de savoir ce qu'elle lui donnerait ; comment se procurer du lait ? Après quelque temps de réflexion elle se souvint d'une chatte qui avait mis bas dans le grenier : ravie de cette trouvaille, elle alla chercher les chatons, et les plaça dans le berceau avec le petit homme-racine qui la regardait déjà d'un air malin ; la chatte vint bientôt rejoindre sa progéniture ; mais il arriva que les infortunés aveugles furent trompés par leur nouveau camarade qui, voyant clair de tous côtés, épuisait avant eux la provision de la mère, sans que celle-ci y fit attention.

Bella, à genoux auprès du berceau, regardait pendant des heures cette ruse de son petit homme. En le voyant tromper ainsi les autres, elle lui trouvait une grande supériorité, et, en remarquant comme il savait éviter leurs griffes, elle admirait sa prévoyance et sa prudence. Mais ce qui lui plaisait le plus dans cet être, c'était les yeux qu'il avait à la nuque. Il la comprenait déjà lorsqu'elle lui faisait signe du regard, qu'un des petits chats était tombé de sa place, car aussitôt il s'y mettait jusqu'à ce que l'autre fût revenu.

Leur affection s'accrut si vite, qu'elle s'affligeait à chaque goutte de lait que les nouveau-nés enlevaient à l'étranger, et qu'après avoir longtemps hésité, elle résolut d'enlever tout doucement un des petits, et alla le porter sur le gazon au bord du ruisseau.

Après l'exécution, elle s'enfuit aussitôt pour qu'il ne la suivit pas ; mais à peine avait-elle fait quelques pas, qu'elle entendit un bruit dans l'eau, et en se retournant, elle vit le petit chat emporté par le courant ; cela lui lit de la peine ; ce corps porté sur l'eau lui rappelait son père innocent qui avait pris le même chemin, et elle fit involontairement un mouvement pour se jeter à la rivière ; mais elle s'arrêta au bord. Elle comprit qu'elle venait de faire quelque chose de mal : le ciel s'obscurcissait sur sa tête, la terre refroidissait sous ses pieds, autour d'elle l'air s'agitait ; elle rentra précipitamment et se mit à pleurer. Lorsque le petit homme s'en aperçut, au moyen de ses yeux de derrière, il se prit à rire si fort, que la chatte effrayée sauta du berceau, en emportant un de ses petits entre ses dents. L'homme-racine était maintenant assez éveillé et assez fort pour être sevré : seulement, avec des manières d'enfant, il avait l'air d'un petit vieux ridé.

Voyant que la mauvaise action que venait de commettre Bella l'avait irritée contre lui, il s'approcha d'elle si près qu'elle ne pouvait pas le battre, et que ce qu'elle avait de mieux à faire, c'était de l'embrasser.

Après cette victoire, il se mit à ramasser les racines qui jonchaient la chambre et qui avaient été jetées là, non pas par le duc Michel, mais par la vieille Braka qui, dans son ignorance, les avait abandonnées parce qu'elles ne pouvaient pas lui servir. Le petit tomba par hasard sur une racine de force-porte ; aussitôt il

se mit à sauter de la manière la plus risible sur la table et sur les chaises, tête en haut, tête en bas, tandis que Bella, effrayée et craignant pour ses yeux postérieurs, courait après lui comme une poule après son poussin, sans pouvoir le rattraper.

Il sut bientôt fouiller dans tous les coins et chercher ce dont il avait besoin ; il trouva d'abord la racine d'éloquence que les verts perroquets ramassent sur les hautes cimes du Chimborazo, et viennent dans la plaine échanger avec les serpents contre les pommes de l'arbre défendu ; arracher cette racine aux serpents, le diable seul le peut ; l'obtenir de ce dernier est fort difficile, et plus d'un y a consumé vainement sa vie.

Aussitôt qu'il eut mangé cette racine, assez dégoûtante du reste, il sauta, sur le poêle. – Comme l'oiseau dont les ailes coupées ont repoussé peu à peu et qui, un beau jour, au grand étonnement de son maître, s'envole et se plaçant sur l'arbre le plus voisin, au lieu de chanter la musique que lui a appris la nature, se met à siffler, comme par raillerie, l'air qu'on lui a seriné ; les premières paroles du petit furent pour répéter celles de sa maîtresse : « Sois gentil, sois sage, reste tranquille. » Il ne cessait de les redire, et Bella l'aurait volontiers battu, mais il savait toujours se placer hors de son atteinte. Enfin, pour épuiser sa patience, il saisit une paire de lunettes rouillées et se mit à raconter, de la manière la plus extravagante, les malices qu'il voulait faire à tout le monde pour se divertir.

Bella fut très affligée de le voir mettre des lunettes ; en effet, qu'y a-t-il de plus familier, de plus intime chez l'homme que les yeux ? Aussi est-ce un bien grand malheur quand la faiblesse de la nature nous oblige à interposer ces morceaux de verre entra nous et ceux que nous aimons. Bella se trouvait donc très in-

quiète de la conduite de son petit bien-aimé, lui qu'elle aurait volontiers divinisé dans le premier enthousiasme de sa création. Elle vit bien que le seul moyen de maîtriser la mandragore serait d'en parler à Braka. Elle y réfléchissait profondément, lorsque le petit homme lui cria du haut de la corniche où il était perché :

– Ecoute, Bella, je t'ai bien regardée avec mes yeux de derrière, et je te soupçonne de ne plus m'aimer comme au commencement ; si j'en étais sûr, ce serait fait de toi !

Bella fut très effrayée, comme une coupable convaincue de son crime ; cette propriété de tout savoir, que possédait le petit homme, grâce à ses yeux de derrière, l'affermit dans sa résolution de se débarrasser de ce terrible diablotin.

– Je te soupçonne, cria le petit, je te soupçonne de méditer quelque chose de mal contre moi ; mais je veux que, dans un instant, tu m'aimes autant que tout à l'heure.

A ces mots, il descendit, se plaça sur son sein, et l'embrassa avec tant de feu, qu'il lui écorcha presque la peau avec sa barbe de millet ; malgré cela, Bella sentit dans son âme un mouvement extraordinaire. Elle ne le comprenait pas, et ne cherchait pas à se l'expliquer ; mais dans ce moment le petit lui était devenu plus cher que jamais.

Au bout de huit jours, l'enfant avait accompli sa croissance ; il était haut d'environ trois pieds et demi, Braka avait déjà soupçonné son existence ; lui, de son côté, n'ayant pas envie de se voir enfermer toutes les fois qu'elle viendrait, résolut de se montrer à Braka. Il découvrit une vieille robe brodée d'argent qui avait appartenu à la mère de Bella, et que celle-ci lui ajusta du mieux

qu'elle put ; puis, un soir, il s'assit dans un coin et fit semblant de lire lorsque la vieille entra.

Bella lui dit que c'était sa cousine, une très riche demoiselle qui allait vivre avec elle, et qui avait l'intention de faire un cadeau à Braka. La vieille se mit en devoir de faire un compliment et prit la main de la cousine pour la baiser, mais en sentant une main rude et âpre comme une racine, elle hésita à y appuyer ses lèvres ; cela humilia le petit homme, qui lui lança un violent soufflet. La vieille, furieuse, se mit à vomir contre lui, les poings sur les hanches, les plus violentes injures ; si bien que Bella ne put l'apaiser qu'en lui faisant craindre d'éveiller l'attention des voisins et de faire découvrir leur retraite.

Cependant le petit homme ne s'était pas intimidé des injures de la vieille ; il se mit à sauter autour d'elle et à la poursuivre en lui donnant des coups de pied ; mais en faisant tous ces mouvements son voile tomba, et la vieille l'ayant reconnu pour ce qu'il était, vint lui faire des excuses en tremblant. Lorsqu'il lui eut donné la paix, elle s'assit, toute brisée, sur une chaise.

– Ah ! Bella, dit-elle, que tu es heureuse d'avoir un petit homme comme cela, qui peut découvrir et déterrer tous les trésors ! Mon beau-frère en avait un qu'il appelait Cornélius Népos.

– Moi aussi je veux m'appeler ainsi, dit le petit ; et qu'est-il devenu ?

– Mon beau-frère fut tué d'un coup d'épée ; on trouva le petit homme dans sa poche, et on le donna à des enfants, qui l'allèrent porter à un cochon ; celui-ci le mangea et en creva.

Le nouveau sire de Cornélius fut très fâché de cela, et il supplia instamment qu'on ne le donnât pas aux cochons ; puis il demanda la description de cet animal.

La vieille voulut lui faire comprendre qu'il n'avait pas à s'inquiéter du monde, ni de ce qu'on y mangeait, mais qu'il devait chercher des trésors, et ne pas s'occuper de l'avenir.

Comme le petit Cornélius faisait mine de s'impatienter, elle chercha à l'apaiser en lui exposant tous les honneurs auxquels il pourrait parvenir.

Il y a chez les enfants chétifs une intelligence et une pénétration souvent extraordinaires. Comme s'il avait déjà vécu une fois, la connaissance des choses humaines lui revint tout à coup. Indifférent à tous les tableaux que Braka lui avait faits de la vie délicieuse des boulangers et des sommeliers, rien ne le séduisait autant qu'un bâton de maréchal ; vêtu d'un brillant costume, comme celui du maréchal dont le portrait était au château, galoper à la tête de milliers de cavaliers et recevoir leurs hommages, voilà ce qu'il voulait. Aussi, ordonna-t-il que, dans la maison, on ne l'appelât jamais autrement que le maréchal Cornélius.

– Pour cela, il faut de l'argent, dit la vieille ; ici-bas, rien pour rien ; de l'argent ! de l'argent ! crie sans cesse le monde.

– Quant à l'argent, je m'en charge, répondit le petit homme ; aussi bien, je ne suis pas tranquille ici, il doit y avoir un trésor caché dans ce coin.

La vieille se mit aussitôt à gratter avec ses ongles la pierre qu'il avait indiquée ; puis, comme cela n'allait pas assez vite, elle prit une barre de fer qui fermait la porte, et se mit au travail ; par

bonheur, le trésor était immédiatement derrière cette pierre ; au reste, tous les coups de pied du maréchal ne l'auraient pas empêchée de traverser le mur tout entier.

Aussi, sans se troubler des morsures et des égratignures du petit, elle amena bientôt une grosse cassette remplie de beaux écus d'or et d'argent. Elle s'assit dessus, puis tint ce discours solennel :

– Mes enfants, jeunesse n'a pas de sagesse, dit le proverbe ; les vieux connaissent les sottises des jeunes ; vous ne savez ni l'un ni l'autre vous servir de l'argent, et vous seriez bientôt entre les mains de la justice soupçonneuse, si je n'étais là pour vous conseiller ; écoutez donc mes paroles et faites ce que je vous dirai, pour jouir en toute sûreté de ce trésor Ecoute, Bella, tu m'as souvent appelée ta mère, je veux t'en tenir lieu, et en porter le nom dans le monde, où je vais t'introduire. Toi, Cornélius, tu dois te faire passer pour mon neveu, pour le cousin de ma chère Bella ; tu pourras ainsi habiter avec nous ; nous te recommanderons à quelque empereur qui te prendra comme feld-maréchal ; nous t'achèterons un beau costume, avec une épée, un casque, un cheval de bataille, et alors tu seras heureux ; lorsque tu passeras dans les rues, les gens te montreront au doigt, en disant : Voilà le noble, le jeune chevalier, le feld-maréchal, le hardi guerrier. Les jeunes filles baisseront les yeux, et tu galoperas devant tous les autres en retroussant ta moustache.

Si Cornélius avait regardé la vieille, il aurait bien vu qu'elle se moquait de lui, mais il ne l'avait qu'entendue, et depuis qu'il vivait, rien ne lui avait fait plus de plaisir que ce qu'elle venait de dire ; aussi il lui sauta au cou, et l'embrassa si fort que Bella, jalouse, le saisit et le mordit au lieu de l'embrasser à son tour.

Comme le petit n'entendait pas qu'on le traitât ainsi, il allait commencer une querelle, mais la vieille reprit la délibération qu'elle avait entamée.

– Vous vous battrez une autre fois, dit-elle, lorsque nous aurons le temps ; aujourd'hui il faut décider comment nous ferons pour entrer à Gand d'une manière honorable. Je connais à Buick une vieille marchande qui fournit le Conseil et qui nous donnera ce qu'il nous faut : un carrosse d'apparat, où nous mettrons monsieur Cornélius, en disant qu'il a été blessé en duel et qu'il est encore en convalescence.

– Non, non, dit le petit, je ne veux pas faire cela, la chose n'aurait qu'à m'arriver véritablement.

– Seulement, Monseigneur, continua la vieille, dans ce village, nous ne trouverons peut-être pas un costume digne de votre rang ! Ayez d'abord soin de couper soigneusement votre barbe et vos cheveux ; autrement, les gens vous prendraient pour Peau-d'Ours.

– Je suis peut-être de sa famille, dit le petit ; qui est ce Peau-d'Ours, où est-il ?

– Raconte-nous cette histoire, dit à son tour Bella, la nuit est presque passée et nous ne pourrons partir aujourd'hui ; je veux rester encore demain pour prendre congé de tout ce qui m'est cher dans cette maison.

– Raconte, vieille, dit le petit, ou je te bats.

Braka commença donc.

HISTOIRE DE PEAU-D'OURS

– Lorsque Sigismond, roi de Hongrie, fut vaincu par les Turcs, un lansquenet allemand abandonna le champ de bataille et s'enfuit dans la forêt. Cet homme, n'ayant ni argent, ni maître, ni Dieu, était fort embarrassé du chemin qu'il devait prendre, lorsqu'apparut un génie qui lui dit que s'il voulait le servir, il lui donnerait assez d'argent pour devenir maître à son tour. Le lansquenet répondit qu'il serait très content, et il accepta. Mais avant de l'engager, le génie désirant savoir s'il était courageux, afin de ne pas donner son argent pour rien, le conduisit au réduit d'une ourse qui avait des petits, et au moment où elle sauta sur le lansquenet, il lui ordonna de lui tirer dans le nez. Le lansquenet obéit exactement, et lui envoya deux chevrotines qui l'étendirent raide. Après cet exploit, le génie lui dit :

– Prends la peau de cette ourse, elle pourra te servir. Seulement, ôte-la sans la déchirer ; je veux te rendre riche, mais pour cela il faut rester sept ans à mon service. Pendant sept ans, il faut, toutes les nuits, à minuit, monter la garde pendant une heure à mon château ; pendant sept ans, tu ne dois te couper ni te nettoyer les cheveux, ni la barbe, ni les ongles, ne jamais te laver, t'épousseter, ni te parfumer ; le jour, tu auras pour t'éclairer la lumière du soleil, et la nuit celle de la lune et des étoiles. Tu auras du bon vin et du pain de munition ; mais surtout tu ne devras jamais prononcer ni Pater, ni Ave.

Le lansquenet accepta tout, et dit au génie :

– Tout ce que tu me défends de faire, je ne l'ai guère fait dans ma vie ; je n'ai pas souvent usé de peignes, d'éponges, ni de prières ; et tout ce que tu m'ordonnes de faire ne me sera pas difficile après un bon verre de vin.

Là-dessus, il endossa sa peau d'ours, et le génie le conduisit à travers les airs, dans un château isolé, situé au milieu de la mer, où il commença son service. Le lansquenet resta six ans et demi dans sa peau d'ours. C'est de là qu'il prit le nom de Peau-d'Ours ; sa barbe et ses cheveux avaient tellement poussé, et s'étaient tellement enchevêtrés, qu'il n'avait plus guère l'air d'être l'image du Créateur. Il était venu du persil sur la peau d'ours ; enfin il était très effrayant.

A ces mots, Bella regarda avec effroi le petit, qui passait avec satisfaction les doigts dans ses cheveux, bien convaincu de sa supériorité sur le malpropre lansquenet.

– Alors, continua Braka, le génie vint le trouver, s'amusa beaucoup de sa tournure, et lui dit qu'il n'avait plus besoin de lui, qu'il voulait le ramener parmi les hommes, mais à condition qu'il se montrerait dans le monde encore pendant six mois dans cet accoutrement sauvage ; puis il lui régla son compte, et lui donna un trésor, qui lui permit d'être aussi heureux que possible.

Le lansquenet était très content de retourner chez les hommes dont il avait presque oublié la langue. Il se fit transporter par le génie en Allemagne, dans le pays des Grisons, parce que c'était de son temps le pays le plus crasseux de la terre. Malgré cela, aucun hôtelier ne voulut le recevoir ; il finit par en décider un, en lui jetant à la tête une poignée de doublons et de piastres ; l'hôtelier l'installa et le fit servir dans sa plus belle chambre, pour qu'il n'effrayât pas les habitués de son auberge.

Il arriva que le pape, cet homme habile qui conduit toute la chrétienté avec des images, passât par les Grisons, revenant du concile ; le génie vint alors et peignit dans la chambre du lans-

quenet les portraits des hommes les plus célèbres de la terre, de ceux qui avaient vécu et de ceux qui devaient exister dans la suite ; il avait même peint l'Antéchrist et le Jugement dernier. Cela surprit fort l'aubergiste ; ce qui ne l'empêcha pas, la nuit où devait arriver le pape, de faire sortir le lansquenet de la chambre et de l'envoyer coucher à l'écurie ; puis il mena le pape dans la chambre si bien peinte par Peau-d'Ours.

Le lendemain, lorsque le pape se réveilla, la première chose qu'il fit fut de s'informer du peintre admirable qui avait si habilement orné cette salle.

L'hôtelier lui raconta tout ce qu'il savait sur l'artiste, et fut obligé de l'amener. Le pape le complimenta, et lui demanda qui il était ; le lansquenet lui répondit qu'il s'appelait Peau-d'Ours. Puis il lui demanda si c'était bien lui qui avait fait ces superbes peintures.

– Qui donc serait-ce alors ? répondit le lansquenet.

Le pape lui donna alors les plus grands éloges, et le proclama le plus grand peintre de la terre ; il lui dit qu'il avait trois filles naturelles qu'il aimait beaucoup ; l'aînée s'appelait Passé, la seconde Présent, la troisième Avenir.

– Si tu peux les peindre, lui dit-il, de manière à les représenter telles qu'elles seront dans un certain nombre d'années, je te donnerai pour femme celle qui te plaira le plus.

Le lansquenet accepta tout, comptant sur son génie.

Le pape continua.

– Mais comme tu pourrais me tromper, me dire qu'elles ressembleront à leur portrait, et qu'au contraire cela ne s'accomplisse pas, tandis que tu peux devenir amoureux de mes filles, je veux y ajouter une autre épreuve. Je te montrerai seulement la plus jeune, Avenir, et d'après ses traits, tu devras peindre les deux aînées, Présent et Passé. Si tu réussis, la jeune fille sera à toi ; si tu ne réussis pas, tout ce talent dont m'a parlé l'hôtelier sera à mes ordres.

Peau-d'Ours accepta tout, et s'en vint à Rome dans le carrosse du pape. Dès le soir, le pape lui montra sa fille Avenir qui était très belle, mais qui avait les cheveux de couleurs différentes ; Peau-d'Ours en tomba aussitôt amoureux. Mais la pauvre fille tremblait en le regardant.

Lorsqu'elle fut partie, il appela son génie, qui vint avec une palette et un pinceau, et fit aussitôt le portrait des deux sœurs aînées. Lorsque Peau-d'Ours vit le portrait de Présent, il ne pensa plus à la cadette, et se plaignit amèrement de ne pouvoir la voir. Le génie le consola et lui dit :

– Dans six mois, ta fiancée sera entièrement semblable à ce portrait. Ainsi, dans ce portrait, tu as fait ce que demandait le pape, l'image de sa fille telle qu'elle sera dans un certain temps ; dans le portrait de Passé, tu vas voir comment sera Présent d'après ce même espace de temps.

En même temps, le génie peignit Passé, et elle ne plut pas au lansquenet, qui demanda au génie de faire le portrait de Passé, telle qu'elle était maintenant. Le génie essuya alors les pinceaux sur le mur, et lui répondit :

– Autant saisir les nuages dont personne ne garde le souvenir.

Là-dessus il disparut.

Le lendemain, le lansquenet montra les portraits au pape, qui l'embrassa et le fiança à sa plus jeune fille. Le lansquenet était si joyeux, qu'il ne s'aperçut pas que sa fiancée pleurait, lorsqu'il partagea l'anneau qui devait les unir, et qu'il lui en mit une moitié au doigt. Après quoi il prit congé du pape, car j'avais oublié de vous dire que le génie le lui avait ainsi ordonné, et retourna en Allemagne pour attendre dans les Grisons la fin de sa septième année. Après cela, il alla aux eaux de Bade, où il resta six mois pour se laver ; on cassa une douzaine de rasoirs avant de pouvoir entamer sa barbe et ses cheveux. Lorsque cette toilette fut finie, il s'acheta les plus riches vêtements, et repartit vers sa bien-aimée.

Mais pendant l'intervalle celle-ci avait pris la figure que le génie avait autrefois donnée à Présent ; elle était très belle, mais toujours triste, parce qu'elle avait peur de son fiancé, et qu'elle était constamment raillée par ses sœurs qui n'étaient pas mariées.

Un jour un grand bruit de trompettes attira les trois sœurs à la fenêtre ; c'était un beau chevalier étranger qui entrait dans la ville suivi d'une foule de domestiques ; les deux sœurs aînées se le souhaitèrent aussitôt pour époux, et, ô merveille, le chevalier s'arrêta devant la maison, et fit demander la permission de leur rendre visite, ce qu'elles accordèrent avec empressement. Il se donna pour un de leurs parents éloignés qui désirait épouser une d'elles, et voulait leur présenter ses hommages en leur offrant quelques cadeaux.

Les deux aînées prirent les présents avec avidité, mais la plus jeune restait silencieuse, et solitaire comme une tourterelle. Les

deux sœurs faisaient tous leurs efforts pour plaire au chevalier, mais sans y réussir. Présent était comme autrefois Passé, tandis que Passé avait un visage panaché, semblable à une statue d'albâtre qui serait restée longtemps exposée sous une gouttière ; mais Avenir était resplendissante de beauté, et ses cheveux avaient une couleur charmante et uniforme. Cependant, pour connaître le sentiment de la plus jeune, il se montra très aimable auprès des deux aînées ; mais la cadette restait toujours muette et réservée, taudis que ses sœurs s'enorgueillissaient de l'apparente préférence du chevalier ; il reconnut alors sa fiancée, et lui mit au doigt l'autre moitié de l'anneau. La pauvre fille, tout à l'heure délaissée, était au comble de la joie ; le pape arriva en ce moment, et les bénit. Lorsque les deux époux furent allés se coucher, les deux sœurs aînées furent prises d'un si violent désespoir, que l'une se pendit, et l'autre alla se jeter à l'eau.

Dans la nuit le génie, portant le corps des deux sœurs entre ses bras, apparut pour la dernière fois chez le lansquenet, et lui dit :

– Tu as rempli tous tes devoirs envers moi ; j'y gagne encore, puisque j'ai ces deux sœurs, et toi tu n'en as qu'une. Adieu, vis heureux et garde bien ton trésor.

– Mais, dit Cornélius, pourquoi les deux sœurs furent-elles si furieuses qu'ils aient été se coucher ?

– Parce qu'ils allaient se marier, répondit Braka.

– Qu'est-ce donc que se marier ? demanda le petit.

– Tu ne peux pas le comprendre, dit la vieille.

Et le petit s'apprêtait à se retourner pour lire dans la pensée de Braka au moyen de ses yeux de derrière, lorsque tout à coup il poussa un cri effroyable, et, sautant sous la table, alla se réfugier dans la robe rapiécée de la vieille.

– Qu'est-ce qui te fait peur, dit Braka ?

Elle n'avait pas plus tôt dirigé sa vue du côté où Cornélius avait regardé, qu'elle sauta en criant sur la cassette ; Bella se cacha la tête dans ses mains, sans oser lever les yeux.

– Les hommes vivants, dit une voix rauque, sont bien fous, ils écoutent avec grand plaisir mon histoire, et ils ont peur quand ils me voient ! Revenez de votre effroi, sinon je crie si fort que les poutres de la maison vont vous tomber sur la tête.

– Allons, dit Cornélius toujours caché sous la robe de la vieille, que veut Peau-d'Ours ? je l'écoute.

– Dans quel trou de souris es-tu caché, mauvais bout d'homme, dit Peau-d'Ours.

– Dans un trou où tu n'arriveras pas, gros lourdaud ; allons, dépêche-toi, car j'étouffe ici ; dis-nous ce que tu nous veux.

– Ah ! dit Peau-d'Ours, j'ai pendant ma vie tant aimé mon argent, que j'en ai caché le reste dans ce mur, et qu'après ma mort je voudrais veiller auprès de ce trésor ; accordez-moi seulement cette dernière liberté.

– Rends-le-lui, murmura la vieille, sinon il va nous tordre le cou.

– Non, répondit Cornélius, tu n'en auras pas un heller, il faudra que tu le gagnes ; tu es un gaillard solide qui peut nous être

utile ; tu peux encore remettre ton corps, tu le brosseras et l'époussetteras bien, et tu nous serviras sur la terre en qualité de valet.

– Oh ! dit Peau-d'Ours, pour mon corps, il n'a que quelques veines qui se sont un peu ossifiées depuis que je suis mort, mais j'arrangerai cela facilement avec un bon couteau ; ce n'est cependant pas agréable pour moi, de servir sur la terre un avorton comme toi ; c'est la punition de mon avarice.

– Eh ! quoi, dit Cornélius en se réfugiant de nouveau sous la robe de la vieille, je ne suis déjà pas si petit, c'est toi qui es trop grand, et je ne sais pas trop ce qui vaut le mieux : un petit peut se glisser là où un grand ne peut pas même approcher. Enfin, veux-tu nous servir fidèlement ? Je te donnerai un ducat par semaine, jusqu'à ce que tu aies ainsi regagné tout ton trésor.

– J'accepte le traité, dit Peau d'ours, la nuit prochaine, je viendrai ici avec mon corps, si j'ai le temps de le rattraper ; auprès de moi est enterré le domestique d'un très riche seigneur, avec lequel je changerai d'habit, ce qui m'évitera de sortir mon beau pourpoint de soie. Le pauvre diable sera bien content de se voir si richement enterré, si toutefois il se réveille au dernier jour, car il ne bouge jamais et ronfle sans discontinuer.

– C'est bien, dit Cornéllus, c'est bien ; ces femmes ne prennent pas grand plaisir à t'entendre, va te faire homme.

– Adieu, répondit Peau-d'Ours, c'est convenu ; mais ne pourrais-je avoir un ducat par avance ? j'ai engagé aux vers quelques petits objets que je voudrais bien retirer ?

– Voilà, dit le petit, en prenant une pièce dans le tas sur lequel s'était assise la vieille ; voilà ton ducat, si tu te conduis bien, je ne te le retiendrai pas sur tes gages.

Peau-d'Ours disparut ; cependant il se passa encore quelque temps avant que Bella et la vieille osassent lever la tête. Le petit Cornélius se mit à se moquer d'elles : depuis cette apparition, elles ne pouvaient se défendre d'avoir un certain respect pour lui.

– L'homme nous échappera, et s'enfuira avec tout notre argent, dit la vieille.

– Comment le pourrait-il ? Ne savez-vous pas qu'un génie doit tenir sa parole scrupuleusement ; vous autres hommes, vous n'avez pas besoin de le faire, parce que vous n'avez rien à craindre pour votre âme après la mort.

– Mais, toi, es-tu un génie, ou un homme, mon cher Cornélius ? dit Bella.

– Moi, répondit vivement le petit, c'est une question bien bête. Je suis moi, et vous n'êtes pas moi ; je suis feld-maréchal, et vous, vous restez aujourd'hui. ce que vous étiez hier. Mais des questions pareilles, si on y faisait attention, feraient venir des ampoules au cerveau, comme le raifort sur la peau.

– Où as-tu donc appris cette propriété du raifort ? demanda Braka.

– Lorsque j'étais là-haut, sous la potence, j'avais pour voisin un pied de raifort qui était très content de pouvoir faire venir des ampoules, parce que cela attirait l'attention sur lui ; il appelait cela faire son effet tragique. Allons, bonne nuit, Braka, et au revoir ; va-t'en vite, et surtout n'oublie pas mon bâton de maréchal.

Lorsque le petit se fut éloigné, Braka récapitula tout ce qui était nécessaire pour le voyage, qui fut irrévocablement fixé pour la nuit prochaine. Le lendemain au soir, Bella vint encore une fois dans le petit jardin. Il lui sembla que chaque branche avait une âme. Elle se souvint de la nuit où elle avait vu l'archiduc ; mais quant à lui-même, elle l'avait complètement oublié : elle ne se rappelait même plus comment il lui était apparu, et du reste elle n'y attachait aucune importance. Elle était contente d'entrer dans le monde, mais elle avait peur de tous ces yeux qui allaient s'attacher sur elle, et la crainte de les trouver méchants mêlait de l'amertume à sa joie. Elle rougissait d'elle-même, d'avoir connu son père ; et toute la reconnaissance qu'elle devait à Braka, toute la joie qu'elle éprouvait des progrès de son heureux et hardi petit homme-racine ne pouvaient étouffer cette honte. La noblesse de sa race égyptienne coulait dans ses veines, elle regardait intimement les étoiles ses aïeules, et à travers le froid du mois d'octobre, elle sentait la chaude brise de son pays, alors que le Nil rentre dans son lit et que tout se remet au travail ; mais elle connaissait aussi le crime du peuple dont elle faisait partie ; ce peuple qui n'avait pas voulu donner un abri à la sainte mère de Dieu lorsqu'elle se réfugia dans ce puissant royaume avec son Fils le Sauveur.

– Notre crime n'est pas encore expié, dit Bella en soupirant.

Elle leva les yeux, et vit la lune entourée d'un cercle d'une couleur si étrange, que son cœur battit avec violence et qu'elle se mit à prier et fut quelques minutes sans pouvoir prononcer une parole.

– Avec quel bonheur mon père bien-aimé se tournait vers cette colline pour y saisir le premier rayon du soleil levant : et de-

main je ne la reverrai plus ! Que me veulent donc tous ceux qui m'entourent ? Il faut que je m'en aille loin, aussi loin que mes pieds pourront me soutenir ; le monde n'appartient-il donc pas à tous ?

– Les sentiments après la liberté, lui dit tout bas la vieille qui s'était approchée ! Allons, Peau-d'Ours a déjà tout chargé, Cornélius est à cheval sur son dos ; n'as-tu rien encore à emporter ?

– Si fait, répondit Bella, il y a encore mes poupées et mon livre de magie.

– Ah ! ma chère enfant, dit la vieille, ce butor de Peau d'Ours a jeté tout cela dans le poêle, mais ne t'en fâche pas, je t'en prie.

– Ainsi, il faut que je laisse ce qui m'a tant amusée ?

– Oui, chère fille, dit la vieille en l'embrassant. Voilà déjà deux semaines que je voulais te le dire : tu es grande maintenant ; d'un jour à l'autre tu peux te marier ; ton sein se gonfle comme un fruit qui sort du bouton.

– Vieille, es-tu folle, dit Bella étonnée.

– Ah ! laisse-moi dire, il fait nuit, et lorsque je ne me vois pas, je peux oublier encore une fois que j'ai traîné par tout le monde, ramassant les ordures, et que je suis et serai toujours une sale et horrible vieille. Moi aussi j'ai été jeune et jolie, et je chantais et je faisais des chansons avec nos beaux jeunes gens, et maintenant que je te vois, toi, jeune et jolie aussi, ne sachant rien, ne te connaissant pas toi-même, je rêve au bonheur, aux joies que tu devrais goûter. Te voilà une grande fille ; toutes les jouissances, tous les plaisirs te sont ouverts. Tu regardes un homme, les autres en sont jaloux ; tu lui tends la main, il balbutie, il se

trouble, il devient fou ; tu jettes un regard à un cavalier, un regard à un autre, ils vont se battre, ils comptent pour rien leur sang, quand c'est pour toi qu'ils le versent.

– Grand Dieu ! s'écria Bella, quels malheurs je pourrais occasionner, j'aime mieux m'enfuir, et me cacher loin du monde.

Braka la retint et lui dit :

– Tu veux t'enfuir, petite sotte ; si tu l'essayais seulement, je te fouetterais avec des orties ; tu es une bûche ; autant vaudrait parler d'amour à une oie, elle y comprendrait autant que toi ; et maintenant, arrive, nous n'avons plus de temps à perdre, une autre fois je t'en dirai plus long.

Elle poussa dans la maison Bella, qui, toute troublée de ce qu'elle venait d'entendre et de ce que la vieille lui promettait de lui dire encore, se consola bien vite de la perte de ses poupées et de son livre, et prit à peine attention à Peau-d'Ours qui, vêtu de sa livrée sombre et avec Cornélius sur son dos, ressemblait à un. ours portant un singe comme on en voit dans les foires.

La vieille ouvrit la marche, Bella la suivit, Peau-d'Ours sortit le dernier et ferma la porte ; ils s'avançaient en silence ; de temps en temps la vieille murmurait en cherchant la route qui avait disparu sous la neige. Du côté de la montagne funèbre, ils crurent voir comme un grand mouvement ; mais ils ne s'en occupèrent pas, et ils aperçurent enfin dans un enfoncement le village de Buick, où Braka reconnut la lumière qui brillait chez sa vieille camarade de vol, la Nietken.

Ils arrivèrent sans bruit à la porte d'un jardin, où Braka s'annonça en poussant le cri de la caille ; une petite fille vint ouvrir et

les conduisit dans une cave ; après la cave, ils montèrent un escalier et se trouvèrent dans un galetas éclairé par la lumière de la chambre voisine. Braka entra bravement dans la chambre éclairée, où ils trouvèrent une grosse vieille femme, qui, avec sa belle robe de soie verte, ressemblait à un oeillet dont les pétales auraient été représentés par sa tête et ses mains rouges, ou par son jupon éclatant ; elle était agenouillée devant un petit autel, orné d'une image de la sainte mère Marie, et de beaucoup de cierges de couleur.

– Allons, lui dit Braka, tu pries maintenant parce que tu as beaucoup bu, et que ton gosier te refuse le service.

La mère Nietken, car c'était elle, leva un instant la tête, puis se remit à égrener son chapelet avec un redoublement d'activité. Peau-d'Ours, qui était en humeur de dévotion, se mit aussi à genoux, et Bella, qui savait de belles prières, en fit autant. Quant à Braka, qui connaissait toutes les serrures et tous les êtres de la maison, elle prit un grand pot plein de bière dans une armoire et se mit à boire pour les autres.

Pendant ce temps, Cornélius examinait tout ce qui se trouvait dans la chambre ; c'était un fouillis de vieux galons, de chiffons, d'ustensiles de cuisine, qu'il ne pouvait se rassasier d'admirer ; tout cela était nouveau pour lui, mais il savait bien vite deviner l'usage de chaque objet. La mère Nietken, qui était une revendeuse, et dont les relations étaient très étendues, réunissait dans son taudis les plus curieuses vieilleries en tout genre ; dans cette maison, rien n'avait été fait pour l'emploi qu'il remplissait. Elle avait fait un choix de tout ce qui pouvait lui convenir pour son usage, et il en était résulté l'ameublement le plus bizarre, mélange de la mode de chaque siècle et de chaque pays. Les chaises,

par exemple, représentaient des nègres en bois, tenant au-dessus d'eux un parasol bariolé ; elles venaient du jardin d'un riche marchand de Gand, qui avait fait de grandes affaires en Afrique. Au milieu de la chambre était suspendue une couronne de cuivre qui avait autrefois orné la synagogue juive, et dans laquelle brûlait maintenant un cierge en l'honneur de la Sainte-Vierge. L'autel était formé par une table de jeu réformée, toute déchirée par le frottement des bourses de cuir, et sur laquelle était placée une salière en guise de bénitier.

Les murailles étaient garnies de vieilles tapisseries représentant des tournois, et l'on voyait suspendus le long des murs des vêtements et des armes de chevaliers.

La mère Nietken, par son commerce qui comprenait souvent le recel, était la providence de tous les filous des environs ; c'était une amie intime de Braka, et elle pouvait lui tenir tête en bavardage. Lorsqu'elle eut fini son dernier Ave, elle se leva avec une vivacité étonnante pour un si gros corps, et alla se placer, les bras croisés, devant Braka.

– Tu ne peux plus prier maintenant : le diable, ton maître, te l'a défendu ! Quand viendra-t-il donc te chercher ? Tu te ratatines de jour en jour : si je te ressemblais, je n'oserais certes pas sortir.

– Tu es donc bien jeune, toi, répondit Braka, tu ressembles à mon vieux chien lorsqu'il vient d'être tondu ; tes cheveux font l'effet de baguettes au-dessus de ta figure rouge ; tu as sûrement trop bu d'eau-de-vie aujourd'hui ; pourrais-tu seulement danser la Russe, vieille folle ?

– Hé ! cela peut encore aller, repartit la mère Nietken.

Et elle se mit à danser à l'étonnement de tous, sur ses jambes qui tremblaient sous elle, jusqu'à ce qu'elle tombât au milieu des éclats de rire des assistants ; elle se releva en jurant qu'elle avait tous les os rompus, et qu'elle avait besoin de boire un verre de vin d'Espagne.

Après avoir bu son vin, elle regarda, pour la première fois, les nouveaux arrivants ; lorsqu'elle aperçut Bella, elle dit à Braka :

– Laisse-moi celle-là, il faut qu'elle me passe par les mains ; si tu as quelque projet en tête, elle te rapportera de l'argent, cette petite.

Braka lui imposa silence, en lui disant que c'était sa maîtresse.

– Quel est ce crapaud ? continua la Nietken en montrant le petit.

– Je suis le feld-maréchal Cornélius, répondit-il, ayez donc plus d'égards pour moi, vieille crête de coq.

– Allons, il pourra bien être feld-maréchal dans les enfers, dit Nietken ; et toi, ours apprivoisé, qui es-tu ? Eh ! je connais cette livrée ; oui, oui, je l'ai vendue au seigneur de Floris, pour tenir lieu d'une neuve qu'il ne voulait pas mettre à son serviteur en l'ensevelissant ; tu la lui as volée dans son cercueil ; tu m'en as bien l'air.

Peau-d'Ours, sans lui répondre, lui donna un violent soufflet, qui la dégrisa complètement : elle demanda enfin ce qu'on désirait. Braka lui expliqua qu'il leur fallait de beaux vêtements, et qu'ils voulaient le lendemain matin prendre son meilleur carrosse pour aller à Gand, où ils loueraient un bel hôtel.

La mère Nietken voyant qu'il y avait quelque chose à gagner dans cette affaire, alla réveiller aussitôt son monde et parcourut toute la maison pour chercher ce qu'il y avait de plus beau. Elle revint les bras chargés de vêtements de tous genres ; ils firent leur choix et en remplirent deux coffres ; pour le linge, il était moins abondant, car les Hollandais vendent bien leurs habits, mais ils gardent leur linge jusqu'à la dernière extrémité. Ensuite on s'occupa de la toilette ; la mère Nietken alla chercher un brasier et des fers pour les friser à la dernière mode. Bella eut beau lui montrer que ses cheveux frisaient naturellement, ce n'était pas assez bien au goût de la vieille, et la pauvre enfant se crut entre les griffes du diable, lorsqu'elle sentit ses cheveux grésiller sous l'action du fer chaud.

Les cheveux de derrière de Bella, quoique récemment coupés, étaient assez longs pour la mode du jour. L'air noble de la jeune fille inspirait un certain respect à la mère Nietken ; Braka elle-même, lorsqu'elle fut lavée et frisée, avait pris une mine pleine de dignité et elle avait l'air d'une vénérable gouvernante ; car, au premier coup d'oeil, on reconnaissait qu'elle n'était pas la mère de Bella. La coquetterie se réveilla bientôt chez les deux femmes, et aussitôt qu'elles eurent mis leurs riches vêtements, elles allèrent s'admirer complaisamment dans la glace.

Quant au feld-maréchal, la mère Nietken n'en pouvait pas faire grand-chose ; elle avait beau lui arranger, lui tailler, lui peigner son épaisse chevelure, il n'en gardait pas moins son visage comprimé, ses épaules courbées, et sa voix étouffée.

– Mon cher petit, lui dit la vieille, tu es un nain, bien certainement, ou je ne suis pas une honnête femme.

– Quoi ? répondit Cornéllus, je suis un homme ! et vous m'appelez un nain, qu'est-ce que c'est qu'un nain ?

– Je n'en ai jamais vu, repartit la mère Nietken, mais tu m'as bien l'air d'en être un ; tu pourrais te montrer pour de l'argent.

– Je ne demande pas mieux, dit Cornélius.

Et il se mit à réfléchir à cette possibilité de pouvoir gagner ainsi de l'argent, très reconnaissant du moyen que la mère Nietken venait de lui indiquer.

Le lendemain matin tous étaient équipés ; Cornélius, enveloppé dans une robe de chambre, fut porté dans le beau carrosse doré. Madame de Braka lui tenait la tête et mademoiselle de Braka les pieds. Peau-d'Ours était sur le siège. Ils partirent, le cœur serré d'abord par la peur, et ensuite par leurs habits qui, n'étant pas faits à leur taille, les gênaient extrêmement ; cependant ils étaient assez bien assortis ; en revanche, ils coûtaient très cher, ce qui avait fait pousser un soupir au malheureux Peau-d'Ours, qui voyait entamer profondément son trésor.

Ils marchaient déjà depuis une demi-heure, lorsque Cornélius poussa un grand éclat de rire.

– La vieille sorcière pensait nous escroquer, mais c'est moi qui l'ai attrapée ; dans les vieilles bottes dont elle m'a affublé, on a caché une parure de pierreries ; je ne sais comment cela se fait, mais elle ne s'en est pas aperçue. Prenez ce petit couteau et décousez la couture.

Braka se mit à l'ouvrage, détacha le revers, et trouva un riche collier de diamants. Elle porta la main à ses cheveux, par une ancienne habitude, ce qui détruisit l'édifice de sa coiffure.

– Comme cela m'ira bien, dit-elle.

En même temps elle fit mine de le mettre sur son cou jaune et ridé ; mais Cornélius voulut que ce fût Bella qui le portât, et ils allaient se disputer, si le voisinage de la ville n'avait détourné l'attention de la vieille.

– Regardez donc autour de vous, enfants, leur cria Braka, voilà quelque chose de nouveau pour vous et vous n'y faites pas attention ; voyez cette richesse lorsqu'on approche de la ville ; les voitures de marchandises sont si nombreuses, que nous avons peine à nous frayer un chemin au milieu d'elles.

Mais Cornélius et Bella étaient occupés à regarder de beaux cavaliers qui faisaient caracoler leurs chevaux, et des bouchers qui tuaient des moutons dans un abattoir ; une charrette plaine de veaux liés ensemble et poussant des gémissements plaintifs effraya Bella, non moins que le bruit qui se faisait dans une auberge du faubourg où, malgré l'heure peu avancée, on se querellait et on se battait déjà.

Enfin ils arrivèrent à la porte de la ville. Un bourgeois sortit avec sa hallebarde et leur demanda d'où ils venaient.

– Du pays de Hadeln, répondit Braka assez embarrassée ; je suis madame de Braka, voici ma fille, et voilà mon neveu, monsieur de Cornélius.

– Passez ! cria la sentinelle, et la voiture entra dans la ville ; ils triomphaient, mais en tremblant encore d'être entrés sans difficulté ; ils se dirigèrent vers la place du marché, où se trouvait une maison que la mère Nietken avait à louer, et s'y installèrent sans autre événement remarquable.

Les deux premiers mois furent consacrés à apprendre les belles manières ; on eut des maîtres et des maîtresses de toute sorte. Quand la vénérable Braka faisait quelques fautes, elle disait que cela venait du pays d'Hadeln, où les manières de la noblesse n'étaient pas encore bien formées. Bella acquit bientôt dans toute sa personne l'air de la meilleure compagnie ; elle parlait l'espagnol avec facilité. Quelqu'enfermée qu'elle se tint, elle n'en était pas moins le sujet des conversations de tous les jeunes gens qui, chaque jour, venaient à cheval devant sa maison pour la voir et pour attirer son attention. Cornélius n'allait pas très bien à sa nouvelle position ; les vêtements étaient étroits et le gênaient extrêmement ; l'escrime le fatiguait jusqu'à le faire évanouir. Au manège, malgré ses grimaces furieuses, il ne pouvait empêcher qu'on rît de lui, à cause de sa taille ; et, par sa perpétuelle agitation, il effrayait les chevaux les plus doux, qui ne manquaient jamais de le jeter par terre, ce qui, du reste, ne le rebutait pas, car il remontait aussitôt. La chose se répétait souvent dix fois dans une heure, et un autre homme n'aurait pas pu supporter ces secousses. Il était plus heureux dans ses autres travaux. Il surpassait souvent en éloquence son maître de rhétorique et le mettait en fureur par ses plaisanteries. Il pouvait parler à chacun dans sa langue, car il les savait toutes, sans en employer une de préférence à l'autre. Grâce à ses yeux scrutateurs qui lui permettaient de pénétrer dans la pensée, il connaissait une foule de gens qui le protégeaient, et étaient au mieux avec lui. Toutes les nouvelles, tous les bruits de la ville lui arrivaient tout frais ; il les amplifiait, les entremêlait de nouveaux incidents, et, ainsi arrangés, les remettait en circulation. Il fit tant, qu'on parla de lui à l'archiduc. L'archiduc venait de recevoir la nouvelle qu'à cause d'une lettre où il avait omis d'énumérer tous ses titres, son grand-père Ferdi-

nand l'avait déshérité. Et il rentrait chez lui, furieux de n'avoir tué à la chasse qu'une chevrette pleine qu'il avait prise pour un chevreuil. Le petit Cornélius avait trouvé du rapport entre ces deux aventures, et dit à un page que l'archiduc n'attrapait pas mieux les chevreuils que l'héritage de son grand-père.

On rapporta ces paroles à l'archiduc, et comme il était très bon, il dit au page de faire venir le plaisant à son dîner. Le petit Cornélius, très ému intérieurement, n'entra qu'avec un air plus impudent et plus arrogant chez l'archiduc. Charles était jeune, et sa bonté fit taire l'impression de ridicule produite par l'entrée de ce petit drôle. Charles l'interrogea sur son pays. Le petit répondit en faisant le portrait le plus risible des paysans d'Hadeln, et tout le monde aurait juré qu'il disait la vérité. On lui donna beaucoup de morceaux de sucre pour le récompenser ; cela le mit en train. Il commença par se vanter du duel que, pour défendre l'honneur de sa dame, il avait soutenu contre deux cavaliers étrangers qu'il avait tués, mais dans lequel il avait été blessé à la poitrine ; de sorte qu'il était revenu à demi mort à Gand. Comme quelqu'un lui demandait quel était le médecin qui l'avait soigné, et n'avait pas l'air de croire à ce qu'il affirmait, il ouvrit sa veste et leur montra sa peau rugueuse, sa peau de racine, que chacun prit pour une cicatrice.

Après avoir célébré cet exploit, il vanta ses richesses et sa famille. Sa tante Braka était une noble dame, pleine d'expérience, de cœur, de bonté, de tendresse et de grandes manières, comme Gand n'en avait jamais vue. Dans la description qu'il en fit, il mit Bella bien au-dessus d'Hélène ; puis il se mit à raconter une foule d'histoires pour prouver l'innocence de Bella, histoires qui étaient toutes vraies, mais qu'on ne crut pas, parce qu'on ne

connaissait pas sa naissance et sa nature extraordinaires. Enfin il donna à entendre qu'il allait l'épouser.

L'archiduc en ressentit presque un mouvement de jalousie ; mais comme il savait dissimuler, il essaya en le plaisantant de le décider à paraître une fois en public avec sa fiancée ; il lui indiqua même comme un jour convenable la kermesse de Buick, qui était fréquentée par les Gantois les plus distingués. Cornélius donna dans le piège et choisit pour rendez-vous la maison de la Nietken. Après s'être promis d'être exacts, ils se séparèrent.

L'archiduc, qui n'avait jamais connu une fille, surtout semblable à celle que lui avait décrite Cornélius, éprouvait un sentiment irrésistible qui lui aurait fait aimer la douceur et l'innocence de Bella même quand elle n'aurait pas eu sa beauté, qui se perfectionnait de jour en jour. Il demanda à Cenrio, qui avait acquis sa confiance en sacrifiant souvent ses devoirs aux fantaisies du prince, comment il pourrait éviter la sévère surveillance d'Adrien d'Utrecht, son premier précepteur. Cenrio inventa le moyen suivant :

Il préparerait un vieux livre sur lequel il mettrait un faux titre. Il le ferait passer aux yeux d'Adrien pour les sentences de Pierre Lombard, sur lequel il faisait un commentaire, et lui dirait que ce livre était à vendre chez la Nietken ; il se chargeait de le lui faire chercher jusqu'à ce que l'archiduc eût accompli son projet.

L'archiduc fut très content de l'expédient. Rien ne fait plus de plaisir à un jeune prince que lorsqu'il peut tromper les gens prudents qui le surveillent pour satisfaire plus librement ses passions.

Lorsque l'enthousiasme de Cornélius pour les honneurs dont il avait été l'objet chez l'archiduc fut dissipé en même temps que la fumée du vin qui obscurcissait sa petite tête, il se rappela la conversation qu'il avait eue avec lui ; il se souvint qu'il s'était fait passer pour fiancé, et qu'il devait lui montrer Bella à la kermesse. Il était très satisfait, se frottait les mains, et ne put s'empêcher d'en parler à Peau-d'Ours.

Cet incident acheva de faire croire à Cornélius qu'il était amoureux de Bella ; et il prit pour de l'amour la tendresse pour ainsi dire maternelle qu'elle lui avait montrée jusqu'alors ; il était tellement sûr de cet amour, qu'il ne se donna même pas la peine de regarder avec ses yeux scrutateurs quelle était sa pensée. S'il l'eût fait, il aurait vu que ce n'était pas seulement les yeux de Bella qui cherchaient les doux rayons du soleil de mai, et que son cœur commençait aussi à se tourner vers le soleil de l'amour. Il ne connaissait pas cette puissance du printemps qui vient murmurer à chaque fenêtre :

– Jeune fille, regarde ; vois celui-là, comme il est beau !

Elle aussi, avait entendu la voix du printemps ; elle quittait sans cesse son travail pour aller à la fenêtre, et voilà pourquoi il s'était opéré en elle depuis deux jours un changement tout naturel. Elle profitait de l'absence du petit pour aller dans sa chambre, qui donnait sur la rue. En soulevant un peu la tapisserie qui fermait la fenêtre, elle regardait sur la place. Un jour elle vit l'archiduc passer à cheval avec sa suite ; aussitôt un coup violent, comme celui qu'elle ressentit sur la montagne, mais rapide comme la foudre, vint éclaircir tous ses souvenirs ; tout ce qu'elle avait ressenti pour lui, avant l'opération magique de la montagne, un regard de ses yeux charmants le lui avait rappelé.

Lorsqu'elle ne put plus le voir, elle se cacha la tête dans les mains, et se mit à pleurer en se plaignant que tout ce qu'elle voyait, tout ce qui l'entourait lui était odieux ; et Braka, qui était accourue, ne pouvant en tirer un seul mot, se mit à gémir avec elle. Mais il fallait bien que Bella se confiât à quelqu'un : elle avoua enfin à la vieille qui elle avait revu ; elle lui dit que tout ce qu'elle apprenait, que cette existence dans une villa lui étaient insupportables ; qu'elle serait bien heureuse d'habiter dans une petite maison, hors de la ville, dans un grenier, d'où elle pourrait voir à son aise fleurir le printemps et l'été, dont elle ne voyait l'effet que dans des fleurs en bouquets ou sur de pauvres arbustes en caisse.

– Dans les nuits tranquilles et silencieuses, je voudrais voir la campagne et prier.

Lorsque Braka eut entendu tout cela, elle battit des mains.

– Tu comprends donc maintenant ce que je te disais au jardin avant de partir pour Buick ? Mais il ne s'agit pas de cela, je t'indiquerai un moyen qui te servira plus que tes soupirs et tes prières. Tu peux, tu dois avoir cet homme ; car, ma chère enfant, j'ai formé là-dessus depuis longtemps un plan qui a été approuvé par tous les chefs de notre peuple. De ce prince qui héritera de la moitié du monde, tu dois avoir un enfant, qui, grâce à son père, pourra rassembler les restes épars de notre peuple, et le ramener dans le foyer de ses ancêtres. Ne pleure donc pas, cela te rougit les yeux ; et, du reste, je ne veux rien que ton bonheur.

– Mais comment en avoir un enfant ? demanda Bella ; faudrait-il qu'il aille à cette source dont me parlait mon père, où l'un doit tenir l'échelle pendant que l'antre descend ?

– Ma chère, dit malicieusement la vieille, si tu peux te trouver seule avec lui, demande-le-lui instamment ; s'il est de bonne humeur, ce qui est probable, il te l'accordera sur le moment, tu seras toujours assez forte pour lui tenir l'échelle.

– Ah ! mon Charles doit être si bon, reprit la petite, qui ne comprenait pas : ses yeux, son front me le disent ; lorsqu'en passant à cheval auprès d'un soldat blessé, il ôta son bonnet pour le saluer, cela m'a fait bien plaisir : il faudra lui faire dire tout cela par Cornélius.

– Par la sainte Vierge, je t'en prie, dit Braka en lui fermant la bouche, n'en dis pas un mot devant Cornélius, il est si méchant qu'il ne te pardonnerait jamais de lui avoir laissé croire qu'il était ton amoureux.

– Lui, mon amoureux ! s'écria Bella ; jusqu'à présent j'avais eu de l'affection pour lui, aujourd'hui je voudrais que nous l'eussions laissé là-haut, à côté de son raifort ; il ne me fait plus l'effet d'un homme, je ne sais pourquoi.

– Là-dessus, je suis d'accord avec toi, mon enfant, je me suis toujours fort étonnée de te voir prendre avec tendresse sur tes genoux cet affreux nabot, qui te donnait tous les ennuis possibles, te déchirait tes livres, pour faire des cornets, et renversait toujours de la soupe sur tes robes ; mais sois prudente, suis mes conseils, et ne lui laisse rien découvrir ; si je puis lui saisir ses yeux de derrière, je les lui arracherai ; de sorte qu'il ne pourra plus rien deviner. Mais comme il doit nous fournir de l'argent, et l'occasion nécessaire pour voir l'archiduc, flatte-le, et laisse-lui croire que tu l'aimes.

– Mais cela n'est ni juste, ni honnête, objecta Bella.

– Quelle niaiserie, s'écria la vieille ; si c'était un homme, oui, mais une mauvaise racine, quelle injustice, quelle malhonnêteté peut-on lui faire ? Il pouvait aussi bien lui arriver d'être coupé en petits morceaux et mis à la marmite ; c'est déjà un bien grand honneur pour une racine, que de nous servir de poupée : je sais bien qu'il sera difficile de nous en débarrasser ; mais j'ai là-dessus mon petit plan avec Peau-d'Ours, qui enrage de le servir ainsi, et qui, en s'en retournant dans son tombeau, ne demandera pas mieux que de l'emporter avec son trésor. L'archiduc t'aime, nous n'avons pas besoin de tout cet argent ; il ne nous laissera certainement pas mourir de faim.

Bella, impatiente qu'elle était de voir l'archiduc, accepta tout. Il fallait d'abord se montrer tendre avec le petit ; le lendemain elle en trouva l'occasion. Lorsqu'il revint de chez l'archiduc, il lui parla pour la première fois du projet qu'il avait fait de l'épouser à Gand, et de s'y fixer avec elle. Braka, qui était présente, lui demanda malicieusement où il en était de ses exploits guerriers, et s'il allait bientôt être nommé général ou caporal.

Cornélius sourit avec un air de satisfaction intime, et lui dit qu'il allait être certainement placé, et qu'il avait tout pouvoir sur l'archiduc. Il lui raconta qu'il lui avait donné rendez-vous à la kermesse de Buick et ajouta qu'il fallait faire préparer une belle chambre chez la Nietken.

Braka, très satisfaite intérieurement, crut nécessaire de faire quelques objections. Elle prétendait que la Nietken, les connaissant, pouvait les trahir ; que la chose aurait pu se passer aussi bien à Gand ; que cependant avec de l'argent il serait facile de mettre la vieille dans leurs intérêts.

Le voyage fut aussitôt arrêté. Les couturières se mirent à l'œuvre pour faire des habits de fête, et on fit tant travailler ce pauvre Peau-d'Ours, qu'on prétend que, malgré sa nature d'outre-tombe, il lui arriva de suer à grosses gouttes. Ce pauvre garçon faisait tout ce qu'on aurait pu demander d'un homme vivant, et il mangeait tant que bientôt il reprit une espèce de vie terrestre ; de sorte qu'il se passait parfois en lui une lutte entre son corps vivant et son corps mort, alors toute sa peau tressaillait et lui démangeait. La même dissension se répétait dans son esprit à l'égard de ses maîtres : son corps mort était tout dévoué à Cornélius, tandis que son corps vivant préférait de beaucoup Braka et la belle Bella, et alors il méprisait complètement le petit, selon qu'il était sollicité par l'une ou par l'autre influence. Nous allons voir qu'il penchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans cependant trahir ses préférences.

Tout était préparé pour la partie de campagne. Il avait fallu payer une voiture trois fois plus cher que d'habitude, parce que les gens de la ville, qui ne sortaient pas souvent, avaient choisi ce jour pour prendre un peu l'air. Les vieux habits de fête sortaient des armoires où ils étaient relégués depuis l'année dernière, et revenaient à la lumière ; les enfants, levés avant le jour, couraient et criaient dans les maisons. Cependant tout le monde n'ayant pas le moyen de se donner la commodité d'une voiture, les uns prenaient des sentiers à travers champs pour éviter la poussière de la grande route ; d'autres préféraient suivre le chemin pour voir passer les voitures et les riches, bourgeois en grand costume. Mais ce qui piquait surtout la curiosité, c'était la nouvelle que l'archiduc devait honorer de sa présence la kermesse de Buick, où il viendrait avec tous ses pages et une foule de cavaliers, condescendance sans exemple dans l'histoire du pays.

Les autorités du lieu avaient préparé des discours, élevé des arcs de triomphe et semé des fleurs. De Gand jusqu'à Buick on avait disposé sur les points culminants des paysans avec des drapeaux pour annoncer à l'avance l'arrivée de l'archiduc.

Mais le prince, qui s'inquiétait beaucoup plus de la jeune fille qu'il allait voir que de la kermesse, donna le change à la curiosité publique en partant seul avec Cenrio et Adrien dans une gondole bien fermée, pour se rendre secrètement dans la maison de la Nietken, où Cenrio avait fait préparer des chambres. Pendant la route, il écouta patiemment Adrien qui lui expliquait et lui démontrait le syllogisme suivant : Tous les jeunes gens sont amoureux, Caïus est un jeune homme, donc Caïus est amoureux.

Sans qu'Adrien s'en doutât, Caïus, c'était l'archiduc en ce moment. Charles était si amoureux de la belle inconnue qu'il allait voir, que ce voyage lui semblait la traversée du Styx au delà duquel il trouverait une autre vie où tout serait plus beau, plus admirable, plus adorable que dans celle qu'il avait menée jusqu'à présent.

Adrien pensait au livre de Pierre Lombard, que Cenrio lui avait dit avoir vu chez une voleuse ; Cenrio réfléchissait à la faveur dont il jouirait lorsque l'archiduc hériterait du trône.

Ils arrivèrent enfin à la maison de la Nietken, et, bien que Cenrio l'eût avertie, elle parut ne pas les reconnaître, et dit qu'elle avait loué sa maison à deux familles de Gand. Adrien, sans s'occuper de tout cela, lui demanda si on ne pouvait pas aller dans sa bibliothèque. La vieille se mit à rire, et lui répondit qu'en fait de bibliothèque elle n'avait qu'un grenier où l'on pouvait à peine se tenir debout, et où il y avait peut-être deux ou trois morceaux de

lard mangés des vers. Malgré tout ce qu'elle disait, Adrien ne la laissa pas qu'elle ne les y eût conduits. Alors il lui dit que sa maison avait aujourd'hui l'honneur de recevoir l'archiduc, et que les familles de Gand pouvaient bien lui céder deux chambres sur la route.

La vieille faillit tomber d'étonnement et de respect, et baisa humblement l'extrémité de l'écharpe de l'archiduc ; puis elle courut annoncer à madame de Braka que l'archiduc était venu et qu'il fallait lui céder deux chambres.

Pendant ce temps le petit était allé sur la place au milieu du village, pour attendre le passage de l'archiduc, dont il comptait être remarqué. Aussi apprit-il à grand regret qu'il ne viendrait pas, ainsi que le lui annoncèrent des pages qui, arrêtés devant la maison de ville, dont l'architecture somptueuse faisait voir que le lieu avait eu autrefois de l'importance, écoutaient les discours que les conseillers adressaient au peuple à l'occasion du passage du prince.

Il allait retourner à la maison pour annoncer à ses femmes qu'il était inutile d'attendre le cortège, lorsque deux amis de Cenrio qui le connaissaient aussi vinrent à sa rencontre, en lui demandant pourquoi il n'avait pas sollicité auprès du prince une place dans la compagnie qu'on venait de former, lui, si intime avec l'archiduc, et qui avait tant d'influence sur lui. Le petit, tout fier et tout joyeux de ces paroles qui flattaient sa pensée favorite, entama une conversation avec eux ; et comme ils lui offrirent de prendre avec eux un verre de vin à l'auberge voisine, il envoya le fidèle Peau-d'Ours annoncer à ses femmes qu'il était inutile d'attendre l'archiduc, et que lui-même était retenu par de graves affaires auprès de plusieurs seigneurs.

Le temps passa vite pour le petit, car, outre les flatteries de ses nouveaux amis et le vin qu'ils lui versaient, il était étourdi par l'ivresse de cette foule qui, venue avec l'intention de s'amuser pendant ces trois jours, ne voulait pas interrompre un moment cette occupation. C'était dans cette auberge un entassement énorme de pains, de viandes, de gâteaux, apportés par les convives ou préparés par l'hôtelier ; ils mangeaient comme l'on mange lorsqu'on se décarême, et plus d'un se serait étouffé s'ils n'avaient pris soin de s'humecter fréquemment de vin et de bière pour ramener les aliments à leur place.

Les Hollandais, dont le pays était alors puissamment riche par le commerce et le transit de toutes les marchandises du monde, savaient se procurer des vivres à très bas prix. C'était une bagatelle pour un riche citoyen de nourrir et d'entretenir des milliers de malheureux, de sorte que dans les villes il n'y avait pas de misère, excepté quelques gueux qui préféraient l'oisiveté et la mendicité à toute autre occupation honnête.

Souvent, les jours de fêtes publiques, ces mendiants quittaient leurs haillons, et, endossant des oripeaux fastueux, donnaient la comédie et imploraient la générosité du public. C'est ce qui était arrivé à Buick. Quelques planches installées sur des tonneaux formaient le théâtre ; un pitre était sur le devant, armé d'un long boudin rembourré en guise de fouet, pour frapper les enfants qui essayaient de se glisser dans le théâtre. Une marotte à la main, un bonnet d'âne sur la tête, il débitait des extravagances en s'entretenant avec les assistants.

Le petit était ravi de ce spectacle. Il venait d'entendre raconter l'histoire de l'homme que sa femme a changé en chien, et qui fait de vains efforts pour démontrer qu'il est bien un homme comme

les autres. Cette histoire l'intéressait tant, qu'il s'approcha trop près du théâtre, et que le pitre lui envoya un coup de son boudin sur le dos. Notre petit, se croyant insulté devant une foule aussi nombreuse, tira son épée et fondit sur le pitre qui, avec son arme, se défendit de la manière la plus risible ; tout le monde criait de joie. Beaucoup de gens, croyant que ce combat entre ce grand et ce petit homme était une plaisanterie comprise dans le programme, les applaudissaient tous deux ; les enfants grimpaient sur les épaules des grands, d'autres montaient sur les tables de l'auberge, s'accrochaient aux barreaux de la maison de ville ou se perchaient dans les arbres pour voir le combat. Les deux seigneurs regardèrent pendant quelque temps en riant le combat de leur protégé ; mais voyant qu'il venait de toucher au mollet le pauvre pitre, et craignant pour lui quelque mauvaise affaire, car les assistants commençaient à s'inquiéter de cette interruption, et un paysan parlait de lui couper le nez et les oreilles, ils jugèrent prudent de l'éloigner, et, le cachant sous leur manteau, malgré sa résistance, ils le portèrent dans la première maison passable qu'ils trouvèrent. Le hasard voulut que ce fut la maison de la bonne femme Nietken, qui avait loué deux chambres à deux filles de la ville ; la porte avait été laissée ouverte, afin que les hommes pussent s'y glisser sans être remarqués. Les deux filles étaient très contentes de la venue des deux seigneurs et du nain, comme elles l'appelèrent d'abord ; mais il leur fit entendre avec colère qu'il était un jeune officier.

Nous ne détaillerons pas la querelle qu'il eut avec elles ; le fait est que, grâce à la malice des seigneurs, à l'impudence des filles et à la vanité du petit, il se fit un tel vacarme que Cornélius voulut sortir ; mais il trouva la porte gardée par le pitre et par le paysan qui voulait lui couper les oreilles…

– Mais comment nos amoureux employaient-ils le temps ?

L'archiduc à peine entré dans sa chambre, écouta à toutes les portes et s'assura que les deux femmes étaient dans une chambre contiguë à la sienne. Il demanda à Cenrio un instrument quelconque pour faire un trou ; Cenrio chercha de tous cotés et finit par trouver un foret qu'un tonnelier avait laissé la veille dans la cour où il avait mis un muid en perce. Le prince perça tout doucement la porte, jusqu'à ce qu'il sentît que le foret traversât ; il agrandit encore le trou pour pouvoir regarder plus facilement. Son cœur battait violemment, sans qu'il sût pourquoi ; mais à peine eut-il approché l'oeil de l'ouverture, qu'il recula brusquement ; il avait vu l'image embellie du spectre qui lui était apparu autrefois dans la maison de campagne.

– Cenrio, s'écria-t-il, nous sommes entre les mains de puissants génies ; nous croyons nous jouer d'eux, ce sont eux qui se jouent de nous ; je voudrais m'enfuir, mais je ne le peux pas, elle est si belle !

Cenrio était stupéfait.

– C'est le même spectre qui m'a poursuivi dans cette maison de campagne abandonnée, au commencement de l'hiver ; mais maintenant il est devenu humain, et je ne lui veux plus de mal. Trouve-moi un moyeu qui me permette de lui parler. Je pourrai lui dire tout.

– Soyez tranquille, répondit Cenrio, j'y ai pensé : nous avons du temps devant nous ; Adrien est occupé dans ce moment à démontrer que l'appendice que j'ai ajouté à Lombard n'est pas authentique. Par surcroît de précaution, j'ai fermé la porte de son antichambre, de sorte qu'il ne pourra nous surprendre. Mainte-

nant, prince, je vais vous proposer mon plan : La jeune fille a mal à la tête, faites-vous passer pour médecin ; vous serez ainsi seul avec elle… et en lui tâtant le pouls, vous deviendrez éloquent.

En effet, Bella était indisposée ; les préparatifs du voyage, une nuit sans sommeil, la chaleur du jour, l'avaient extrêmement fatiguée, et la mère Nietken était venue aussitôt indiquer à Cenrio le plan qu'il proposait au prince.

Le prince eut bien vite endossé une robe noire de médecin, avec tout l'attirail du métier ; il entra en tremblant dans la chambre, conduit par la mère Nietken, qui le présenta comme un docteur espagnol. Bella le reconnut au premier regard, et son cœur se partagea entre l'amour et la pudeur. Braka, qui l'avait reconnu aussi, se réjouit fort de la présence du prince : Bella baissa son voile pour cacher son visage, et la vieille passa dans la chambre voisine, après avoir fait une profonde révérence.

Les deux amants étaient seuls, tout pouvait s'expliquer et s'éclaircir promptement et facilement ; mais l'archiduc qui n'avait pas l'habitude de parler aussi intimement aux jeunes filles, ne sut dire que :

– Donnez-moi votre pouls ; donnez-moi votre pouls, dit-il une seconde, une troisième fois.

Bella lui tendit son bras blanc et potelé. Il lui prit le bout du doigt, qu'il tint longtemps entre ses mains ; il voulait lui dire quelque chose, lui parler de l'apparition dans la maison de campagne, mais il ne prononça que ces mots :

– C'est un spectre, c'est un spectre que j'ai vu.

Puis, et c'est là ce qu'il fit de plus hardi, il lui passa un anneau au doigt qu'il tenait dans sa main. Sa silencieuse jouissance fut interrompue en ce moment par la bruyante arrivée du petit, qui s'était égayé chez les filles, et, ayant échappé à la surveillance des deux seigneurs, était entré dans la chambre de Bella en parlant de son régiment, de ses soldats, et d'autres choses extravagantes. Heureusement il ne reconnut pas sa fiancée qui était couchée sur le sofa. L'archiduc, qui avait repris toute son assurance, le pria de ne point faire de bruit dans une chambre de malade ; puis, prenant un air solennel, il lui dit que son aspect dénotait qu'il n'avait plus longtemps à vivre.

Cornélius recula d'épouvante ; les deux seigneurs qui étaient arrivés lui assurèrent qu'il était très pâle, et qu'il pouvait bien avoir attrapé la peste, après être resté toute la journée dans la foule. Le pauvre petit n'avait plus la force de se tenir sur ses jambes, il était complètement ivre ; le prince profita du moment pour lui appliquer adroitement, sur le visage, un large emplâtre qu'il trouva dans sa botte de docteur. Le petit fit observer qu'il ne voyait plus clair du tout. Les deux seigneurs lui offrirent de le reconduire chez lui ; et comme il n'avait reconnu ni la pièce ni Bella, ils l'emmenèrent dans la chambre du prince.

Pendant ce temps, Braka était à la torture : l'amour du prince ne s'était pas encore prononcé, et sa générosité était très problématique ; elle avait même appris de la mère Nietken qu'il était quelque peu avare ; Cornélius, au contraire, pouvait découvrir tous les trésors cachés de la terre, et ne s'inquiétait jamais de la manière dont on dépensait l'argent.

Lorsqu'elle vit les deux amants interdits et troublés l'un devant l'antre, elle sentit malgré elle renaître les espérances qu'elle

avait faites pour leur avenir, mais cela ne satisfaisait pas encore les projets qu'elle avait rêvés pour son peuple.

L'archiduc était de nouveau seul avec Bella ; il s'était enhardi, mais elle était inquiète sur le sort de Cornélius, et le laissa voir sur sa physionomie, ce que l'archiduc remarqua avec un sentiment de jalousie. Il lui demanda, avec une certaine ironie, si c'était bien là son fiancé. Sans lui répondre, elle lui fit signe de quitter son habit et son rôle de médecin, de se montrer dans son vrai costume d'archiduc. En le voyant ainsi, elle ne put cacher son admiration. Ils ne s'étaient pas encore parlé et ils savaient déjà qu'ils s'aimaient. Bella finit cependant par lui dire que son mariage avec son cousin dépendait des ordres et des intentions de sa mère, et non de sa volonté. L'archiduc lui conseilla de ne pas se soumettre si aveuglément aux ordres de sa mère, et de ne pas sacrifier sa beauté et son bonheur à une union malheureuse ; mais il ne lui parla pas de son amour. Bella répondit ce qu'on lui avait commandé de dire ; qu'elle devait tout à ce riche cousin, qu'il fallait bien se plier aux désirs des parents, et que, du reste, elle ne connaissait personne au monde qui pût la délier de cette union. Le duc, alors, lui assura que la moindre peine, le moindre chagrin que son mari lui causerait, il saurait le punir promptement et sévèrement.

Ces mots amenèrent une déclaration qui soulagea d'un grand poids, non seulement les deux amants, mais aussi Braka, qui avait écouté tout leur entretien. Malheureusement la joie de la vieille cessa bientôt, lorsqu'elle vit Bella, à laquelle son amour pour le prince rendait tout mensonge odieux, se jeter à ses pieds, et lui dire :

– Je vous en conjure, au nom de mon amour, ne me méprisez pas si je vous ai trompé ; je ne suis pas, ainsi que je viens de vous le dire, la fille de cette vieille qui est avec moi, je suis la fille de…

Sa voix se couvrit de sanglots.

En ce moment, un des seigneurs qui avaient accompagné Cornélius entra, et dit au prince qu'il pouvait retourner dans sa chambre ; qu'ils avaient ramené le petit en lui faisant faire des détours dans cette maison même qu'il venait de quitter, et que le malheureux se croyait malade à la mort. Le prince sortit brusquement, irrité d'être dérangé au moment le plus intéressant de son entretien. Bella se retira dans la chambre voisine.

Le petit arriva porta par Peau-d'Ours, qui appela avec effroi la vieille, et redoublait de zèle, craignant de voir finir son service si Cornélius succombait. Lorsque Braka entra, le petit lui dit d'une voix faible qu'il était abattu par la peste au point de ne pouvoir plus se tenir sur ses jambes ; que tout tournait autour de lui, qu'il ne voyait plus rien, et que sa langue était si peu d'accord avec ses idées, qu'il oubliait ce qu'il voulait dire avant d'avoir pu parler.

Braka prit un air effrayé et compatissant ; Bella ne put s'empêcher de le plaindre en le voyant si pâle.

– Ah ! reprit le petit, si je pouvais retrouver le docteur qui a si bien reconnu que j'avais la peste, peut-être me donnerait-il un remède.

– Oh ! dit Braka, j'ai bien souvent déjà guéri la peste ; je mets une certaine herbe dans l'eau tiède, j'en donne toutes les minutes une tasse, et bientôt tout va au mieux.

– Fais donc vite, dit-il languissamment, s'enfonçant de plus en plus dans son ivresse.

Pendant que Peau-d'Ours le déshabillait et le mettait sur le sofa, bien enveloppé de couvertures, Braka lui faisait avaler de temps en temps une tasse de tisane de fenouil, comme on en donne aux petits enfants. Bientôt il fut soulevé par d'épouvantables nausées, et se trouva soulagé. Après quoi, il dit en entremêlant ses paroles de hoquets et de gémissements :

– Où peut donc être le médecin que j'ai vu dans l'autre maison ; il faudrait trouver cet homme, il pourrait me guérir, et j'ai grande confiance en lui, car il a reconnu ma maladie au premier abord. Ouvrez donc la porte, continua-t-il, il fait trop chaud ici.

– La porte est fermée à clé, répondit Bella, l'archiduc est dans la chambre à côté.

– L'archiduc !

A ces mots, le petit sauta du lit tel qu'il était ; mais il ne put se soutenir, et fut obligé de s'aller appuyer contre un baquet.

– L'archiduc est ici, et je ne pourrai pas lui parler de ma place de commandant ; si je meurs, cela aura empoisonné mon bonheur !

Peau-d'Ours le roula de nouveau dans ses draps, mais le petit pleurait, et demandait en gémissant le médecin qu'il venait de voir. Braka lui assura enfin qu'elle allait le chercher ; elle courut prier la Nietken de décider le prince à paraître encore une fois en médecin. Mais lorsque la vieille Nietken se présenta devant l'archiduc, il tira son poignard, et lui ordonna de dire tout ce qu'elle

savait à l'endroit de ces étranger qui étaient peut-être des émissaires envoyés par ses ennemis pour le perdre. La vieille raconta sans réserve tout ce qu'elle savait ; elle dit que Braka était une vieille bohémienne qu'elle connaissait depuis longtemps ; qu'elle était arrivée chez elle une nuit avec Bella et le petit, et qu'elle s'était fait conduire avec eux à Gand, où elle dépensait beaucoup d'argent. Elle ne pensait pas que Bella fût son enfant ; elle la supposait plutôt une fille de noble maison, mais sans pouvoir en répondre au juste. Cette jeune fille n'était certainement pas un enfant volé, car elle parlait à Braka d'un air de commandement et d'amitié en même temps ; elles s'entretenaient dans une langue étrangère qu'elle croyait bien être le français.

Cet aveu changea toutes les idées du prince. Tout à l'heure il croyait être tombé dans les filets d'une coureuse, maintenant il supposait que cette fille devait être une princesse française dont il pourrait demander et obtenir la main à la cour de France, malgré la volonté de son grand-père. On voit par cette idée que les talents politiques qu'il déploya plus tard ne s'étaient pas encore prononcés dans sa jeunesse, qu'il passait dans des exercices corporels ; car il croyait possible une chose dont tout autre aurait fort douté. Cenrio et Adrien lui conseillèrent d'écouter la vieille Nietken qui le priait en tremblant, de reparaître en médecin.

L'archiduc y consentit ; il se traça quelques lignes avec du charbon, sur le front et sur les sourcils, pour se rendre encore plus méconnaissable, et se fit conduire dans la chambre du malade. Cornélius était impatient de l'entendre. L'archiduc l'interrogea gravement ; le petit se plaignait d'une violente douleur de tête et de vomissements, d'un brouillard épais qui obscurcissait sa vue, et d'une éruption qui se manifestait sur tout son visage.

Remarquons qu'il n'osait pas se servir de ses yeux de derrière devant le monde, habitude qu'il avait prise en fréquentant la bonne société, autrement il aurait bien vu qu'on l'avait trompé. Enfin il lui dit que tout son bonheur était anéanti, s'il ne le rétablissait pas bien promptement, parce que l'archiduc était dans la chambre voisine, venu tout exprès pour le voir, et très probablement pour lui donner une place dans la nouvelle compagnie.

– Ah ! mon cher docteur, s'écria-t-il dans son enthousiasme guerrier, si je meurs de cette maladie, le monde ne m'aura pas connu dans la splendeur, et les honneurs où devaient m'amener ma naissance et mon courage. Souvent je crois que de méchants enchanteurs s'opposent à ce que je vive de l'existence qui m'est naturelle.

L'archiduc l'écoutait patiemment, en pensant à cette princesse étrangère à laquelle il ne comprenait rien ; il finit par se croire un prince enchanté par une vieille, fée, comme on en voyait alors dans les romans espagnols. Cette idée, corroborée par l'apparition dans la maison de campagne, inspira au prince un certain effroi qui l'aurait inévitablement trahi, si le petit avait osé se servir de ses yeux scrutateurs. Enfin, le duc lui dit que le moyen employé par la vénérable dame était excellent ; qu'il fallait se laisser couvrir et envelopper de couvertures afin de chasser, par une abondante transpiration, le germe de la maladie. Malgré les réclamations du petit, qui prétendait être brûlant comme un poêle, la vieille lui entassa couverture sur couverture, l'y enveloppa jusque par-dessus la tête, et, sous le prétexte de préparer quelque chose pour le malade, elle sortit avec Peau-d'Ours.

L'archiduc était encore une fois seul avec Bella ; ils évitèrent de parler du petit ; Bella était encore très confuse, lorsque le

prince se jeta à ses genoux en lui disant :

– Je ne crois plus à cet aveu que vous m'avez fait, ma bien-aimée, je devine que vous êtes la fille d'un noble prince, et je ne crois pas tout ce que vous avez cru devoir me dire ; mais je voudrais entendre la vérité de votre bouche, en recueillir l'assurance de votre amour, qui, pour échapper aux odieuses exigences de la politique, allait jusqu'à sacrifier tout l'éclat de votre position. Mais ne craignez rien, je connais mes Hollandais, ils sont jaloux de leurs libertés, et sauront bien défendre la mienne ; et s'il nous faut céder à la force, n'avons-nous pas la mer et ce riche monde qu'on vient de découvrir ?

Bella, qui ne connaissait rien à la politique de l'Europe, sinon que le prince son père n'y avait jamais été respecté, mais toujours poursuivi et proscrit, crut que l'archiduc avait découvert sa naissance, et voulait l'épouser. Elle se plaça devant lui les yeux baissés, puis le regarda et lui dit d'une voix tremblante, qu'elle l'avait trompé une fois, que ç'avait été la première, et que ce serait la dernière ; qu'elle avouait sa naissance, qu'elle avouait l'amour depuis longtemps allumé en elle par le prince et que sa présence venait de raviver.

Elle inclina la tête en rougissant, et l'archiduc allait toucher le bord de ses lèvres lorsque le petit, se remuant sous ses couvertures, cria en se plaignant de douleurs d'estomac et en jurant qu'on allait l'étouffer au lieu de le guérir. L'amour nous rend compatissant : l'archiduc courut vers lui et lui ôta toutes ses couvertures ; il fumait comme un pudding qu'on débarrasse des serviettes dans lesquelles on l'a fait cuire ; il l'examina ; lui ôta l'emplâtre qui couvrait son visage baigné de sueur, et lui assura qu'il

serait bientôt guéri ; il lui dit qu'il allait lui envoyer deux remèdes actifs, et qu'il n'avait qu'à se tenir tranquille pendant ce temps.

L'archiduc sortit. Le petit, dont l'ivresse était entièrement dissipée et qui voyait clair maintenant, était étendu sur le lit avec la béatitude d'un individu qu'on vient de sauver de la mort, et qui tient beaucoup à la vie ; il prit la main de Bella, la serra, et lui dit que l'idée de mourir lui avait été très douloureuse, surtout parce qu'il l'aurait laissée seule. Il paraissait si doux et si affectueux, que la tendresse maternelle de Bella lui ôta le courage de lui confier son nouvel amour et son bonheur récent. Mais, tandis qu'il l'embrassait, comme il avait coutume, l'archiduc les épiait par le trou de la porte, furieux de se voir trompé une seconde fois, et de s'être laissé prendre par Bella avec une crédulité d'enfant.

Le petit essaya de se mettre sur ses jambes, il pouvait se tenir et marcher. Il remit ses vêtements en ordre et dit à Bella de s'apprêter parce qu'il allait lui amener l'archiduc, et lui recommanda, s'il était de bonne humeur, de demander pour lui une place de capitaine ; qu'elle pourrait le flatter tant qu'elle voudrait, car de là dépendait son bonheur ; une fois cela obtenu, il se marierait avec elle, libre de toute préoccupation.

Bella ne répondit pas.

Le petit, plein de ses idées guerrières, avait oublié sa maladie et ses excès de vin, il parcourait la chambre d'un air important, et mit Braka à la porte lorsqu'elle revint avec son eau chaude. Ainsi sont faits la plupart des petits hommes ; ils ont le cœur si près de la tête, que lorsque le cœur se met à bouillir, il déborde dans le cerveau. Notre petit Cornélius ne pouvait plus se tenir en place ;

enfin il se décida à aller faire sa cour au prince, et alla le trouver dans sa chambre, au moment même où il brûlait de jalousie. Aussi à peine eut-il exposé l'objet de sa demande, que l'archiduc l'accabla d'injures, l'appelant petite mandragore, faussaire et sale racine ; Cornéllus, profondément étonné de cet accueil et ne sachant où le prince avait appris tout cela, s'enfuit en lui criant :

– Mon gracieux seigneur, qui vous a donc dit tout cela ?

Rentré dans la chambre, il ne dit mot de la réception qu'il venait d'essuyer ; mais Braka vit bien à sa physionomie qu'il était découragé. Il leur dit seulement qu'il n'avait pas trouvé l'archiduc, et qu'il désirait s'en aller bientôt de ce lieu, où il courait à tout moment le danger d'être attaqué de la peste ; en même temps il demanda si le docteur n'avait pas apporté quelque chose.

Braka, pour ne pas l'irriter, alla en toute hâte à la boutique d'un docteur juif ambulant, et acheta les plus violents élixirs, capables de réveiller un mort, et les porta au petit en lui disant que c'était là ce que le médecin avait laissé pour lui.

A peine le petit eut-il avalé les élixirs, que tout son courage lui revint. Il était furieux de ne pas avoir répondu vertement aux injures de l'archiduc ; et il était si en colère que, dans l'intention de se venger sur le prince ou sur quelqu'un des siens, il se décida à rester un jour de plus.

Le moment le plus bruyant de la fête était arrivé. On venait de commencer les courses à cheval nu : le cavalier, pour gagner le prix, doit couper avec son sabre une corde à laquelle est attachée une oie. On était assourdi par le hennissement des chevaux et les rires qui éclataient lorsqu'un des cavaliers tombait par terre.

Aussi Cornélius y mena-t-il ces dames. Emporté par sa vivacité, il fut bientôt séparé d'elles, et Braka put écouter un peu ce que sa pupille avait à lui dire. Bella lui raconta que l'archiduc voulait l'épouser ; Braka se récria, disant que cela avait son mauvais côté, et qu'il ne fallait pas s'engager là-dedans ; qu'il fallait lui faire entendre hardiment et sans détour qu'elle voulait avoir de lui un enfant qui fit le bonheur de son peuple ; qu'ainsi tout s'arrangerait sans qu'on eût besoin de cérémonies. Bella promit de lui dire tout cela exactement lorsque l'occasion s'en présenterait. La colère du prince allait bientôt lui en donner une. Il avait avoué à Cenrio toute sa jalousie, et ce dernier avait eu aussitôt une excellente idée.

Dans une baraque de lanterne magique, il avait retrouvé un savant, juif polonais qui l'avait beaucoup amusé autrefois par son talent à faire les golems. Les golems sont des figures d'argile, pétries à la ressemblance d'un individu. On leur écrit sur le front le mot AEMAETH, c'est-à-dire vérité, qui leur donne la vie ; ils pourraient être employés à toute sorte d'occupation s'ils ne grandissaient avec une telle rapidité qu'ils deviennent bientôt plus forts et plus grands que leur maître. Mais tant qu'on peut atteindre leur front, il est facile de s'en débarrasser ; il suffit pour cela d'effacer la première syllabe, AE, de ne laisser que MAETH, qui veut dire mort ; aussitôt ils tombent comme un bloc d'argile brisé.

On fit venir le vieux juif, et l'archiduc lui demanda une figure de ce genre représentant Bella, lui promettant de le payer princièrement. Le juif l'avertit qu'il ne fallait pas s'oublier avec ces figures, et que, dans son pays, elles avaient occasionné beaucoup d'accidents. Son cousin, entre autres, avait un golem qu'il em-

ployait pour son service journalier ; mais peu à peu il devint si grand, qu'on ne put plus atteindre le front pour effacer l'AE. Il eut alors recours à l'expédient suivant : il lui ordonna de lui retirer ses bottes ; pour exécuter cet ordre, le golem se baissa, et le cousin profita de cette position pour lui effacer l'AE. Malheureusement il avait mal pris ses mesures, toute l'argile tomba sur l'infortuné qui fut écrasé.

L'archiduc lui jura qu'un tel accident ne lui arriverait pas, et qu'il n'avait qu'à s'occuper de faire l'image de Bella exactement ressemblante. Le juif demanda seulement qu'on trouvât moyen de faire passer l'image de Bella dans un miroir enchanté qui en garderait l'empreinte.

Le miroir se trouvait dans la baraque de la lanterne magique, et toute la difficulté était d'y attirer Bella.

Cenrio, qui connaissait Cornélius, se chargea du soin de l'amener, lui et sa belle, à la lanterne magique, tandis que le prince déguisé serait caché dans la baraque.

Chacun courut à son poste. Cenrio trouva le petit aux courses ; il lui dit à l'oreille de ne pas prendre à cœur la colère du prince, à qui de mauvaises langues avaient méchamment raconté son aventure avec les comédiens ; il lui conseilla de tâcher de détruire cette mauvaise impression, en soutenant au prince qu'il n'y avait pas eu de sa faute, et qu'il avait été dans ce moment-là mordu par un chien enragé. Le petit, tout joyeux, le pria de rester avec lui, et lui présenta sa fiancée. Cenrio lui dit mainte galanterie, et lui conseilla de ne pas se retirer sans entrer auparavant à la lanterne magique, où l'on voyait en petit toutes les villes et tous les peuples du monde.

Ils entrèrent ; Bella regarda la première, malgré la mauvaise humeur du petit, qui se trouvait assez vexé d'être obligé à cette politesse ; elle était émerveillée de toutes ces magnificences, et aurait volontiers fait recommencer toute la série des points de vue, si le petit, impatient de regarder à son tour, ne l'avait détachée de la lorgnette. Ce qu'il voyait le mettait tout hors de lui ; chaque ville qu'on lui montrait, il croyait en être le prince ; s'il voyait des soldats étrangers, il se regardait lui-même pour voir s'il avait aussi bonne tournure qu'eux. Pendant ce temps, l'archiduc s'entretenait à voix basse avec. Bella. Il lui reprocha la honteuse fausseté avec laquelle elle avait exploité son amour, dans le but d'obtenir une place de capitaine pour son fiancé. Bella fondit on larmes, et lui jura qu'il en était tout autrement ; que son amour pour lui n'était pas une feinte, et que son plus grand, son plus noble désir était d'avoir de lui un enfant qui donnât à son peuple la gloire et la liberté. Cette franchise mit le prince dans un certain embarras (il était profondément et complètement innocent, mais innocent par vanité) ; il lui jura enfin qu'il ferait tout son possible pour satisfaire ce désir, qui n'allait pas contre ses obligations politiques. Après cette assurance, il l'emmena sans que le petit se fût aperçu de ce qui s'était passé, et Braka donna le signal de se retirer.

Cornélius s'arracha à regret de ce microcosme qu'il regardait pour la troisième fois et qui lui plaisait bien plus que le véritable monde ; pendant ce temps, le vieux juif, tout en causant avec Cenrio, travaillait à la statue de Bella.

– Comment pouvez-vous donc leur donner la vie ? lui demanda Cenrio.

Le juif lui en démontra la possibilité par la ressemblance de l'homme avec Dieu. Dieu a créé l'homme ; l'homme, image de Dieu, peut donc créer d'autres hommes, pourvu qu'il sache le mot que Dieu prononça en lui donnant la vie. Mais l'ouvrage de l'homme reste toujours au-dessous de celui de Dieu, autant que l'argile de notre terre est inférieure à celle du paradis.

Tout en disant cela, le juif avait terminé son ouvrage ; il souffla sur la statue, écrivit le mot sacré sur le front inondé de boucles de cheveux, et ils virent devant eux une seconde Bella, qui, par le moyen du miroir, connaissait toute l'existence de Bella, mais seulement jusqu'au moment où elle s'y était regardée ; du reste, cette fausse Bella n'avait aucune idée propre. Elle n'avait dans l'âme que ce qui était dans celle du vieux juif, son créateur : l'orgueil, la luxure et l'avarice, qui sont, comme tous les vices, l'excès de nobles penchants. Mais comme elle n'avait aucun autre sentiment élevé, elle différait en cela même du juif et de tous les autres hommes, qu'elle pouvait cependant tromper par sa beauté, comme ce tableau qui représentait des fruits si habilement peints, que les oiseaux, les prenant pour des fruits véritables, venaient se heurter contre la toile.

Cenrio et le vieux juif s'approchèrent. de la seconde Bella ; lui donnèrent chacun un baiser, et la mirent au bras du petit qui, ayant assez vu la lanterne magique, rentra à la maison avec sa Bella, à travers une foule de promeneurs et de paysans ivres qui se querellaient.

Ni Braka, ni Cornélius ne s'étaient aperçus du changement. Ils soupèrent tous trois en silence, ce qui était bien naturel après tous les événements extraordinaires d'une telle journée. Ils finis-

saient leur repas lorsqu'arriva Peau-d'Ours, le visage tout égratigné :

– C'est cette infernale vieille qui m'a mis dans cet état ; l'ivrogne avait jeté le grappin sur moi, et elle n'a pas voulu me lâcher que je n'aie reçu ses confidences. Elle m'a découvert que le duc devait avoir quelques vues sur notre jeune demoiselle, car il avait demandé des renseignements sur elle avec beaucoup de soin.

Bella Golem, qui ne savait rien des pensées que l'autre Bella avait eues depuis qu'elle s'était regardée dans le miroir, cria tout haut :

– Comme je serais contente s'il pouvait me donner un enfant qui mît mon peuple en liberté !

Braka fut atterrée de cette exclamation intempestive ; Cornélius sauta vers elle comme un furieux.

– Tu l'aimes donc, Bella ? lui dit-il.

– Certainement, répondit-elle.

Le petit, exaspéré, s'arracha les cheveux, et faillit étouffer de rage. Puis, se rappelant les leçons de son professeur, il exhala sa douleur dans un admirable et pathétique discours.

– Pourquoi, par tes enchantements infernaux, m'as-tu arraché à la tranquillité de ma première vie ? Le soleil et la lune brillaient sur moi sans artifice ; je me réveillais dans de paisibles pensées, et le soir je joignais mes feuilles pour faire ma prière. Je ne voyais rien de mal, car je n'avais pas d'yeux ; je n'entendais rien de mal, car je n'avais pas d'oreilles ; mais je me vengerai !

Je perdrai mes yeux à force de pleurer ; dussé-je y consumer tout ma vie, ce que tu as fait, causera ta perte : quand tu me croiras loin, je serai à tes côtés ; tu ne peux te défaire de moi aussi facilement que tu m'as créé, et en te jouant ; je resterai près de toi ; je te donnerai de l'argent pour satisfaire tous tes désirs, je t'apporterai des trésors, tant que tu en demanderas, mais tout cela pour te perdre. Tu voudras m'éloigner, te débarrasser de moi, mais je serai toujours là, attaché à tes pas, jusqu'à ce qu'une autre mérite ma colère, par une perfidie plus noire que celle dont tu m'as rendu victime.

Malheur à toutes les races à venir. Tu m'as amené au monde par des moyens infernaux, et je ne pourrai en sortir qu'au jour du jugement dernier.

Bella Golem, revenant dans les idées de Bella, lui parla de la tendresse qu'elle ressentait pour lui, malgré tout l'amour de l'archiduc.

Cornélius la regarda avec étonnement, et lui dit :

– Tu pourrais bien me tromper encore ; qui sait si tu n'es pas convenue de quelque chose pour cette nuit avec le prince. Donne-moi une marqué de ta sincérité. Il fait clair ; la lune brille ; le temps est superbe, partons ; nous arriverons demain matin à un village où on nous bénira, et nous rentreront mariés à Gand, que nous quitterons bientôt, de crainte d'être poursuivis par l'archiduc. Mous gagnerons Paris, où j'irai offrir mes services au roi de France, qui sait apprécier les gens de courage malgré leur petite taille.

Bella Golem ne répondit pas ; elle n'avait pas de volonté ni de réponse pour cet incident, auquel Bella n'avait pas pensé. Le petit

supposa qu'elle acceptait, et comme Braka s'apprêtait à faire quelques observations, il tira son épée, et jura de la teindre de son sang si elle s'opposait à son bonheur. La vieille fut épouvantée et se tut.

Le petit ordonna à Peau-d'Ours de faire les paquets, et de trouver à n'importe quel prix un cocher qui les conduisît à la plus proche paroisse, car il était trop tard pour trouver à Buick un prêtre pour les bénir. Peau-d'Ours, très content de s'en aller et d'échapper à l'ivrognerie de l'hôtesse, fit tout avec le plus grand zèle et la plus louable discrétion.

La voiture étant à la porte, ils montèrent tous dedans, sans que la mère Nietken y comprît rien. Pour éviter ses cris insupportables, on lui jeta le triple du prix qu'elle exigeait.

Cette étrange compagnie, composée d'une vieille sorcière, d'un mort qui se conduisait comme s'il était vivant, d'une jeune beauté en terre glaise, et d'un jeune homme taillé dans une racine, tout cela en bonne intelligence, se livrait à d'importantes réflexions sur le bonheur de la vie qu'ils allaient mener, sur leurs trésors, leurs exploits, et Peau-d'Ours pensait aux gratifications extraordinaires qu'il recevrait à l'occasion de cette solennité.

Souvent, pendant une nuit d'orage, il arrive que dans un parterre deux fleurs éloignées d'habitude, sont rapprochées par le vent, joignent leurs calices, et s'accouplent sans se connaître, jusqu'à ce que la clarté de la lune leur laisse voir leur erreur ; de même dans une muette jouissance, les illusions chantent toute la nuit jusqu'à ce que le matin les oiseaux viennent les faire envoler. L'archiduc voulait se venger de la trahison qu'elle avait faite à son amour, et restait sourd aux inquiétudes de Bella, qui ne savait

pas ce qui allait lui arriver. Il l'avait transportée sans bruit dans sa propre chambre sur son lit. Tous deux étaient endormis lorsqu'ils furent réveillés par le psaume : De profondis clamavi ad te, Domine ; Domine, exaudi vocem meam, chanté dans l'église voisine. Les sociétés qui, n'ayant pas trouvé de place dans les maisons, étaient restées dans la rue, joignirent leurs voix à celles des prêtres. C'était une claire nuit d'été ; tous deux coururent à la fenêtre. Bella sortit alors de son espèce d'ivresse.

– Grand Dieu ! la nuit est déjà bien avancée, comment vais-je faire pour me coucher ? où suis-je ? que m'est-il arrivé ? que vais-je devenir ?

L'archiduc en était trop amoureux, sa joie était trop neuve pour avoir la cruauté de l'affliger, en lui rappelant sa fausseté.

– Maintenant tu resteras toujours avec moi, lui dit-il ; nous ne nous quitterons pas ; pas plus que l'âme ne quitte le corps.

– Serait-ce vrai ? dit naïvement Bella, comme j'en serais heureuse.

Le duc fut assez étonné de cette réponse.

– Mais ton mariage avec Cornélius, veux-tu donc le rompre ?

– Ne suis-je pas à toi, répondit Bella ; ne dois-je pas avoir de toi un enfant qui reconduira mon peuple dans sa patrie ?

– A quel peuple appartiens-tu donc, ma chère Bella ? demanda le duc, ne me cache rien, je te traiterai toujours en princesse ; mais je voudrais savoir si le sort a été juste envers toi, et s'il t'a donné un rang digne de toi.

– Mon père était le duc Michel d'Egypte, dit Bella émue, je suis le dernier rejeton de cette vieille race qui, traversant les révolutions tantôt triomphante, tantôt vaincue, a conservé toute son indépendance. Je suis le dernier enfant de ma famille ; mon père est mort victime de la persécution qui s'appesantit sur notre peuple ; mais une vieille prédiction dit qu'un enfant, né de moi et d'un souverain puissant, rassemblera les derniers restes de mon peuple persécuté, et les ramènera aux bords fertiles du Nil.

– J'ai toute confiance en ce que tu viens de m'avouer, répondit le duc ; mais dis-moi cependant, qu'est-ce qui te portait à te marier avec ton petit ami, en m'abandonnant ; comment pouvais-tu vouloir te livrer à moi dans le seul but d'avoir une place pour lui ? Maintenant que je te vois si belle, si pure, je voudrais pouvoir accuser mes oreilles de mensonges ; mais je l'ai entendu, lorsque je l'épiais à travers la porte ; dans ce moment, j'aurais voulu me venger, et maintenant je t'avoue ma colère.

Bella sourit de ses soupçons, et lui raconta tout naturellement comme Braka l'avait poussée à faire quelques concessions à l'humeur étrange du petit ; puis elle lui avoua, sous la promesse du secret, la mystérieuse origine de ce dernier.

L’archiduc, que ces aventures avaient transporté de son existence habituelle et tranquille, dans toutes les étrangetés d’un bonheur mystérieux, tomba dans une profonde rêverie ; il pensait que chaque mot, chaque pas qu’il allait faire, avait son importance. Il possédait un grand secret, qu’il voulait garder, et dont il ne trouvait personne assez digne, pas même Cenrio. Puis, il s’occupa sérieusement de trouver un moyen d’emmener Bella.

– N’es-tu donc pas heureux comme moi, lui dit-elle ? Tout me parait étonnant, et je ne sais comment tout cela est arrivé ! Mais je réfléchis que le petit sera furieux, lorsqu’il s’apercevra que je me suis donnée toute entière à toi ; tous mes biens me viennent de lui, il me les retirera ; pourras-tu te charger de moi ? L’archiduc laissa couler une larme.

– Chère enfant, la rigueur de mes parents me rend bien misérable ; ma folle passion pour les chevaux m’a gravement endetté, et mes précepteurs n’osent plus me laisser d’argent que ce dont j’ai exactement besoin ; mais pour toi j’en trouverai bien, dussé-je mettre en gage ma royauté à venir.

Bella le baisa sur les yeux, et lui dit qu’elle ne lui demandait cela que pour obéir à sa tante, qui s'inquiétait beaucoup de son avenir ; mais que, dans son cœur, elle détestait la manière de vivre qu’on lui faisait suivre à Gand, et qu’elle était lasse de passer toutes les heures de sa journée à des occupations fastidieuses.

– Qu’ai-je besoin de parler latin et espagnol ? A quoi me servira-t-il d'apprendre : amo - j'aime, amas - tu aimes ? Que je sache seulement dire que je t’aime, et que tu m’aimes !

Ils s’embrassaient tendrement, lorsque la voix de Cenrio vint les troubler ; il leur criait qu’Adrien voulait s’en aller, parce qu’il venait de découvrir un événement extraordinaire dans le système sidéral.

Au même moment le prince entendit tousser Adrien ; il poussa aussitôt Bella dans la chambre voisine, où l’on avait précédemment déposé le petit, et courut au-devant d'Adrien pour essayer de le détourner de ce caprice. Mais ce dernier était tout hors de lui ; il jurait que cette nuit devait donner naissance à un enfant

de Mars et de Vénus, et qu'il voulait retourner à ses livres pour vérifier ses observations ; et, supposant que le prince y prenait grand intérêt, il n'écoutait même pas ses objections. Adrien était un véritable et complet précepteur qui nourrissait son élève de ses propres idées.

Le prince se soumit à sa volonté, et alla aussitôt s'habiller pour retourner à Gand avec lui. Il aurait bien voulu dire encore une fois adieu à sa chère Bella, qui était dans la chambre voisine, mais il craignait de découvrir leur amour à ses parents, car il n'avait plus pensé à ce qui avait pu arriver à la seconde Bella, ni au départ de ses voisins. Du reste, il ne faisait plus attention à rien ; aujourd'hui que son cœur battait des premières joies de l'amour, le monde ne l'occupait plus ; il ne pensait ni à ses chevaux, ni à ses chiens de chasse ; pour la première fois il sentit dans son cœur résonner cette sensible corde dont plus tard, au camp devant Ratisbonne, une belle joueuse de harpe lui rappela les accords, alors que la maladie et les douloureux souvenirs de son premier amour l'avaient presque entièrement séparé du monde. peut-être ne serait-il pas devenu ce prince insatiable, se jetant sur tout et cherchant à s'emparer de tout, si le sort ne l'avait pas arraché à cette liaison qui aurait pu faire le bonheur de toute sa vie.

Le bruit occasionné par le départ du prince s'était apaisé. Bella, la tête appuyée contre les vitres, vit le bateau se mettre en mouvement : les voiles se tendirent, les rames frappèrent l'eau.

– Ah ! pensait-elle, ces voiles qui nous séparent l'un de l'autre ont une force cachée qui rapproche nos cœurs à mesure qu'elles s'éloignent.

Après être restée quelque temps absorbée par ses pensées, elle ouvrit doucement la porte de la chambre où elle devait coucher avec Braka ; mais elle fut assez étonnée de trouver les fenêtres ouvertes, les lits intacts et les malles absentes. Elle s'approcha du lit de la vieille et l'appela tout bas, puis plus haut, mais rien ne bougea, et elle vit à la faveur de la lune qu'il ne restait aucune trace de leur présence, excepté une cuvette pleine d'eau sale, et une serviette mouillée étendue sur une chaise.

Bella, sans cependant s'en effrayer, ne pouvait pas s'expliquer tout cela. Elle passa dans la troisième chambre que devait habiter Cornélius ; elle n'y trouva non plus personne. Elle commença alors à s'inquiéter d'être ainsi a abandonnée ; elle ne connaissait dans cette maison que la vieille Nietken, mais elle aurait préféré s'enfuir toute seule que d'avoir recours à elle.

Malheureusement le hasard amena la vieille au-devant d'elle. Deux vieux gentilshommes lui demandaient du vin, des dés et des filles pour se divertir ; et la vieille n'ayant pas de meilleure chambre libre que celle que venaient de quitter le duc et la famille Braka, entra avec une lumière pour remettre les choses en ordre ; mais en apercevant Bella, elle recula, comme à la vue d'un spectre.

– Qu'avez-vous, maman Nietken ? lui dit Bella naturellement, où est donc ma mère ?...

– Jésus Maria, dit la vieille, je ne sais pourquoi vous m'avez fait peur. Avez-vous oublié quelque chose, Mademoiselle ? C'est donc bien précieux ! Vous deviez déjà être loin. C'aurait été un boisseau d'or, il se serait trouvé en toute sûreté chez moi !

Bella ne pouvait s'expliquer ces paroles, et lui demanda où était allée sa mère ; elle se trouva bien embarrassée quand la Nietken lui répondit n'en rien savoir.

La vieille, qui se rappelait l'interrogatoire du prince, fut assez rusée pour soupçonner quelque connivence entre Bella et lui ; et, comme elle avait été peu payée par le prince, ou plutôt par Adrien qui tenait la caisse, elle résolut de profiter de cette découverte pour s'en venger.

– Eh ! dit-elle en regardant Bella avec un visage étrange et sévère, sur mon âme, je n'aurais pas cru qu'une noble jeune fille pût se conduire si mal. Ma bonne réputation ne permet pas que cela se passe chez mol ; pour une telle conduite, on devrait fouetter la fille sur la place publique pour faire un exemple.

Bella tremblait de honte et de peur Elle ne voyait et n'entendait plus rien, car son bonheur venait de se changer en un délaissement et un mépris affreux ; n'ayant pas l'expérience du monde, elle pouvait à peine croire qu'elle fût la même personne ; sa position lui faisait horreur ; le déshonneur qu'elle croyait voir si près d'elle faisait un effet effrayant sur sa noble âme, que rien, pas même le malheur, n'aurait pu atteindre. Elle pleura et se laissa tomber sur une chaise.

La mère Nietken laissa cette idée de déshonneur s'enraciner plus profondément dans son esprit, et lui proposa de rester pour faire passer le temps aux vieux seigneurs ; Bella ne soupçonnant rien de mal, et pensant qu'il n'y avait rien d'autre à faire que de servir et de dresser la table, accepta aussitôt, pensant qu'elle pourrait, par ce moyen, adoucir la Nietken et s'en aller le lendemain retrouver tranquillement Braka.

La mère Nietken était très contente de trouver Bella aussi complaisante.

Lorsque les deux vieux entrèrent, ils écarquillèrent les yeux à la vue de Bella, et lui demandèrent pardon d'être entrés dans sa chambre. Qui, en effet, pouvait s'imaginer que la vieille Nietken disposât d'une beauté comme Bella ?

Mais celle-ci dissipa leur erreur, en leur disant d'un air assez embarrassé qu'elle était à leur service ; aussitôt les joues de ces deux vieux se colorèrent du feu de l'amour en même temps que de celui de la jalousie, car ni l'un ni l'autre ne voulait se céder la possession de cette précieuse jeunesse ; ils froncèrent le sourcil, cherchant chacun un moyen d'éloigner l'autre, ou de surenchérir le prix de la fille auprès de la mère Nietken.

Ils se mirent à boire, et à jouer, et pendant que l'un jouait, l'autre essayait de glisser un mot à l'oreille de la vieille qui, calculant à quel prix elle pourrait faire monter la possession de la pauvre Bella, objectait de grandes difficultés aux offres des deux seigneurs.

Bella était naturellement trop prudente et trop fine pour ne pas s'apercevoir du danger que courait son amour et sa liberté ; les deux vieux se permettaient déjà d'insolentes privautés ; elle réfléchit pour trouver un moyen de s'échapper de cette maison ; mais quoi qu'elle pût imaginer, elle était trop bien surveillée, et on ne lui aurait permis sous aucun prétexte de sortir de la chambre.

Les deux vieux se passionnaient à mesure qu'ils buvaient ; ils parlaient de leurs exploits et commençaient à se quereller ; l'hôtesse craignait qu'ils ne tirassent leurs épées et ne cassassent ses

bouteilles et ses verres, lorsqu'heureusement une bande de ces musiciens qui couraient autrefois les kermesses des Pays-Bas frappèrent à la fenêtre et demandèrent s'ils pouvaient entrer pour chanter ; la vieille les introduisit aussitôt. Les musiciens masqués, enveloppés dans de grands manteaux, regardèrent autour d'eux, et, voyant les deux vieillards si tendrement épris de la jeune fille, se mirent à chanter cette chanson sur la bonheur de la vieillesse qui peut encore aimer et être aimée :

Bon papa, suce l'ardeur de la jeunesse

Sur la fraîche rougeur de ces lèvres.

– Lorsqu'on mêle du miel avec du vin,

N'en naît-il pas une boisson agréable ? –

Allume aussi du feu

Pour qu'Amour puisse se chauffer ;

Vois, le mauvais petit polisson,

Entre dans la chambre, appuyé sur des béquilles.

Après cette chanson, Bella fit semblant de redoubler de prévenances pour les deux seigneurs ; elle alla voir les musiciens, et leur dit qu'elle voulait chanter avec eux, mais qu'il fallait lui prêter un de leur costume et un masque. La mère Nietken était ravie de la voir accepter son sort aussi gaiement.

– Danse plutôt, mon cœur, et fais voler tes jupes jusque pardessus ta tête ; je m'en vais servir à ces Messieurs un verre de malaga.

Pendant ce temps, Bella prit à part une musicienne, et lui offrit le précieux collier que Cornélius avait trouvé dans ses bottes, si elle voulait protéger sa fuite en lui prêtant son costume et en restant à sa place. Cette femme accepta très volontiers, bien sûre de se tirer d'affaire avec ses six camarades, aussi habitués à se battre que les autres hommes à se peigner, et trouvant un bon bénéfice à échanger à ce prix quelques vieux haillons.

Le changement s'opéra derrière un paravent, et Bella s'esquiva, pendant que son bonnet, garni d'argent, et son riche collier au cou de la musicienne faisaient l'admiration des deux vieux fous amoureux. Cette femme dansa, et ses pas leur parurent si voluptueux, qu'ils se jetèrent l'un et l'autre à son cou ; mais ces démonstrations firent tomber le masque, et les deux seigneurs furent très désagréablement étonnés en voyant un visage inconnu et décrépit qui leur jeta un éclat de rire au nez.

– Où est Bella, misérables fripons ? s'écria la Nietken.

Pour toute réponse, un des musiciens lui envoya un coup de poing qui l'étendit à terre.

Les deux seigneurs voulurent sauter sur lui, mais les autres en eurent bien vite raison ; ils les saisirent, les garrottèrent, leur enlevèrent leur bourse, avec laquelle ils s'apprêtaient à payer la Nietken, fermèrent la porte à double tour, et s'en allèrent tranquillement, après avoir fait une bonne récolte dans leur soirée.

Bella, après avoir couru pendant une heure dans un sentier qu'elle savait mener à Gand, s'était arrêtée au pied d'un buisson pour prendre un peu de repos. Elle vit passer plusieurs troupes de gens ivres qui revenaient également de la kermesse, mais on

ne l'aperçut pas ; quelques chiens seulement vinrent rôder autour d'elle.

Ce buisson formait la limite de deux communes, et les ossements qui l'entouraient marquaient assez la destination du lieu ; aussi resta-t-elle longtemps sans que personne fît attention à elle. Personne n'était passé de ce côté. Elle tomba bientôt dans un sommeil profond qui dura jusqu'au lendemain soir. Lorsqu'elle se réveilla, elle ne pouvait plus remuer aucun membre, ni ouvrir les yeux ; elle n'avait conservé qu'une perception vague des bruits et des sons ; elle entendit d'abord l'aboiement d'un chien, puis deux voix, qu'à leur conversation elle reconnut être celle des gardes champêtres des deux villages contigus.

– Ecoute, Pierre, disait l'un, cette femme morte est sur ton territoire.

– Je parie le contraire, répondit l'autre ; on devrait bien mettre une pierre pour mieux marquer la limite, et je suis sûr que ce corps serait de ton côté.

– Non, par le diable, tu m'as l'air de ne pas savoir ce que tu dis : les deux communes paieront l'enterrement, et cela va leur coûter beaucoup de peines et de frais, sans compter les querelles et les procès qui en résulteront.

– Ecoute, mon vieux, reprit l'autre, je me souviens d'un moyen inventé par mon prédécesseur Benoît le Roux. Lorsque je trouve un cadavre, disait-il, et que je le regarde, je lui trouve généralement l'air de mauvaise humeur, c'est qu'il ne veut pas être enterré chez nous ; eh bien ! que sa volonté soit faite. Je décris un signe de croix au-dessus de l'Escaut et j'y jette le mort ; s'il veut

retourner dans son pays, il en est libre. Mais, dis, personne ne peut-il nous voir ?

– Eh ! Pierre, reprit l'autre, l'idée n'est pas si mauvaise ; tu n'aperçois personne ? Enveloppons le corps et portons-le à la rivière.

Bella voulut crier, mais elle ne put donner le moindre signe de vie. Les deux hommes l'avaient déjà saisie lorsque le plus jeune se ravisa.

– Halte-là ! dit-il à son compagnon, il fait encore trop clair, on pourrait nous voir de la colline ; allons un peu dans la prairie, et revenons dans deux heures, il fera sombre, et personne ne nous dérangera.

A ces mots, ils s'éloignèrent, chacun de leur côté.

En cet instant Bella passa alors de cette affreuse angoisse dans une étrange extase. Elle vit son père une couronne sur la tête, assis sur une pyramide d'Egypte qu'il lui avait bien souvent décrite ; ses jambes étaient comme soudées l'une à l'autre, et ses bras collés le long de son corps ; elle lui dit doucement :

– Ne peux-tu donc me tendre la main comme autrefois ?

– Non, répondit-il ; autrefois je t'aurais soutenue, je t'aurais retenue avant que tu ne déterrasses la mandragore ; mais sois heureuse, tu en es débarrassée. Tu es destinée à avoir un fils qui ramènera notre peuple au pays. Tu as encore beaucoup à souffrir. Sois hardie comme la rosée de la nuit, qui va au-devant du soleil et qui ne craint pas de le regarder en face pour qu'il l'attire à lui.

Après que cette apparition se fut dissipée, Bella se réveilla. Le soleil était sur son coucher ; elle put se relever facilement, et ne ressentait plus qu'une légère lassitude dans les membres. Elle se dirigea lentement vers la ville, et passa en soupirant devant la maison de campagne abandonnée qui avait protégé son enfance ; elle arriva enfin à la maison que trois jours auparavant elle avait quittée avec les plus douces espérances. Elle souleva tranquillement le marteau de la porte ; la servante vint ouvrir, et Bella lui sauta au cou ; mais cette fille la repoussa en lui disant qu'elle ne la connaissait pas.

Lorsque Bella se fut nommée, la servante poussa un cri, laissa tomber son flambeau, et courut vers ses maîtres, en leur criant de manière que Bella entendit :

– Jésus Maria, c'est une autre Bella !

Braka, Cornélius et sa compagne Bella Golem, sortirent de leur chambre pour voir la nouvelle arrivée. Comment peindre leur étonnement réciproque ? Braka ne savait quelle contenance faire ; Bella Golem ne paraissait nullement émue, comme si elle était trop sûre de son affaire pour concevoir des doutes sur sa propre personne. Bella pleurait ; abattue par la fatigue et la faim, elle avait à peine la force de les regarder. Cornélius, qui se voyait tout d'un coup en possession de deux femmes, et qui ne pouvait savoir comment cela se faisait, n'en ayant réellement pris qu'une, sautait comme un pétard (terme d'artificier), courait, leur disait des injures, sans savoir au juste ce qu'il faisait. La servante et Braka, les premières, hasardèrent que la dernière arrivée pouvait bien être la vraie ; mais Cornélius leur soutint le contraire, parce que Golem, bien habillée, lui plaisait plus que Bella vêtue des haillons d'une chanteuse ambulante.

La pauvre Bella demanda quelques aliments et l'abri pour la nuit, car elle tombait de fatigue, promettant de s'en aller le lendemain matin si on ne pouvait la souffrir dans cette maison ; mais Golem s'y opposa. On sait en effet qu'elle n'avait pris dans le miroir que quelques-unes des pensées de Bella, et c'était ce qui lui donnait une apparence d'éducation ; mais elle avait conservé un cœur de juive, et dans la crainte que l'étrangère n'occasionnât quelque dépense, et surtout ne la supplantât, elle s'écria :

– Si cette fille ne quitte pas de suite et volontairement la maison, si elle continue à vouloir profiter de cette ressemblance pour m'enlever l'amour de mon mari, je lui déchirerai ce visage imposteur de mes propres ongles. Et toi, s'écria-t-elle en se tournant d'un air menaçant vers Cornélius, pourquoi restes-tu là et ne lui as-tu pas déjà rompu l'échine ? Cela révèle ta fausseté, tu as déjà eu des rapports avec cette femme ; je vais vous casser la tête à tous deux, et vous vous embrasserez ensuite tant que vous voudrez, misérables adultères !

Cornélius, fort effrayé de cette menace, jugea prudent de se montrer encore plus furieux ; il leva son bâton en s'écriant :

– Misérable fille, je vais te punir !...

Braka eut peine à retenir un éclat de rire à l'aspect de son visage furibond. Bella, voyant tout cela, se retira lentement, et sortit. Cornélius se contenta de donner quelques coups de bâton sur la porte, et rentra en disant :

– Je lui donné quelque chose dont elle se souviendra longtemps.

Golem, pour le récompenser, l'embrassa en l'appelant son cher mari ; le pauvre Cornélius ne se doutait pas qu'il venait de chasser la vraie Bella pour garder une poupée d'argile ; car, dans la nuit de noces, Bella Golem, par mégarde, lui avait écrasé ses yeux de derrière qu'il avait conservés jusque-là. De tels accidents arrivent souvent quand on a des propriétés si particulières.

Je sais un orateur qui s'animait toujours d'une manière extraordinaire, et qui perdit complètement cette propriété un jour que ses auditeurs, voulant faire une expérience sur lui, lui versèrent un seau d'eau froide au moment où il était au paroxysme de son animation.

Bella était maintenant décidée à chercher un refuge chez l'archiduc. Elle se rendit à son palais qu'elle connaissait, et qu'on voyait de loin s'élever au-dessus des autres maisons. Son cœur battait violemment, ses jambes se dérobaient sous elle, sa langue refusait presque de la servir ; enfin elle parvint à expliquer au portier qu'elle avait absolument besoin de parler à l'archiduc.

Le portier était un vieillard tout dévoué à Adrien, lequel, par raison hygiénique, faisait surveiller très soigneusement l'innocence de son élève. Le vieux portier fit entrer Bella dans une antichambre, et alla avertir Adrien qu'il y avait là une fille suspecte qui demandait à parler à l'archiduc. Adrien venait de se mettre à table, devant un bon poulet rôti, dans son cabinet de travail, où il avait l'habitude de souper seul. Il ordonna d'assez mauvaise humeur de faire entrer cette fille. On introduisit Bella. Comme elle craignait que le prince ne fût pas de retour, la vue d'Adrien la tranquillisa. Celui-ci la regarda, et se contenta de dire :

– Kyrios, kyrios (seigneur, seigneur).

Elle aperçut le rôti, et, poussée par la faim, elle prit une chaise, se mit à table devant Adrien, et se servit un morceau de poulet qu'elle mangea avec l'appétit d'une malheureuse qui n'a rien pris depuis deux jours.

Adrien secoua la tête en répétant :

– Kyrios, kyrios.

Il lui offrit de la confiture de groseille qui assaisonnait le rôti, et lui versa un verre de vin.

– Tu es une étonnante fille, lui dit-il ; mais dis-moi quand tu es née ; je veux examiner le signe qui a présidé à ta naissance.

– Ah ! Monseigneur, répondit-elle, je ne pourrais guère m'en souvenir, j'étais trop sotte dans ce temps-là !

– Kyrios, kyrios, dit Adrien ; mais comment s'appelle ton père ?

– Ah ! mon pauvre père, s'il avait su !

– Kyrios, kyrios, reprit Adrien ; allons, rassure-toi, je ne veux pas savoir tes secrets.

– Mais l'archiduc ne va-t-il pas venir ? dit Bella. Kyrios, kyrios, tu as raison, je te conduirai près de lui, mais cela ne presse pas.

– Eh ! mon cher seigneur, dit Bella d'un air aimable, menez-moi de suite, cela lui fera certainement plaisir, je l'aime tant.

– L'étonnante fille, se dit Adrien, elle me fait le messager de son amour… Et qui sait si cet amour n'attachera pas l'âme légère de notre prince ; il ne va bientôt plus nous être possible de l'éloi-

gner des femmes ; elles s'efforceront toutes de l'entraîner dans la mauvaise voie, tandis que celle-ci me paraît jeune et encore innocente.

– Que dites-vous donc ainsi à part, mon cher seigneur ? demanda Bella.

– Je vais te conduire bientôt chez l'archiduc ; mais attends encore un peu, tu es fatiguée, repose-toi sur mon lit, et dis-moi avec confiance d'où tu viens, je garderai fidèlement le secret.

Bella ne put s'empêcher de lui ouvrir son âme ; elle lui raconta toute son histoire, elle ne lui cacha qu'une chose, la manière dont elle s'était rencontrée à Buick avec le prince ; elle lui dit que c'était dans la foule qu'elle avait été séparée de Braka.

Après ce récit, Adrien tomba dans une profonde méditation et dans de graves calculs ; pendant ce temps, Bella s'endormit.

Il s'approcha de son lit, et la regarda avec une espèce d'étonnement : c'était en effet bien étrange pour lui de voir une jeune fille repose sur cette couche, froide et solitaire comme celle d'un prêtre.

Enfin il entendit rentrer l'archiduc qui avait passé la nuit à un souper chez le comte d'Egmont ; il laissa passer quelques instants avant d'aller le trouver dans sa chambre. Lorsqu'il entra, Cenrio lui fit signe de marcher doucement, parce que le prince était très fatigué, et qu'il s'était endormi aussitôt rentré. Et Adrien alla vers le lit, vit la chevelure blonde du prince, réunie comme il en avait l'habitude dans une résille d'or, et se retira sur la pointe des pieds en faisant signe de la main de se tenir tranquille. Pendant ce temps, Cenrio se mordait les doigts pour ne pas rire.

Le tour était fait, et Adrien avait pris un mannequin rembourré pour le véritable archiduc, Car tandis que la vraie et vivante Bella était chez lui, Charles cherchait en vain chez Golem, cette poupée sans vie, le bonheur qu'il avait goûté si pur avec Bella.

Le matin, le prince, par l'entremise de Cenrio, était convenu avec Bella Golem, qui au lieu du cœur plein d'amour de la vraie Bella, n'avait qu'un vil cœur de juive, de venir la voir dans la nuit, après qu'elle aurait donné à son petit homme-racine une boisson soporifique qu'il lui ferait remettre. Braka qui était dans le secret, devait remplacer Bella dans le lit conjugal, car le petit était si jaloux que, même en dormant, il tenait toujours sa femme par un doigt qu'il étreignait et qu'il baisait de temps en temps : c'était sa seule manière de la caresser.

Cornélius, toujours préoccupé de la seconde Bella, venait de s'endormir, lorsque le prince entra dans la maison, après avoir attendu quelque temps que Bella Golem se fût débarrassée de son mari. Il était extrêmement curieux de savoir comment elle se trouvait la femme de Cornélius, et ce qui était arrivé au Golem qu'il avait fait faire par le juif, pour tromper son mari.

Golem Bella lui répondit si naturellement qu'il ne se douta pas le moins du monde avoir affaire à une poupée ; surtout parce qu'il avait une extrême confiance dans la pénétration de son regard, pour deviner les faussetés de l'âme. Elle lui dit que Cornélius soupçonnant quelque liaison entre elle et l'archiduc, s'était d'abord montré très méchant, et ensuite l'avait obligée à l'épouser au premier village qu'ils avaient rencontré ; il espérait par là la dédommager de la perte du prince.

L'archiduc ne lui demanda pas d'autre explication. Le malheureux avait joué avec les enchantements pour arriver à son but, et maintenant il en était la victime. Dans l'amour tout est si noble, qu'une fourberie est comme une perle fausse enchâssée dans une riche monture, et qui éveille la défiance ; le prince n'avait-il pas trompé Bella en cherchant à la mettre en son pouvoir par des moyens surnaturels ?

Lorsque le lendemain matin au lever du soleil, et à l'heure où les corneilles, le seul oiseau des grandes villes, commençaient à crier, Cenrio vint le réveiller. Le prince sentit qu'il y avait eu quelque chose d'incomplet dans son bonheur : son cœur était triste et serré, il n'était pas heureux comme lorsqu'à Buick il prenait congé de Bella ; il lui semblait que ce n'était plus le même être qui avait dormi à côté de lui ; s'il n'était pas parti si tôt il aurait peut-être découvert sur son front le mot qui la faisait vivre. En retournant au palais il maudit cette nuit, et jura de ne plus retourner à ce rendez-vous. Rentré chez lui, Cenrio lui raconta le danger qu'il avait couru, et comment il avait manqué d'être découvert par le vieil Adrien.

Pendant ce temps Adrien était dans une grande perplexité. Après avoir quitté le prince empaillé, il avait fait de grands projets, qui revenaient tous à favoriser la passion du prince. Il cherchait à s'excuser à ses propres yeux de garder Bella. A cette heure avancée de la nuit, il n'aurait pu sans scandale faire sortir une jeune fille de chez lui. Il avait bien fallu être indulgent et donner son lit à la pauvre Bella accablée de fatigue : il s'étendrait lui-même sur un canapé loin d'elle, pour éviter toute tentation. Son embarras redoubla lorsqu'il voulut prendre un verre que Bella avait placé tout près de son lit ; c'était le seul qu'il y eût dans sa

chambre, et il avait extrêmement soif ; il se leva enfin et alla le chercher. Bella, dont le sommeil était très agité, s'éveilla à moitié et la regarda.

Jamais un tel regard n'avait été dirigé vers le pauvre Adrien, et, malgré lui, il mit beaucoup plus de temps qu'il n'en fallait à boire, et à chasser une mouche qui revenait toujours piquer cet ange endormi ; à la fin il fut pris d'une sensation qu'il avait à peine soupçonnée ; Vénus s'était emparée de lui. Il récita en lui-même des vêts d'Horace, et je ne sais où cette érotique érudition l'aurait mené, s'il n'avait rencontré dans une glace sa tonsure et ses cheveux gris ; ce spectacle le glaça. Adrien amoureux, c'était un saint qui s'enivrerait le jour de sa mort.

Il s'étendit en soupirant sur le dur parquet, mais il ne put dormir, son imagination était en mouvement ; il aurait bien voulu se débarrasser de Bella, mais d'un autre côté il ne pouvait se résoudre à la repousser durement.

Le hasard conduisit ses yeux sur les vêtements d'un domestique qui, après avoir été longtemps à son service, s'était fait chasser pour ses mauvais tours ; ces habits lui parurent propres à faire sortir de la maison la jeune fille, sans qu'elle fut découverte.

Lorsque Bella se réveilla, elle se frotta les peux et demanda avec effroi où elle était ; Adrien la rassura. Il la pria de dire un Ave Maria, qu'elle lui récita avec dévotion ; puis il lui dit qu'il fallait patienter ; qu'il ne pouvait la mener à l'archiduc parce que cela était contre sa conscience, mais qu'il prendrait soin d'elle, si elle lui promettait le secret. Il lui dit alors qu'il avait eu un domestique habitant chez de pauvres parents, qui venait le matin et le soir pour s'informer s'il n'avait pas de commission ou de

courses à faire ; que si elle voulait mettre les habits de ce domestique, elle pourrait faire auprès de lui ce service qu'il ne pouvait demander aux laquais du château.

Bella accepta tout ce que lui proposa le vieillard, car elle entrevoyait la possibilité de rencontrer l'archiduc au moyen de ce déguisement, et c'était là sa seule pensée. Elle courut chercher le costume de son nouvel emploi ; mais entièrement étrangère à ces vêtements, elle ne se reconnaissait pas entre les culottes et les pourpoints, et son vénérable maître fut obligé, non sans rire, de l'aider à s'habiller. Elle lui dit qu'elle allait retourner se cacher à la maison de campagne, et qu'elle s'y noircirait si bien le visage avec des décoctions de plantes, que personne ne la prendrait pour une fille.

Adrien reconnut à ce trait la prudence naturelle à son peuple ; il craignait cependant encore d'être découvert ; mais il se rassura complètement en entendant, lorsqu'elle passa sur la place publique, des garçons lui parler comme à leur ancien camarade, le domestique d'Adrien.

Après cela, il se rendit chez l'archiduc, qu'il trouva dormant après une nuit sans sommeil ; il le secoua pour le réveiller, et lui fit une longue réprimande sur la paresse, où la vertu, semblable à un navire perdu dans une mer sans fond, ne peut pas jeter l'ancre et finit par s'engloutir. Le soir il n'avait pas voulu le déranger, parce qu'avant minuit les heures de sommeil sont sacrées, et une de ces heures vaut mieux pour le repos du corps et pour l'esprit que deux après ; mais ronfler quand le soleil lui donnait dans le nez était tout à fait inconvenant ; il parla ainsi pendant une heure et sa réprimande rendormit le prince encore plus profondément ; de sorte que le vieux précepteur découragé l'abandonna, et se

consola en démontrant à Cenrio que ce prétendu ouvrage de Pierre Lombard, qu'il avait découvert à Buick, était ou supposé ou fait par l'auteur à une époque à laquelle son génie et ses connaissances l'avalent abandonné.

Cenrio fit l'étonné, mais intérieurement il riait de voir qu'une vieille paperasse avait coûté tant de travail à ce savant homme. Il l'interrogea sur l'extraordinaire conjonction qu'il avait observée à Buick, sur quoi Adrien lui assura qu'un puissant conquérant devait être apparu dans l'Orient ; mais où, il ne pouvait pas le préciser.

Cenrio faisait semblant de l'écouter, mais il pensait à tout autre chose ; il avait dans la tête plusieurs événements dont il ne pouvait pas trouver la rime ; peut-être parce que le sort n'y avait mis que des assonances ; par exemple, il n'avait pu deviner ce qu'était devenu Bella Golem ; il ne savait pas non plus comment la vraie Bella avait rejoint la vieille Braka, qui l'avait laissée à Buick entre les bras de l'archiduc, toutes choses qu'il n'avait pas eu le temps d'approfondir avec le prince.

Lorsque. le vieillard eut quitté la chambre en disant : « Kyrios, kyrios, je donnerais bien quelque chose pour découvrir, ce conquérant », Cenrio soumit au prince les questions qu'il s'était adressées à lui-même.

L'archiduc n'était pas moins inquiet ; car au milieu de son bonheur, il lui semblait que la Bella qu'il avait rêvée n'était pas celle qu'il venait de voir.

– C'est certainement celle que j'aime qui est perdue, disait-il, celle qui, au seuil de ma vie, m'est apparue comme une aurore passagère, au milieu d'un nuage divin ; ce que j'ai pressé dans

mes bras, ce n'est que son imitation terrestre, qui satisfaisait avec moi ses appétits grossiers, et dont mon cœur a maintenant horreur. Que je devienne un pauvre pèlerin, que je parcoure la terre en redisant mon malheur à tous les vents, et en cherchant partout celle à qui j'appartiens pour toujours ; et si je ne la trouve pas, que je me réfugie dans la solitude et la paix d'un monastère : Cenrio, voilà ce que je désire ; et si je n'y arrive pas, je refuserai de remplir les espérances que le monde attend de moi.

Cenrio laissant le prince à ses réflexions, lui promit d'aller à Buick, et de faire toutes les recherches possibles pour déchiffrer l'énigme.

Pendant ce temps, Cornélius fut mandé au château. L'archiduc, pour rendre moins dangereuses ses visites à Bella Golem, avait promis à celle-ci de donner un emploi à son mari, à condition qu'il obtiendrait d'un certain nombre de seigneurs de haut rang le témoignage qu'il soit véritablement un homme.

Le petit avait déjà couru toute la matinée, et s'était fait donner par écrit l'opinion de différents seigneurs sur sa nature ; et il vit avec étonnement que chez tous il y avait plus ou moins de doute à son égard. Tous ces témoignages s'exprimaient, d'ailleurs, d'une manière conditionnelle. Voici ce que disait le baron de Vanderloo :

« S'il restait assis à une table, on pourrait encore le faire passer pour un homme ; mais il faudrait qu'il ne se levât jamais, à cause de la petitesse disproportionnée de ses jambes, qui lui donnent l'air d'un chien habillé. »

Le seigneur de Meulen déclarait que :

« Il serait irréprochable en tous points, si sa mère n'avait pas eu apparemment le corps trop chaud, à cause de quoi il ressemblait à un pain trop cuit, qui serait crevassé et ratatiné. »

Le comte d'Egmont avait mis sur la circulaire :

« Il est très bon dans certains cas de pouvoir cacher ses forces à l'ennemi ; Cornélius pourrait être utilement employé, étant mis dans la poche d'un soldat ; il appuierait son mousquet sur un des boutons de la veste, et l'ennemi serait effrayé de voir une fusillade sortir de la poche des adversaires. »

Le petit porta au prince ces observations et d'autres du même genre, qui toutes avaient été rédigées avec la meilleure intention possible de le faire réussir. L'archiduc les lut, et eut grand-peine à ne pas éclater de rire. Malgré cela il lui promit une place convenable dans un régiment qu'il allait former, et où il introduisit un nouveau genre de casque, remarquable surtout par un grelot et deux longues oreilles, qui en faisaient un ornement original.

Le petit était au comble de la joie de voir son désir satisfait. Aussi se trouvait-il très fier de recevoir chez lui l'archiduc, qui lui demanda des nouvelles de sa jeune femme, et manifesta le désir de la connaître.

Ce jour même une fête devait avoir lieu dans la maison de Cornélius. Malgré une nuit de désappointement, malgré ses préventions, l'archiduc sentait une force magique qui se moquait de son amour pour la vraie Bella, et qui lui inspirait un désir invincible de revoir Golem. Ce sentiment, auquel il ne peinait, résister, n'était pas d'accord avec ce qu'il avait au fond du cœur ; l'un de ces sentiments exigeait quelque chose de possible et de positif, tandis que l'autre se perdait dans d'interminables rêveries.

Dès le matin Bella avait pris tristement le chemin de la maison de campagne, où elle comptait se glisser sans être vue, et par des détours connus d'elle seule.

Mais elle rencontra Peau-d'Ours qui s'était attardé à compter son trésor, qu'il avait presque recouvré par son travail.

Lorsqu'il aperçut Bella, il ne put retenir ses larmes, et lui demanda ce que c'était que sa nouvelle maîtresse, car il avait très bien remarqué qu'elle avait une figure fausse et imitée ; mais de peur de perdre sa place, il n'en avait osé rien dire. Bella lui recommanda le silence : elle lui dit que depuis l'accueil qu'on lui avait fait à son retour, elle avait en aversion Braka, Cornélius et le reste ; qu'elle ne pouvait se résoudre à soumettre son indépendance de princesse aux exigences de la ville ; et qu'elle voulait de nouveau vivre dans sa vieille maison, jusqu'à ce qu'elle rencontrât des gens de son peuple et libres comme elle.

Après cela elle lui demanda comment les choses s'étaient passées, et pourquoi, le soir de son arrivée à Gand, elle ne l'avait pas vu ; il lui raconta qu'il avait été envoyé par la fausse Bella pour introduire, par une porte dérobée, l'archiduc qui lui avait donné rendez-vous.

A ces mots, Bella lui ferma la bouche ; elle ne voulait plus rien entendre après cela : après avoir appris que cette aventurière lui avait enlevé la dernière chose qui la fit vivre au monde, l'amour de l'archiduc. Sa douleur déborda dans son âme ; lorsqu'elle put pleurer, les larmes la soulagèrent. Elle se pendit au cou de Peau-d'Ours, et y resta attachée pendant plus d'une heure. Heureusement le chemin n'était pas fréquenté, car autrement on se serait arrêté pour les regarder. Peau-d'Ours calculant en lui-même

combien il avait encore de jours à servir, se mit à son tour à pleurer sa position, sans prendre attention au malheur de Bella ; semblable en cela au moulin, qui ne trouve belles que les eaux qui font tourner sa roue. Enfin craignant d'arriver trop tard à Gand, et voulant se débarrasser de Bella, pour terminer cette scène, il écrasa entre ses doigts une prune véreuse, tombée d'un arbre voisin et dit :

– Combien ce ver est plus heureux que nous autres hommes ! plus il vit, plus le fruit devient doux ; seulement, je ne saisis pas l'idée de cet animal, de rester enfermé dans sa chambre, et de se soustraire ainsi à toutes les jouissances de la vie ?

Le niais ne comprenait pas que sa position n'était autre que celle du ver caché dans un fruit délicat.

Belle était trop triste pour faire attention à ce qu'il disait ; elle lui ordonna de partir ; et il la quitta, en lui promettant de revenir chaque nuit, et de lui apporter ce dont elle avait besoin, moyennant quelque petite récompense. Elle ne pensait pas à ce q elle disait en ce moment, car elle avait tout perdu.

Ne s'inquiétant pas si elle pouvait être vue, elle entra sans aucune précaution dans cette maison mystérieuse ; en ouvrant la porte au moyen d'un secret de la serrure, elle ne fut assaillie par aucune considération sur le changement de son sort ; elle se sentait déshonorée, méprisable, depuis que l'archiduc ne l'aimait plus ; elle voulait l'oublier, taudis que, malgré elle, toute son inquiétude était de savoir où il se trouvait.

Guidée par cette pensée bien plutôt que par la faim, elle revint le soir au palais. Elle trouva fermée la porte d'Adrien, qui était en discussion avec plusieurs grands génies de sa connaissance. Elle

restait indécise sous l'obscure entrée du château, lorsque le prince passa ; cet endroit n'étant pas éclairé, il la prit pour l'ancien domestique d'Adrien, qu'il s'était attaché par quelques petits cadeaux, et il lui cria de prendre une torche et de l'éclairer jusqu'à la maison de M. de Corliélius.

Bella s'empressa d'obéir ; elle alluma une torche et marcha devant lui. L'archiduc était fort agité ; un ami intime était arrivé d'Espagne, avec la nouvelle certaine que son grand-père ne pouvait plus lutter que quelques jours contre la maladie qui le minait depuis longtemps ; en vain fuyait-il la mort et allait-il d'une ville à l'autre, comme un malade qui veut changer de lit à chaque instant. Carvajal, Zapara et Vargas, ses médecins, lui avaient annoncé l'approche de ses derniers moments ; et voulant réparer ses torts envers Charles, il avait nommé régent le cardinal Unnenetz au lieu de Ferdinand, et laissait sans contestations à Charles sa succession légitime.

L'attrait magnétique d'une royauté prochaine agitait le cœur ambitieux de Charles, semblable à l'aiguille aimantée qui se meut pour tourner vers l'étoile polaire. Il était si absorbé qu'il ne jeta pas un regard à Bella ; il marcha sans faire attention, en suivant la lumière de la torche, et une fois arrivé il ordonna à Bella d'attendre sa sortie à la porte.

La pauvre Bella ! En éteignant sa torche elle ressemblait à un bon génie qui désespère de sauver celui qui est lui confié. L'air et le ton altier du prince lui avaient ôté tout le courage dont elle avait besoin pour lui parler ; elle le regardait comme perdu à son amour. Elle se tenait tristement appuyée contre le mur, lorsqu'un bruit de musique vint la tirer de sa douloureuse rêverie. Elle n'entendait pas les paroles des musiciens qui demandaient l'au-

mône devant la maison de Cornélius, splendidement illuminée ; ces musiciens lui rappelèrent aussitôt la manière dont elle s'était sauvée des mains des vieillards, ainsi que les émotions auxquelles elle avait été alors en proie. Elle craignait de les voir approcher ; elle ne savait pas ce qu'elle aurait perdu en se retirant !

Se voyant seule au milieu de cette réunion d'hommes qui erraient la nuit dans la ville, elle eut peur et se réfugia entre les colonnes d'une petite chapelle de la Vierge, peu fréquentée et adossée à la maison qui avait été la sienne. Cette bande de musiciens qui se faisaient entendre aux portes des maisons, était bien différente des grossiers chanteurs de la kermesse. Ce n'étaient pas des mendiants, ni des voleurs ; c'étaient des jeunes gens de toutes professions, qui, le soir, se réunissaient avec leurs guitares, et chantaient chacun leur lied. Ce qu'ils recueillaient, ils allaient le dépenser joyeusement le matin avant de se séparer, ou bien ils le donnaient à la fille qui avait bien voulu les accompagner.

Ces chanteurs étaient si aimés dans la ville, que les parents ne couchaient pas leurs enfants, avant qu'ils eussent fait leur tournée. Et si les petits garçons préféraient suivre les tambours qui battaient la retraite, les petites filles goûtaient bien mieux les chanteurs qu'elles accompagnaient jusqu'à leur cabaret.

Un grand nombre de chants, les uns gais, les autres tristes, avaient traversé l'oreille de Bella sans y laisser d'impression, lorsqu'un jeune étudiant voyageur vint se placer devant l'image de la Vierge, de telle sorte que son pâle visage était faiblement éclairé par les lumières de la maison, et commença un lied comme on en chantait beaucoup alors, d'une voix qui trahissait son émotion :

I

La nuit propice est arrivée.

Les ténèbres cachent les hommes les uns aux autres,

Je peux donc laisser couler mes larmes

Et me promener sous la fenêtre de ma bien-aimée.

Le gardien de nuit crie les heures d'un ton monotone,

Le malade gémit sur son lit de douleur,

L'amour se plaint de ses blessures,

Et les cierges brûlent autour des cercueils.

II

Ma bien-aimée est morte pour moi en ce jour,

Où elle épouse mon rival ;

J'ai enseveli mon amour dans la douleur.

Voue compter, mes pleurs, ce serait compter les étoiles ;

Autant la lumière des astres donne du courage,

Autant la lumière qui vient de sa fenêtre me fait mal.

Je vois d'épais nuages dans le lointain,

Et des spectres qui m'entourent.

III

La maison est pleine de tumulte et de bruits étranges ;

Ces hommes m'évitent et ne me parlent pas.

Ils ont pitié de moi, et s'arrêtent autour de moi.

Ne suis-je donc point un de leurs semblables ?

Pendant le jour, les forêts me cachent,

Et la nuit sombre vient me rendre la liberté ;

Ma bien-aimée est heureuse dans ce beau jour

Qui me voue à la douleur éternelle.

IV

Combien de fois me suis-je assis ici plein de joie,

Jusqu'au moment où les étoiles commencent à pâlir !

Ah ! le monde m'a oublié

Depuis que ma bien-aimée m'a abandonné.

La terre verdoyante n'existe plus pour moi ;

Le brillant soleil ne luit plus pour moi ;

La clarté de la lune m'est insupportable ;

La nuit voit couler la fontaine de mes larmes.

Là il s'arrêta, rejeta son manteau sur son bras, découvrit une lanterne d'où il tira un cierge allumé, et le piqua devant l'image de la sainte Mère ; puis il chanta sur un autre air :

La sainte Mère ne pense plus à moi,

Notre Père ne pense plus à moi.

Cependant j'allume ce cierge pour la sainte Mère,

Et je crois au céleste Père.

Lorsque le cierge éclaira le visage du jeune homme, Bella se souvint de l'avoir vu plusieurs fois devant sa maison, lorsqu'elle regardait dans la rue. Elle se supposa et non sans raison la cause de ses tourments, et comprit qu'il la croyait mariée. Un amour pur et fidèle lui était resté inconnu, tandis que celui qu'elle aimait l'abandonnait pour une aventurière.

Fallait-il donner son amour à ce malheureux ? C'était sauver une vie pleine de dévouement et de respect. Elle se dirigeait déjà vers le jeune chanteur pour se faire connaître et lui découvrir sa naissance et sa nation ; en ce moment la lune vint éclairer un clocher voisin, qui se dressa devant elle et lui rappela les pyramides de l'Egypte et sa patrie ; cette illusion chassa toute idée d'amour.

Un des garçons chanteurs fit le tour de l'assemblée tenant une chandelle d'une main, un plateau de l'autre ; il passa également devant elle ; ce plateau ne contenait que des fruits, quelques poires et quelques pommes, restes du repas que les enfants leur avaient donnés ; aussi Bella, croyant qu'on les lui offrait, prit une poire et la porta à sa bouche. Le garçon la regarda avec étonnement et lui fit comprendre qu'il fallait payer ; Bella, fort embarrassée, porta la main à sa poche, et prenant pour de l'argent un vieux bouton que le domestique y avait laissé, elle le déposa dans le plateau ; le garçon se mit à rire, et appela toute la bande qui lui ordonna, puisqu'elle n'avait pas d'argent, de chanter son plus beau lied.

La pauvre Bella était dans le plus grand effroi, aucun lied ne lui revenait à la mémoire au moment où elle était obligée de

chanter. Enfin, elle se leva, et dans sa douleur chanta ce qui suit :

Celui qui s'est frappé contre une pierre

Saute haut ;

Son visage dit : Hélas ! et malheur !

Appellerez-vous cela danser ?

Celui que l'amour a trompé

Crie haut ;

Sa voix dit : Hélas ! et malheur !

Appellerez-vous cela chanter ?

O douleur ! Comment pourrais-je te chanter ?

Tu es si dure pour moi !

O mon coeur ! où te porter maintenant ?

Personne ne veut plus de toi !

L'amour et l'honneur sont perdus !

Bella avait chanté ces paroles avec une telle émotion dans la voix, que le chanteur mélancolique cessa sa prière, et, sans la regarder, versa une partie des fruits et de la monnaie du plateau dans sa toque, qu'elle tenait à la hauteur de ses yeux pour se cacher. S'il avait pu la voir, il lui aurait tout donné, car il était le chef de la troupe. Les amours purs comme celui-là donnent à l'âme une telle délicatesse, qu'on fait du bien même à ceux dont le talent ne peut vous détourner de vos pensées.

Le pauvre écolier se sentit comme soulagé après cette aumône. Par discrétion il ne leva pas les yeux vers celui à qui il venait de faire du bien, et emmena sa troupe de peur qu'on ne tourmentât encore ce pauvre étudiant, en le faisant chanter de nouveau.

Lorsque Bella fut seule, elle courut se jeter à genoux à la place que venait de quitter le jeune homme, et où il avait laissé sa lanterne et un bouquet. Les fleurs exhalaient une si douce odeur et la sainte Mère parut la regarder avec tant de tendresse, qu'elle sentit que le péché de son peuple était pardonné :

– Sainte Mère, s'écria-t-elle, nous pardonnes-tu notre crime ? nous recueilles-tu, après que nous t'avons chassée ?

Il lui sembla qu'alors la sainte Mère la regardait avec amitié, et son cœur s'oublia si bien dans cette contemplation qu'elle remarqua à peine la foule des invités qui, vers minuit, sortirent de la maison de Cornélius.

Deux pages de l'archiduc se racontaient qu'ils avalent pris le petit Cornélius endormi avec de l'opium, et l'avaient caché sous le poêle, où ils l'avaient suspendu en l'attachant par les quatre membres aux pieds du meuble ; et qu'il était très fâcheux qu'on ne fit pas encore de feu, car il aurait poussé de jolis cris en se sentant cuire. Ils passèrent sans apercevoir Bella, qui ne fit pas non plus attention à eux ; et lorsque le cierge du pauvre écolier fut éteint, elle se sentit transportée, les yeux ouverts, dans un autre monde. Elle se vit tenant sur son sein un enfant, ressemblant à l'archiduc, et que des peuples nombreux venaient saluer de tous côtés.

Au milieu de cette vision, elle entendit la voix aimée de l'archiduc qui lui dit :

– Allons, réveille-toi ; allume ta torche et éclaire-moi.

En ce moment Bella chancela ; elle avait vu Bella Golem, qui, couverte d'un grand manteau, un flambeau à la main, avait reconduit le prince jusqu'à la porte.

L'archiduc, sans se préoccuper des difficultés qui pouvaient l'empêcher de voir Golem, s'approcha d'elle et lui dit :

– Ainsi demain je serai à tes côtés ; après-demain aussi, et aussi toutes les nuits ; pourquoi pas aussi le jour ? Si j'étais libre et prince d'un peuple qui, comme nous, oublie dans les joies de l'amour les folies de la vie !

– Souviens-toi des perles que tu m'as promises, dit Golem.

Belle alluma sa torche au flambeau ; sa toque était restée devant la chapelle avec les fruits ; et son manteau cachait ses habits d'homme.

Le duc la reconnut, et portant la main à son front, il s'écria :

– Elles sont deux !

– Faut-il donc que je te revoie toujours ici, maudite créature, toujours craindre que tu ne mettes fin à mon existence, cria Golem, en la piquant d'une longue aiguille à cheveux faite en forme de dard.

Mais l'archiduc à qui, en ce moment, venait de se révéler tout ce qu'il n'avait pu croire, saisit Golem Bella par les cheveux ; sur son front il vit le mot qui la faisait vivre : AEMAETH ; il effaça

précipitamment la première syllabe, et le corps tomba aussitôt à terre.

Le manteau était étendu sur cette masse informe ; on aurait dit un de ces tas de sable que ramassent les servantes, et sur lesquels elles étendent un linge quand on les rappelle à la maison, pour que personne ne vienne y toucher.

Ni l'archiduc ni Bella ne jetèrent un regret à cette masse d'argile ; en un tour de main le prince enleva Bella dans ses bras, avec tant de précipitation, qu'il fit tomber la torche ; il la porta, cachée dans son manteau, jusqu'à une fontaine, où il se lava d'eau fraîche les mains et le visage, pour effacer toute trace de l'attouchement qu'il avait eu avec cette trompeuse créature d'argile.

Lorsqu'il se fût purifié, il baisa la vraie Bella sur les lèvres, et lui avoua comment toutes ces faussetés l'avaient fait tomber dans un piège infâme, et la pria de lui raconter comment elle se trouvait dans ces habits.

Bella se retrouvant en possession d'un trésor qu'elle avait cru perdu, était cependant très agitées, et cherchait à paraître joyeuse et calme. C'était bien encore les mêmes liens qui les unissaient, mais ils n'avaient plus cette première fraîcheur, semblable au duvet d'un beau fruit, que le contact du monde enlève bientôt aux âmes innocentes ; c'était ce qui nous arrive à nous autres, buveurs, lorsqu'on achève de remplir un tonneau de vin précieux avec une petite quantité d'un vin inférieur ; le vin n'en est pas moins clair, moins goûté, mais il n'est plus pur.

Charles restait calme, mais par la farce de sa volonté ; il voulait se venger d'avoir été trompé, et la conduite d'Adrien l'irritait

si fort, qu'il ne parut pas s'intéresser à ce que lui racontait Bella de ses malheurs, de son abandon et de son désir de retourner en Egypte. L'archiduc, troublé et échauffé par la joie de bientôt régner, résolut de jouer à Adrien, qui allait partir en Espagne pour surveiller le cardinal Ximenès, un tour qui lui indiquerait bien la fin de son préceptorat.

La nuit même il devait se tenir un conseil présidé par Adrien. Il fut convenu qu'à la fin de la séance, Bella entrerait accuser Adrien de la délaisser, et demander un jugement contre lui.

Bella voyant l'archiduc si calme, essaya à son exemple d'oublier sa tristesse et accepta son rôle dans cette plaisanterie ; elle croyait de son devoir de ne plus se souvenir de ses douleurs, surtout parce que l'archiduc lui avait promis de faire quelque chose pour elle et pour son peuple dispersé.

Après être convenus de leur plan, ils rentrèrent au château par une porte dérobée. L'archiduc offrit à Bella de quoi se rafraîchir, et la fit reposer sur son lit. Puis il la quitta, bien à regret, pour entendre pour la première fois discuter le sort de l'univers. Le conseil se composait d'Adrien, de Chièvres, de Guillaume de Croï, son neveu, et de Sauvage.

Lorsque l'archiduc entra, il remarqua, non sans vanité, la manière inusitée dont on le salua. Chacun calculait intérieurement ce que pouvait lui rapporter ce changement. Pour eux, Ferdinand son grand-père n'était plus malade, il était mort, enterré et oublié. Tous s'efforçaient de l'emporter sur les Espagnols dans le cœur du jeune archiduc qui avait une aveugle confiance en leur dévouement, et cherchaient à faire triompher leurs intérêts et leur ambition, bien plutôt que l'honneur et la gloire de leur roi.

On croyait le conseil fini, lorsque Charles annonça que, maintenant qu'il était son propre maître, il voulait ouvrir une enquête sur la conduite de son précepteur Adrien, principalement pour s'assurer s'il avait rempli exactement ses vœux de chasteté. Tous parurent étonnés, et Adrien, qui n'avait jamais entendu le prince parler sur ce ton et se croyait sûr de son innocence, perdit son sang-froid, et offrit de se soumettre au tribunal le plus sévère.

– Nous ne voulons pas juger, dit Charles, mais seulement donner des preuves ; et voici qui va vous montrer sa ruse cléricale !

A ces mots, il fit entendre un signal convenu, et Bella entra dans la salle avec la livrée du cardinal. Le cardinal rougit aussitôt visiblement ; les autres personnages ne comprenaient pas ce que cela signifiait, jusqu'à ce que l'archiduc demandât à Adrien de lui dire en conscience si c'était bien là son domestique ; si c'était un garçon, si au contraire il n'était pas sûr que ce fût une fille, si, enfin, cette fille n'avait pas couché dans son lit.

Adrien avait tellement perdu toute assurance, qu'il ne put prononcer un mot. Toutes les arguties qu'il avait employées dans sa vie ne vinrent pas l'aider à se défendre ; enfin il dit qu'il n'avait rien à répondre, que c'était un complot monté contre lui, et qu'il serait bientôt vengé.

L'archiduc et Bella ne voulurent pas jouir plus longtemps de son embarras. Il prit Bella dans ses bras, et réhabilita le pauvre Adrien aux yeux de l'assemblée, en disant que c'était lui-même qui avait amené cette jeune fille et l'avait mise nu service du cardinal pour l'avoir plus près de lui.

Adrien respira après ces paroles, et les conseillers vantèrent l'habileté précoce du jeune prince. Chièvres, qui, le croyant en-

core fort maladroit, l'aurait volontiers laissé faire la cour à sa femme pour le tenir plus facilement en son pouvoir, assura que dorénavant il se garderait bien de le laisser seul avec elle.

L'archiduc dit à Bella d'aller trouver madame de Chièvres, qui habitait au château, de se faire donner les plus beaux habits et de revenir avec elle au conseil où il avait encore quelques papiers à signer pour le départ d'Adrien. Ces papiers à expédier n'étaient qu'un prétexte pour gagner du temps.

Des désirs opposés se partageaient l'esprit de l'archiduc. Il se demandait ce qu'il devait à l'amour, ce qu'il devait à sa position ; s'il pouvait épouser une duchesse d'Egypte, et si cela n'apporterait pas le trouble sur son trône.

Il n'avait pas encore terminé cette délibération intérieure, lorsque Bella, vêtue d'une robe de brocard d'argent parsemée de fleurs rouges, une petite couronne de duchesse sur la tête, entra dans la salle avec madame de Chièvres. Tous restèrent étonnés à la vue de son noble maintien, au point que Sauvage et de Croï se dirent à l'oreille que ce devait être quelque princesse que Charles avait résolu d'épouser.

Charles s'inclina devant elle, la fit asseoir sur le siège d'honneur qu'il venait de quitter, et essaya de parler ; son émotion l'en empêcha. Chièvres s'aperçut de cette hésitation, et voulant lui donner le temps de se remettre, il vint vers lui et lui raconta qu'Adrien était parti, et que la crainte de voir sa réputation endommagée lui avait porté à l'estomac. Le succès de sa plaisanterie tira, pour un instant, l'archiduc de son agitation intérieure, et après un silence il dit à l'assemblée :

– Je reconnais publiquement Isabelle, fille du duc Michel d'Egypte, comme héritière de ce pays, et princesse de tous les Bohémiens errants en deçà et au delà des mers ; je lui donne la liberté de les renvoyer tous dans leur patrie, à la seule condition qu'elle restera auprès de nous pour faire notre bonheur.

Bella qui n'avait pas tout entendu, occupée qu'elle était à conserver son maintien et son air imposant, lui sauta au cou lorsqu'il prononça ces derniers mots. Ce mouvement soulagea Charles qui craignait d'être obligé d'aller jusqu'au mariage, et il lui rendit son baiser avec un redoublement de tendresse.

Les conseillers demandèrent qu'on procédât au baisemain, et Chièvres, qui cherchait à prévenir tous les désirs de son maître, dit à sa femme de loger chez elle, le mieux possible, la princesse d'Egypte, jusqu'à ce qu'on lui eût préparé un palais digne d'elle. Charles lui fit la grâce d'accorder ce que, quelque temps auparavant, il aurait demandé comme une faveur à madame de Chièvres. Bella passa avec sa nouvelle mère dans une autre partie du château, tandis que Charles resta encore quelque temps avec ses conseillers.

Le jour était levé depuis longtemps, les oiseaux chantaient leurs chansons, et les hommes politiques allaient se coucher ! Charles se contenta de s'étendre sur un banc de gazon dans le jardin, où il ne put dormir, et où Bella put le contempler de sa chambre.

Dans la maison de Cornélius régnait le plus grand désordre ; lorsqu'en se réveillant il se trouva sous le poêle, il se mit à crier et appela les domestiques qui accoururent dans les costumes les plus légers. Tous étant plus ou moins ivres, ils ne s'étalent pas in-

quiétés le moins du monde de leur maître. Peau-d'Ours, lui-même, avait oublié cette nuit d'aller voir son trésor. Le petit, qui était balancé au-dessus d'un carreau représentant la met couverte de vaisseaux, s'imaginait, dans son ivresse, qu'il volait au-dessus des flots.

Mais lorsqu'on lui eut détaché les pieds et les mains et qu'il tomba sur ce qu'il prenait pour la mer, il se crut perdu. Et cette idée le poursuivit, même après qu'on l'eut retiré de dessous le poêle et qu'on l'eut lavé. Enfin il finit par se dégriser et se fit mener à sa chambre à coucher. Mais quel ne fut pas son trouble, en ne trouvant d'autre trace de sa femme que le lit défait. C'était une énigme pour tous, même pour Braka et pour la servante, qui savaient cependant qu'il avait dû se passer quelque chose d'extraordinaire.

– Le ciel l'aura rappelée à cause de ses vertus, mon enfant, dit Braka, la fenêtre est encore ouverte.

Le pauvre petit Cornélius regarda par la fenêtre pour voir s'il n'apercevait pas encore de loin sa femme. Braka se consola en pensant que l'archiduc avait dû lui préparer un refuge.

Le petit, à qui une hirondelle avait laissé tomber quelque chose dans la bouche, quitta la fenêtre et se mit à courir comme un fou dans la maison ; il trouva la porte ouverte et réprimanda violemment Peau-d'Ours à ce sujet ; mais lorsqu'il vit le manteau de sa bien-aimée, et dessous, une masse d'argile, sans savoir pourquoi il se prit d'une tendresse pour cette terre, comme si c'eût été la femme qu'il avait perdue, il la ramassa soigneusement et la porta dans sa chambre, il l'embrassa mille et mille fois, tout en cherchant à lui donner une forme qui ressemblât à sa Bella.

Cette occupation lui apporta quelque consolation ; pendant ce temps il avait envoyé de tous côtés chercher des nouvelles de la retraite où elle s'était cachée, ou du moins du chemin qu'elle avait pris pour s'enfuir. Mais personne ne put lui donner de renseignements.

Enfin Braka, qui se croyait frustrée des profits qu'elle aurait pu tirer de l'amour de l'archiduc et de Golem Bella, lui apporta la nouvelle que Isabelle, la princesse d'Egypte, qui avait été recueillie au château, et grâce à qui tous les bohémiens obtenaient la permission de se montrer sans obstacle et de gagner leur vie librement, n'était autre que sa femme.

Le petit resta un instant cloué en place, puis il ceignit son épée et courut au château demander à l'archiduc des explications.

L'archiduc lui donna aussitôt audience, l'entendit, lui dit qu'il allait citer la princesse à son tribunal, et assembla pour cela plusieurs seigneurs autour de lui.

Cornélius était si enorgueilli, il faisait des yeux si vaniteux, qu'il put à peine reconnaître Isabelle vêtue d'une robe de soie brodée d'hermine, et accompagnée de madame de Chièvres, qui avait une robe de damas sur laquelle étaient brodés Adam et Eve au pied de l'arbre du bien et du mal, lorsqu'elle entra dans la chambre et vint s'asseoir avec cette dame à la place qui leur avait été assignée.

L'archiduc demanda alors à monsieur de Cornélius Népos sur quoi il fondait sa plainte. Cornélius, qui n'avait pas étudié la rhétorique pour rien, se mit à expliquer toute l'affaire et à dérouler son plaidoyer. Il fut si pathétique qu'il s'empara de toutes les sympathies conjugales des juges ; il parla des premières joies de

deux nouveaux mariés, de cette tranquillité qui n'est interrompue que par les efforts qu'on fait pour employer toutes les forces de sa passion à produire un premier-né, le plus beau possible ; car l'usage des hommes n'est pas de partager entre les enfants, selon leurs talents, la succession du père, mais de tout donner à l'aîné qui doit représenter la famille. C'était ce premier-né, la future joie du pays d'Hadeln, que la conduite légère de sa femme venait de lui enlever, sans penser que le trouble qu'elle avait dans son âme se reproduirait peut-être dans celle de son enfant.

– Le diable parle par la bouche de cet avorton, dit tout bas de Chièvres ; moi qui ne m'émeut pas facilement, je m'intéresse à son infortune.

Le petit continua :

– Et comment pourrais-je vous dire mon malheur, puisque pendant cette même nuit je voguais sur l'immense Océan, et que je fis naufrage sur un lit qui n'était pas le mien : triste présage de ce qui devait arriver au mien, et ce fut cela qui donna l'éveil ! Comme un aigle, les ailes déployées, volant au-dessus des flots, je regardais le soleil, espérant qu'il m'indiquerait la retraite où était caché tout mon bonheur !

– Oui, c'est vrai ! s'écria madame de Braka, qui avait été appelée comme témoin ; c'était deux jeunes garnements qui l'avaient attaché sous le poêle ; et voyez le pauvre petit homme, il est encore tout faible, il aurait pu sa faire bien du mal.

A cette interruption faite dans une bonne intention, tout l'auditoire éclata de rire ; le petit, furieux, tira son épée et allait frapper la vieille, si un hallebardier n'était venu à temps pour l'arrêter.

Après ce plaidoyer, il fut interrogé avec Braka par Cenrio selon les formes régulières de la justice, et ils furent convaincus d'avoir vécu jusque-là, dans la ville, sous des titres supposés. Mais quant à leurs accusations à l'égard de Bella, ils ne voulurent pas céder, et demandèrent qu'on fit venir le prêtre qui avait béni leur union.

Bella ne put se contenir plus longtemps ; elle leur demanda avec indignation s'ils avaient oublié la manière dont ils l'avaient chassée de leur maison, après l'avoir abandonnée à Buick, en la laissant entre les mains d'une infâme entremetteuse ; elle leur demanda si c'était ainsi que le petit était reconnaissant de ce qu'elle avait fait de lui un homme, d'une racine informe.

Le petit et Braka se trouvèrent dans un grand embarras ; mais la vieille eut bientôt fait ses réflexions ; elle passa sans hésiter du côté de Bella :

– Tout ce que j'ai dit, s'écria-t-elle, ne m'est sorti de la bouche que par crainte de ce petit homme ; mais maintenant je dois avouer qu'une personne quelconque a été unie à Cornélius sous le nom de Bella, laquelle personne a disparu sans qu'on sache comment ; mais voilà la vraie Bella, que je dois honorer comme princesse, moi qui suis à son service depuis ses premiers ans.

Là-dessus elle poussa un aboiement digne d'une meute affamée, et se prosterna devant Bella.

Le petit homme-racine, à ces mots, sauta comme un furieux, jeta ses gants à terre, et jura de se battre avec quiconque contesterait l'existence de sa femme et prétendrait qu'il fût une mandragore.

De Chièvres objecta que, pour se battre, il fallait d'abord prouver qu'il fût homme, chrétien, et égal en rang à ses adversaires.

Cornélius répondit qu'il avait un serviteur, nommé Peau-d'Ours, qui pouvait certifier la vérité de tout ce qu'on lui contestait, et demanda la permission d'aller le chercher.

On la lui accorda.

Pendant cet intervalle, on apprit par les bavardages de Braka que le petit savait découvrir et déterrer les trésors cachés. De Chièvres, qui écoutait attentivement, dit au prince :

– Dieu vous bénit en vous envoyant un ministre des finances dans la personne de cette mandragore qui assurera votre gloire à venir ; sans compter vos fantaisies qu'il pourra satisfaire, il vous donnera dorénavant un moyen de vous ouvrir toutes les voies. Ce sera l'âme de l'Etat ; son génie saura allier les droits divins des peuples avec les intérêts des gouvernements. Vive l'archiduc, et sa mandragore secrétaire d'Etat !

L'archiduc découvrit en ce moment la sagacité de cet homme, qui devait plus tard lui venir en aide dans bien des circonstances.

Il fit à Chièvres un signe de tête plein de bonté, et chercha le moyen de s'attacher le petit homme.

Chièvres, par cette découverte, avait conquis sa faveur et sa confiance.

L'archiduc salua très amicalement le petit lorsqu'il revint avec Peau-d'Ours, portant les vêtements qui restaient de Golem Bella, ainsi que l'ébauche de sa statue. Le petit avait promis au pauvre garçon de lui rendre en une seule fois tout le reste de son trésor,

à condition qu'il témoignerait qu'il n'y avait qu'une seule Bella ; qu'elle avait quitté la maison après son mariage, sans motifs, et n'avait laissé qu'un tas d'argile recouvert de son manteau. Il devait également jurer qu'il connaissait les parents de son maître, et qu'ils étaient regardés à Hadeln comme bons chrétiens et des gens de vieille noblesse.

Le pauvre Peau-d'Ours, Peau-d'Ours le mort, promit tout ; il entra et commença à défiler son faux témoignage ; mais comme Braka et Bella étaient mêlées dans l'affaire, la partie nouvelle de son corps, l'édition revue et corrigée de sa nature, voulait aussi répondre.

– Lui homme, lui pas homme ; Bella mariée, Bella chassée de la maison…

Enfin, il se coupa tellement dans ses réponses, que les juges considérèrent son témoignage comme nul.

Le petit homme était fou d'impatience ; il arracha au pauvre Peau-d'Ours les vêtements et l'image de Bella Golem, le mit à la porte à coups de pied, et jura qu'au lieu de lui rendre son trésor, il le distribuerait en aumônes ; qu'il le poursuivrait en vain jusqu'au dernier jour ; qu'il aurait beau, pour le recouvrer, servir tous les maîtres, trahir celui-ci pour celui-là afin de gagner quelques thalers, passer d'une armée à l'autre pour gagner une primé d'enrôlement, sa nouvelle nature dépenserait tout l'argent amassé d'une manière aussi honteuse ; et ainsi au dernier jour il serait aussi pauvre, aussi déguenillé, aussi désolé qu'en ce moment même [1] .

Après avoir lancé cette malédiction, le petit se tourna tristement vers la figure d'argile.

De Chièvres lui demanda ce que cela représentait ; il montra Bella en pleurant amèrement. Qui aurait reconnu dans ce cornichon, fiché au milieu d'une boule de terre, le nez fin et gracieusement mobile de Bella ? Mais cette image suffisait à son amour ; et c'était surprenant de le voir embrasser ce morceau d'argile, qu'il détrempait de ses pleurs. Pauvre Prométhée ! Il regardait de temps en temps Bella d'un air si furieux, que l'archiduc eut un moment peur qu'il ne prit l'éclat des yeux de sa bien-aimée pour l'inoculer à sa boule d'argile. Il craignait aussi que ses mains ne prissent racine dans la terre, et que sa nature argentifère ne se perdit s'il redevenait végétal.

Lui et Bella avaient deviné depuis longtemps que c'étaient les restes terrestres de Golem, et cela leur fit horreur.

Bella ne se moqua point des efforts que faisait le petit pour modeler cette figure ; elle eut pitié de lui, et demanda qu'on levât la séance : car c'était elle qui avait causé tout son malheur, en le tirant du sein de la terre.

– J'aurais bien dû y rester, s'écria maladroitement le petit, oubliant son système de dénégation ; les taupes, les vers et les fourmis ne m'auraient pas fait tant de mal que vous tous.

De Chièvres déclara que cet aveu suffisait ; et quitta la chambre avec les autres seigneurs de la cour.

Lorsqu'ils furent partis, l'archiduc frappa sur l'épaule de Cornélius et lui dit qu'il fallait réfléchir sur la distance énorme qui le séparait, lui, racine, de Bella, princesse ; qu'il n'était pas possible qu'il fût le maître de Bella. En effet la Bible dit à la femme : « Que le mari soit ton seigneur et maître. » Le peuple qui lui était soumis voudrait-il la voir obéir à une mandragore ?

Le prince ajouta qu'il serait très possible et très faisable qu'il l'épousât de la main gauche[2] , et qu'il habitât la même maison qu'elle, avec le titre de feld- maréchal ; mais à condition de ne partager ni son lit, ni sa table. En échange de cette distinction, il devait chercher, avec un zèle infatigable, tous les trésors cachés et les abandonner au prince en sa qualité de protecteur du pays Bohémien.

Le petit réfléchit un instant, puis s'écria :

– Bravo ! tout cela me va ! Je sauterais au cou de Votre Altesse, si elle n'était pas si grande. J'aurai ma chambre à coucher à moi, où je pourrai dormir tranquillement ; je ne sais pas encore ce que c'est que de dormir, car ma femme que j'ai perdue, si ce n'est pas la même que celle-ci, ne me laissait pas de repos. Cela m'a coûté une paire d'yeux tout neufs que j'avais à la nuque, et avec lesquels j'aurais pu prévoir qu'il ne fallait les montrer à personne. Les repas en commun avec ma femme que j'ai perdue, si ce n'est pas la même que celle-ci, répéta-t-il, ne m'étaient pas non plus très agréables ; j'avais beau crier, elle prenait toujours les meilleurs morceaux, et si je ne me tenais pas tranquille, elle me frappait au visage avec des os brûlants et avec la cuiller à soupe.

Bella ayant accepté le projet, l'archiduc envoya auprès du curé qui avait déjà marié une fois Cornélius, et le menaça de le condamner au pain et à l'eau pour avoir béni un mariage secret, s'il ne consentait à en faire un second en public.

Le pauvre curé se soumit, et l'union fut célébrée devant quelques intimes de l'archiduc ; union qui devait établir de graves rapports entre les personnages subalternes, c'est-à-dire

Braka, Cornélius et le curé ; comme entre les héros de notre histoire, l'archiduc et Bella.

Cependant au moment de prononcer les paroles de consentement, Bella se mit à pleurer ; l'archiduc lui demanda la cause de ses larmes, et elle n'en put donner d'autre que le souvenir d'une petite chatte qu'elle avait noyée à cause de Cornélius, péché dont elle ne s'était pas confessée. Comme ce n'était pas assez important pour suspendre la cérémonie, on passa outre, et le mariage fut considéré comme conclu. Le soir même, le petit exprima sa reconnaissance à l'archiduc en mettant à jour un trésor caché dans une niche du château, consistant en chaînes d'or et pièces de monnaie, et qui était là depuis plus de deux siècles.

L'archiduc, lorsqu'il se trouva seul le soir avec Bella, se sentit tout troublé au souvenir de Golem Bella, qui s'était brisée en tombant à terre. De son côté, Bella ne retrouvait pas sa première familiarité avec le prince ; si bien qu'ils furent tous deux très contents de voir que leurs lits n'étaient pas aussi rapprochés qu'à Buick.

L'archiduc fit un beau songe. Il crut voir les grands d'Espagne, qui ne se découvraient devant personne, pas même devant le roi, prosternés à ses pieds, et liés par les chaînes d'or découvertes par le petit. Il lui sembla qu'avec cette chaîne il pouvait se procurer des milliers de soldats, et que, partout où il se présenterait avec ces soldats on lui rendrait hommage.

Pendant ce temps, Cornélius, son voisin, trop agité pour dormir, se sentait toujours attiré par le morceau d'argile qui était maintenant le seul trésor de son cœur ; l'excitation causée par son bonheur récent lui fit réussir son image ; la terre se pétrissait

sons ses doigts pour former une ressemblance tellement frappante, qu'il préféra bientôt la femme qu'il venait de composer à celle qu'il avait perdue.

De son côté Bella reposait tranquillement, lorsque sur les minuit un bruit de voix assez extraordinaire se fit entendre à la fenêtre. Elle reconnut bientôt la langue de son peuple dont les principaux chefs, ayant appris que l'archiduc leur avait donné la liberté de se montrer dans les Pays-Bas, étaient accourus auprès de leur princesse qui venait d'être reconnue, et s'empressaient, par une sérénade, de lui donner l'assurance de leur fidélité et de leur amour à toute épreuve.

Nous avons essayé de donner une traduction de ce qu'ils chantèrent ; mais auparavant nous allons décrire la danse qui précéda. Ils avaient trempé leurs mains et leurs vêtements dans une dissolution de phosphore alors connue d'eux seuls, de sorte qu'ils brillaient au milieu d'un nuage de vapeur, et quand ils se touchaient ou se frottaient l'un contre l'autre, ils faisaient jaillir une lumière éclatante ; ce fut au milieu de cet embrasement que commença leur chant :

I
Les crimes sont expiés !

Nous échappons aux flammes,

Et nous sommes tous réunis

Autour de notre princesse.

Nous éveillons cette belle

Par nos douces chansons.

La couronne résonne

En se frappant contre le sceptre

Qui gouverne immuablement,

Passant de père en fils

Dans la maison souveraine,

Selon la volonté divine.

II

Le souffle de l'automne remplit

Nos yeux de larmes,

Notre coeur, de saints attendrissements,

Au souvenir de notre patrie.

Maintenant s'élèvent les vagues

Qui entraînent tout.

L'instant créateur

Anime les champs,

Et les forêts verdoyantes

S'élèvent du sein de la terre,

Et les enfants innombrables

Chantent les plaisirs de l'hiver.

III

Viens, Bella, conduis les tiens,

Nous te jurons fidélité.

Viens et fuis avec nous en liberté.

Loin ce château, bâti de pierres inanimées,

Vois comme ces murs sont noirs ;

La tristesse y habite.

Comme s'entre-choquent les armes

Des gardiens attentifs.

Nous, nous nous réjouissons,

Car nous vivons depuis ce matin,

Nous suivons dans notre marche

Le vol des oiseaux.

Bella appartenait à cette famille d'oiseaux qui, malgré le bon accueil que leur font les hommes, dès qu'ils entendent dans les airs la voix de leurs frères ne peuvent s'empêcher de les suivre.

N'y a-t-il pas sous les glaces du pôle de pauvres habitants qui ne goûtent aucune des joies ni des inventions de notre zone, et qui, lorsqu'ils aperçoivent un cygne, se jettent à l'eau, s'imaginant qu'en le suivant ils retrouveront leur patrie ? Combien ce sentiment devait-il être encore plus fort chez Bella, où il se joignait au désir de régner. Elle était en Europe comme cette fleur exotique qui ne s'ouvre que la nuit, parce que cette heure est celle où brille le jour dans son pays. Sa passion et la pensée de ses malheurs se heurtaient sans ordre dans sa tête. Sans savoir pourquoi, elle ne

pouvait se résoudre à rester ; elle aimait l'archiduc comme elle l'avait aimé autrefois ; mais elle sentait que depuis qu'il en avait aimé une autre autant qu'elle, elle seule gardait et emportait son premier, son innocent amour ; elle vit que cette union avec le petit, sans altérer en aucune manière son innocence, lui montrait clairement que la pensée de son Charles n'était pas de l'épouser, comme elle l'avait cru dans son orgueil de princesse. Que lui importait l'habileté de l'archiduc à lui procurer les plus grandes richesses ? Elle ne connaissait que l'opulence de la pauvreté, qui possède tout parce qu'elle n'a besoin de rien ; elle ne connaissait que son peuple qui considérait un acte de dévouement pour elle comme une dette acquittée. Pendant ce combat intérieur, elle s'approcha du lit du prince et l'embrassa. S'il s'était éveillé, elle n'aurait pas pu se décider à le quitter.

Dans son sommeil il chercha à se débarrasser de ses embrassements, parce que dans son rêve il lui semblait que les chaînes d'or avec lesquelles il emmenait les peuples prisonniers s'enroulaient de plus en plus étroitement autour de ses jambes, au point d'entraver sa marche.

Mais Bella était trop agitée pour faire attention à ces mouvements. Elle se précipita par la fenêtre pour rejoindre les siens, sans réfléchir si elle sautait de haut ; le bonheur de son peuple voulut qu'elle ne se fit aucun mal. Sa chambre était au premier étage ; et l'écolier qui, après avoir reconnu qu'elle était au château, était venu promener sous ses fenêtres sa douleur et son amour malheureux, la reçut dans ses bras.

Les bohémiens la reconnurent, lui mirent la couronne sur la tête, le sceptre à la main, et sans faire de bruit, sans éveiller l'attention des gardiens, et en entraînant en même temps l'écolier,

de peur qu'il ne les trahit, ils l'emmenèrent jusqu'aux portes de la ville, où des chevaux rapides les attendaient et les éloignèrent bientôt de Gand par des sentiers cachés à toutes les recherches.

Lorsque l'archiduc fut réveillé de ce rêve ambitieux terminé d'une manière assez triste, par l'éclat du jour qui semble dire insolemment aux rêves : « Vous n'êtes pas vrais, car vous ne pouvez rester quand j'arrive », il pensa que toutes ces inquiétudes n'étaient que des chimères, des élancements du cerveau.

Mais qui donc remue notre cerveau ? N'est-ce pas celui qui fait mouvoir toujours également et selon des changements réguliers les étoiles à la voûte du ciel ?

Le trésor de l'archiduc était intact devant son lit, et il se mit à jouer tout doucement pour ne pas éveiller Bella.

La foule affairée se pressait de plus en plus épaisse dans les rues, et Bella ne s'éveillait pas ; le prince l'appela, puis alla à son lit ; il ne l'y trouva pas. Il parcourut la maison avec inquiétude ; Bella ne répondait point.

– Elle cueille peut-être un bouquet pour nous parer ce matin. Elle est peut-être à la messe, qui remercie Dieu de son bonheur !

L'heure suivante, se passant sans nouvelles de Bella, vint démentir ces suppositions. L'archiduc interrogea sans résultat les sentinelles. Il fit enfin appeler Braka. La vieille pleurait la disparition de Bella ; tous ses beaux projets étaient partis avec elle.

Quand un malheur arrive, les femmes sont ainsi faites : la gravité de l'événement ne retient pas la colère de leur langue ; et leur tête se remplit tellement de leurs impressions, qu'elles ne gardent plus aucune retenue.

Aussi au lieu de s'effrayer de la colère du prince, Braka lui reprocha amèrement d'avoir, par son entêtement à l'unir avec Cornélius, poussé Bella à s'enfuir.

L'archiduc ne répondit rien ; il vit bien qu'elle avait raison, que sa maladroite prudence lui avait fait perdre ce qu'il avait de plus cher, ce qui avait fait le bonheur de sa vie ; il se sentit aussi méprisable aux yeux de cette vieille que le petit l'était à ses propres yeux. Il dit à Braka de se retirer, en la priant d'accepter une pension qu'elle dépenserait à sa cour, afin qu'il eût quelqu'un à côté de lui pour parler de sa Bella. Ses innombrables courriers parcoururent toute l'Allemagne, et ne lui apportèrent pas de nouvelles. Son grand-père Maximilien, qui savait quelque chose de sa passion, avait fait faire des recherches partout.

Enfin, et tandis que Bella était déjà bien loin avec les siens, il apprit qu'elle était accouchée en Bohème d'un prince auquel, en le baptisant, on avait donné le nom de Selrahc (le nom retourné de son père Charles), et que l'écolier enlevé par les bohémiens était devenu, grâce à la faveur de Bella, un de leurs chefs sous le nom de Sleipner.

L'attente de ces nouvelles avait causé le retard incompréhensible que le prince mettait à quitter les Pays-Bas pour l'Espagne, où son grand-père venait de mourir, et où le peu de ménagement de Ximenès pouvait allumer une guerre civile. Muni de ces renseignements sur Isabelle, il voulait la rejoindre ; mais en quel lieu ? Comment, d'un autre côté, abandonner les rêves de sa jeunesse près de se réaliser ? Sa couronne, qu'il n'avait jusque-là regardée que comme un jeu, était devenue pour lui un fardeau ; les cérémonies d'avènement qui ne lui paraissaient autrefois que des

divertissements agréables, lui semblaient maintenant du temps perdu.

C'est ainsi qu'une horloge vient, d'un timbre inopportun, interrompre une suite de tranquilles et douces pensées.

Si nous ne nous trompons pas, d'étranges caprices, contre lesquels vinrent échouer ses plus importantes entreprises, s'expliquent par cette première imprudence : l'indifférence avec laquelle il prit d'abord le gouvernement, laissant perdre les Espagnes par les infâmes malversations de Chièvres et des siens, les plaisirs matériels dans lesquels il cherchait à s'oublier, et où il épuisait prématurément ses forces ; tous actes d'une âme désappointée et à laquelle il manquait quelque chose. Il lui fallait le temps et de grands événements, comme la conquête de la Nouvelle-Espagne, son avènement à l'empire, un adversaire infatigable, pour l'empêcher de tomber dans un profond dégoût de la royauté. Enfin il lui fallait Mandragore pour mettre en action toute son activité.

Que faisait pendant ce temps le rival du prince ? Après avoir cherché de tout son pouvoir, mais sans succès, sa femme perdue pour la seconde fois, il avait, plus tôt que l'archiduc, trouvé une consolation : il s'était remis avec la plus grande activité à l'image de la belle Bella. Le prince, plongé dans une tristesse inquiète, entra un matin dans son appartement ; il salua cette statue en poussant un cri d'admiration, et, sans écouter les cris et les réclamations de Cornélius, il l'emporta dans sa chambre.

Tandis qu'il l'ornait de fleurs et s'agenouillait devant elle, les domestiques du château entendirent un grand bruit dans la

chambre du petit ; on avait d'abord entendu les cris de Cornélius, puis des voix devenant de plus en plus nombreuses.

Lorsque les gardes enfoncèrent la porte, on entendit comme un coup de foudre, une odeur de soufre se répandit dans la chambre ; le petit homme-racine gisait par terre sans vie et tout déchiqueté. On l'enterra secrètement, et Charles se regarda comme débarrassé de lui. Le monde crut qu'il avait complètement disparu. La vérité est qu'il s'était tellement mis en colère qu'il en était devenu démon, et l'empereur vit bien qu'on ne pouvait pas en être débarrassé si facilement.

En vain il changea de demeure, de vêtements ; en vain il se réfugia jusque sous le soleil d'Afrique ; lorsqu'un mauvais désir venait l'assiéger, au moment où il s'en croyait débarrassé pour toujours, la mandragore apparaissait : tantôt sous la figure d'un grillon qui, caché derrière le poêle, lui indiquait l'occasion et le moyen d'avoir de l'argent pour accomplir son mauvais dessein ; tantôt sous la forme d'une araignée qui descendait du plafond sur son pupitre ; ou d'un crapaud qui venait au-devant de lui, lorsqu'il entrait au jardin ; d'autres fois elle venait bourdonnant autour de lui comme un hanneton ; et le matin et le soir elle volait auprès de lui en poussant des cris sauvages. Charles l'écoutait, et trop souvent obéit à sa voix.

Ce génie, qui lui procurait de l'argent, lui facilita bien des entreprises ; mais cela ne devait que diminuer la durée de son règne ; et il devait plus tard, par une sainte vie passée dans la prière et dans le repentir, expier chacun de ces mauvais désirs.

Longtemps après il passait à Gand ; assailli par le souvenir de son premier amour, amour si malheureux, il résolut d'assister au

coucher de ce soleil qui avait été Charles-Quint ; il abdiqua en faveur de son fils Philippe, et prit congé des envoyés de toutes nations qui étaient à sa cour ; puis il vécut dans la plus profonde solitude jusqu'à son retour en Espagne. Le jour anniversaire de sa naissance, il prit possession du monastère de Hiéronymites fondé par lui à Saint-Yuste, en Espagne.

C'était justement le jour où était venue au monde la mandragore qui avait été le tourment de toute sa vie. Il naissait pour le ciel le même jour qu'il était né pour la terre.

Son vœu le plus ardent fut exaucé, et sa discipline sanglante, qu'on a gardée comme une relique, témoigne combien il lui fut difficile de se détacher de cette pensée d'amour qui l'avait occupé toute sa vie.

Et nous, dont les aïeux ont tant souffert de son système politique, de l'avarice que lui inspirait la mandragore, des divisions excitées par lui en Allemagne, alors sans unité et sans patriotisme ; malgré tout cela, nous nous sentons désarmés au récit des souffrances que lui a coûtées ce premier amour : cette expiation nous réconcilie avec sa vie, et nous trouvons qu'il aurait fallu être un saint pour mieux faire.

Il fallait qu'il se sentit bien préparé à être jugé, lorsque, voulant éprouver si son cœur était prêt pour le grand voyage, toujours effrayant, même pour un vieillard qui a vécu longtemps, il se fit construire sur ses propres plans un magnifique tombeau dans l'église du couvent, en haut d'une galerie, ornée des statues de ses prédécesseurs, et où devait être placé son cercueil. Il se sentait bien préparé lorsqu'il se fit mettre vivant dans ce cercueil, au milieu des glas, des chants funèbres, et entouré de la flamme

lugubre des cierges ; il se fit porter dans son tombeau, et là, à travers le toit de l'église, il aperçut Bella qui venait au-devant de lui dans les champs des pensées éternelles, où les erreurs des hommes les quittent et tombent en poussière avec leur enveloppe terrestre.

Il alla vers elle sur un signe de sa main, et se trouva bientôt au milieu d'une clarté lumineuse où Isabelle lui montrait le chemin du ciel ; il demanda aux assistants si le jour était déjà levé ; l'archevêque qui le veillait répondit qu'il faisait nuit ; quelques instants après il recommanda son âme à Dieu et mourut.

Demandons à notre cœur comment nous voudrions mourir ? N'est-ce pas comme Charles, la femme aimée de notre jeunesse se plaçant comme un ange entre nous et le soleil, pour nous garantir de son éclat trop éblouissant. Ces funérailles de Charles, ne les considérons pas, du reste, comme un drame lugubre. Cette pensée, réalisée par le maître du monde entier, travaille souvent les cœurs qui ont mené une vie agitée ; et s'ils ne peuvent pas tous faire comme Charles-Quint, ils aiment au moins à régler leurs propres funérailles.

Notre vain siècle néglige les cérémonies funèbres ; chez nos pieux aïeux on donnait souvent parmi les cadeaux de noces un linceul à la fiancée ; qui oserait traiter cela d'étrangeté ? C'était une marque de cette unité de pensées qui se reproduit à nos yeux dans toute leur histoire, et surtout dans les monuments de leur haute piété que nous ont conservés les vieilles églises allemandes. Quelle unité, quelle entente de toutes les proportions ! Tout a de profonds fondements dans la terre, et tout s'élève vers le ciel avec noblesse et beauté. L'église se dresse vers le ciel, les fleurs et les feuilles de sculptures semblent se joindre pour prier ;

tout se tourne vers la croix qui marque l'extrémité de l'édifice, représentant le sceau de la vie divine chez l'homme. Elle seule brille des couleurs de l'or, et aucun ornement dans l'œuvre de l'architecte n'ose s'enrichir de l'éclat de ce métal.

Ce ne sont pas seulement les funérailles, c'est aussi la vie de Charles-Quint que la postérité a jugée longuement et sévèrement, quoique les contemporains seuls puissent bien apprécier un conquérant à la fin de sa carrière ; mais les tribunaux des morts qui étaient une des grandes institutions de l'Egypte ancienne, ne se retrouvent malheureusement plus dans notre Europe. Nous les voyons encore chez les Abyssiniens ; là encore, les descendants d'isabelle sont placés le lendemain de leur mort sur un trône devant l'entrée de la pyramide qui leur servira de sépulcre, et chacun doit dire son opinion sur le défunt. Bella avait aussi passé devant ce tribunal ; et maintenant encore les Abyssiniens conservent la mémoire de ce jugement qui leur sert souvent de conduite dans leur vie. Ils montrent encore sa statue, près des sources du Nil. Elle est représentée les tenant toutes réunies en un crible, sans doute pour indiquer qu'elle a pu réunir les troupes éparses des Abyssiniens ou Bohémiens, mais qu'elle n'a jamais pu parvenir à empêcher leurs dissensions intestines. Nous devons ces renseignements au célèbre voyageur Taurinius, dont nous allons rapporter les propres paroles :

« Isabelle, la célèbre reine, manda son fils Selrahc qu'elle avait eu de Charles, selon la prédiction Adrien, son capitaine Sleipner qu'elle avait trouvé simple écolier à Gand, ainsi que tous les seigneurs et chefs du peuple à l'entrée de la grande pyramide, près des sources du Nil, où elle s'était fait faire un tombeau.

« C'était le 20 août 1558, le jour même où son bien-aimé Charles assistait vivant, les yeux ouverts, à ses propres funérailles. Elle déclara en prenant congé de tous, en montrant le ciel à l'inconsolable Sleipner, et en pressant son fils sur son cœur, elle déclara qu'elle se sentait trop malade et trop infirme, pour conserver plus longtemps le pouvoir, et que, maintenant qu'elle cessait de régner et qu'elle allait en même temps quitter le monde, son plus vif désir, sa dernière prière était qu'on n'attendit pas qu'elle fût réellement morte pour la soumettre à la sainte et ancienne coutume du jugement des morts, mais que, pendant qu'elle serait étendue dans son cercueil, elle désirait que chacun vint donner son avis sur elle et sur sa conduite, en jurant de dire la vérité. Ni les supplications, ni les pleurs ne purent la détourner de cette résolution ; alors on prêta serment.

« La reine, au milieu des gémissements de tout son peuple, s'étendit dans sa bière, et chacun selon son rang, comme c'était la coutume, passa devant elle, et fit insérer au livre royal son opinion bien méditée et rédigée d'une manière intelligible. »

Le prêtre qui m'a donné tous ces détails me lut comment les choses s'étaient passées, et comment elle mourut paisiblement pendant son jugement. C'était sur un vieux parchemin ; j'ai essayé de le traduire en notre langue. En plusieurs endroits la copia verborum m'a manqué ; aussi dois-je le porter au professeur Uhsen, qui me le reverra et me le corrigera.

« Pendant le jugement, elle tomba dans une douce contemplation. A travers les brouillards qui couvraient encore ce pays créé par elle, elle entrevit les jardins enchantés de son peuple ! Les enfants jouaient en toute sécurité ; les fontaines coulaient, là où autrefois le crocodile venait se chauffer au soleil sur un sable brû-

lant ; des oiseaux rouges et bleus chantaient où autrefois on n'entendait que le sifflement des serpents. Plus loin elle vit la verte prairie émaillée de fleurs ; les agneaux se promenaient lentement à travers les touffes d'herbes, en faisant résonner leurs clochettes, là où autrefois la mort saisissait tout être vivant qui s'aventurait sur les marais sans fond. Elle voyait couler le FLEUVE, le fleuve des fleuves, qui seul polit comme une épée le métal vierge du monde sublunaire ; on entendait le bruit cadencé des rames, là où aux eaux basses les poissons osaient à peine nager.

« Mais le plus beau coup d'oeil était sur l'autre rive. Pendant qu'elle se félicitait d'avoir laissé à son peuple des matériaux tout préparés pour bâtir un palais superbe, elle vit briller sur l'autre bord, aux reflets du soleil couchant, des châteaux et des églises d'un travail merveilleux ; étonnée, elle s'approcha du fleuve pour regarder sur la rive opposée et s'assurer si elle n'avait pas été le jouet d'une illusion.

« A ce moment elle tomba dans le fleuve et disparut.

« Un pieux témoin de sa mort à essayé de rendre dans ce tableau la béatitude qui illumina ses derniers moments. »

q

[1] La malédiction était un peu longue, mais nous avons voulu la donner en entier, afin que s'il se présente quelque part un serviteur ou un soldat muni de faux certificats, on puisse reconnaître facilement Peau-d'Ours à ses deux manières opposées de vivre et de parler, et qu'on se garde de le prendre. (N. d. A.)

[2] Mariage de la main gauche, ou morganatique. (N. d. T.)

q

œuvre du domaine public

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :
David Rakowski's
Manfred Klein
Dan Sayers
Justus Erich Walbaum - Khunrath

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/achim_von_arnim-isabelle_degypte/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.